LES

DEUX ANGES,

PAR ARNOULD FREMY.

Tome Premier.

PARIS.
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
Rue Saint-Germain-des-Prés, N° 9.

M DCCC XXXIII.

» pouces plus haut, on n'aurait plus
» parlé de moi... ce n'est pas que je
» sois hors de procès... Au moins si

» — J'aurais voulu le voir !... Je
» l'avais bien dit... ils l'ont forcé de
» prendre une lance et une épée

» de lui avoir mis du baume d'acier
» dans le ventre quand il escaladait le
» rempart... Le Saint-Esprit m'en a
» puni... C'était un espion qui rentrait
» au château... Il avait un bon sabre...
» Mais avec ma barre, je ne l'aurais pas
» craint.

» — Silence ! *Mangeo-Arton !* » dit encore le jeune homme.

« — Oh !... *Mangeo-Arton* est un
» triste nom dans ce moment (1)...
» mais cela ne m'empêche pas de vous
» remercier... Qui êtes-vous? »

Il souleva péniblement sa tête, et apercevant le jeune homme :

« — Le Senhor Odoard de Ponte-

(1) On a vu que *Mangeo Arton* signifie *Mange-pain*.

» — Je ne vois ni seau, ni corde.

» — Prenez votre casque et mon écharpe. »

Le soldat attacha son casque à l'écharpe qu'on lui présentait; il le jeta dans le puits, mais le casque trop léger flottait sur l'eau sans y pouvoir pénétrer. Vainement le soldat l'y jetait-il de toute la vigueur de son bras; l'eau rejaillissait en larges gouttes et le casque flottait toujours à la surface.

« — Juste Dieu ! à quoi tient la vie
» d'un homme ! Quoi ! l'eau est là, et
» nous n'en pouvons pas avoir une
» goutte ! je m'y précipiterais plutôt !

» — Senhor, votre vie est plus utile

Petit ecrivain romantique
Edition originale
conforme à Picard
(Manuel de l'Amateur
de livres du XIXe siècle
III p. 831)
manquait à la célèbre
collection Escoffier

245

LES

DEUX ANGES.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
Rue du Cadran, n°. 16.

LES

DEUX ANGES,

PAR

ARNOULD FREMY.

TOME PREMIER.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIII.

que depuis trop long-temps.

» — T'a-t-il pris en traître ?

» — Non, c'est moi... Je suis fâché

nomme : « [illegible]

» perdre. Le malheureux ne souffre

» que depuis trop long-temps.

» malheureux?

» goutte d'eau sur la langue.

» — Silence! » dit le jeune homme.

AVERTISSEMENT.

Au commencement du dix-septième siècle, un auteur écrivit ce peu de mots :

« Nous espérons que cet ouvrage ne blessera ni » le goût ni les convenances : nous l'avons tou- » jours maintenu dans les règles de l'honnêteté, » composé d'après les conseils d'Aristote, qui » sont les préceptes de la raison. Nous croyons » donc qu'il pourra offrir quelque instruction au » lecteur réfléchi, procurer aux dames quelques

» instans de délassement, et que tout le monde y » trouvera son profit. »

Ces paroles peuvent encore s'appliquer au temps présent ; être sage et modéré, n'effaroucher point la morale, et ne point blesser les lois du bon goût ; ne pas refuser d'ailleurs à ses discours les grâces et la vivacité de l'esprit lorsqu'elles se rencontrent, mais éviter souvent la pente facile d'un sentier fleuri, pour en prendre un autre plus malaisé, mais plus sûr ; suivre aveuglément le guide auquel on s'est confié, Sénèque pour la philosophie et la sagesse, Aristote pour l'ordonnance et le plan de son ouvrage.

En effet, à quoi bon tant d'efforts depuis tant de temps? Pourquoi ces cris, ces voix sourdes, tant de frais de passion et d'enthousiasme? Où tout cela peut-il vous conduire, si ce n'est, hélas! au vain essai de vos forces, à vous convaincre

que l'homme emporté, qui résiste à la voix de la raison, est aussi ridicule aujourd'hui que le poète qui s'échauffe pour sortir des bornes. On s'interpelle, on s'attaque, on épuise le sarcasme et l'injure, et quand tout s'apaise, quand on s'est uni et réconcilié, on avoue de part et d'autre que ces luttes étaient vaines, et que rien ne vaut, après tout, le repos de la retraite, l'ombre et la paix des journées calmes comme des nuits, et la pâleur d'un front tranquille que ne fatigueront plus la sueur ni la poussière. Nous reprenons le goût des choses simples, nous revenons insensiblement sur nos pas pour retrouver la demeure et l'existence secrète des patriarches. Le doute sommeille et s'engourdit; voici donc la fin de ces jeux bizarres, de ces folies; pouvait-on prévoir qu'une vie si inconstante, si déréglée, finirait par s'abriter volontairement, par se ranger d'elle-même au silence et à l'étude?

Pourtant, nous avons eu tort de chercher à résumer toute l'histoire de notre siècle dans une seule phrase. Nous avons admiré et bafoué tour à tour le temps où nous vivons, et maintenant voici que nous tâchons de nous en accommoder, nous entrons en arrangement avec lui, et nous ne sommes que justes ; car c'est surtout le train de vie habituel, l'état présent du temps où l'on se trouve qu'il faut consulter et connaître. Sans doute il serait bien aisé d'écrire pour un siècle passé ; de lui composer des choses qui le frapperaient de surprise et d'admiration. On aime ainsi à rétrograder parfois dans ses pensées vers certaines époques reculées, époques indulgentes et faciles à contenter, que l'on charmait à si peu de frais, et qui réservaient à leurs favoris tant de louanges et de si beaux triomphes. Comme alors on eût usurpé leurs places, aisément détrôné ces rois de la mode qui vivaient un jour ; comme on aurait bientôt su prendre le ton des ruelles et des anticham-

bres, ces propos de langueur et de paresse, longs, efféminés, pleins de charmes : alors, sans efforts et sans peine, on eût brillé, éclipsé tous ses rivaux; voyez comme déjà les dames sont folles de vous, que d'hommages et de caresses! Mais bientôt, voilà le siècle présent qui vous tend les bras, et vous rappelle à lui avec un air de fausse amitié; c'est à lui qu'il faut plaire, lui qu'il faut flatter et faire sourire, ce vieux maître capricieux et grondeur, blasé, rassasié, morose, qui n'a ni ceintures de soie, ni couronnes de fleurs. C'est dans ses salons, dans ses ruelles, dans ses alcôves qu'il faut se glisser, fouler la soie de ses coussins, et pourtant, vaincre ses répugnances et triompher de ses dégoûts; croirait-on par hasard que c'est l'affaire d'un moment, et qu'un peu de prudence et d'adresse suffise pour accomplir cette tâche, pour se dégager du piége où l'on s'est maladroitement laissé tomber?

Il ne s'agit plus, comme on peut le voir déjà, d'une histoire sérieuse, compliquée, cherchant à attacher et à plaire, remplie d'incidens, nous montrant, au milieu de quelques détours, un but prochain d'intérêt et de surprise; ce qu'il nous faut, au contraire, c'est une histoire rompue, ployée en deux, pleine de vieilles ruses et d'artifices connus de tout le monde, qui se désespère, pleure et sanglote, si elle voit qu'elle ne peut plus charmer et captiver; elle ôte son fard et elle le remet sous vos yeux; elle vernit ses charmes, elle teint ses sourcils en noir et sa chevelure aussi, elle fait tout ce qu'elle peut pour déguiser sa laideur et son âge. Il faut savoir chevroter comme elle, se rider, se courber, trembler, chanceler; que d'exercices, que de tours de souplesse, à combien de postures ridicules et dangereuses l'esprit n'est-il pas obligé de se soumettre à ce métier pénible. Pauvre homme! le vulgaire, lorsqu'il voit ton âme s'offrir à lui, parée de jeunesse et de pu-

deur, jeune vierge pleine d'embonpoint que rien ne trouble, dont rien n'obscurcit le regard ni la voix; le vulgaire ne sait pas que toutes ces grâces sont menteuses, que ce n'est là qu'une parure d'emprunt, et que, pour paraître belle, il a fallu qu'elle se voilât de ses souvenirs. On croit que lorsque l'âme est encore pleine d'illusions, elle se résignerait volontiers à faire part au premier venu de son trésor. Non pas; elle songe bien plutôt à le dépenser, à en jouir, à le partager avec d'autres ames jeunes comme elles, qui lui rendront avec prodigalité ce qu'elle leur donne d'insouciance et d'abandon. Mais lorsqu'elle vieillit, qu'elle devient pâle, qu'elle perd son rouge et son éclat; que ses charmes, sa jeunesse, s'en vont; que ses journées folles, sans une pensée sérieuse, s'en vont aussi, alors c'est le moment de méditer et de se recueillir; elle pense à ce qu'elle fut, combien de songes agaçans, d'inconstantes rêveries l'emportaient, dès le matin, au milieu d'elles,

ne l'abandonnant que le soir, lorsqu'elles l'avaient assez bercée, déposée entre les mains d'un sommeil tranquille. C'est souvent dans cette disposition de tristesse et de regret qu'on trace ces tableaux qui vous charment; car c'est encore un des heureux efforts de l'art, de vous faire croire à la jeunesse, à la fraîcheur de l'imagination de l'artiste. Le poète est triste presque toujours, lorsque sa fiction vous réjouit et vous égaie; il est vieux, il sent sur lui tout le poids de l'âge, lorsqu'elle est riante et jeune. Regardez dans ses rêveries maintenant: voilà que tout y bourgeonne, tout y commence, les feuilles, les cris d'oiseaux; c'est le printemps, la belle saison, c'est le soleil à demi voilé qui brille sur toutes ses pensées. Autour de lui, au contraire, autour de sa demeure, dans tout ce qui l'environne, c'est l'hiver glacé, l'hiver qui vient frapper à sa porte à petits coups, et la porte qui lui répond et grelotte dans ses gonds. La campagne est pleine de neige, triste et muette, la

première feuille sèche y tombe lentement ; de sa fenêtre il aperçoit des mendians et des bourrées de bois vert qui rentrent en silence dans les chaumières.

Il ne faut donc pas grand effort, grande profondeur d'esprit pour tout émousser et tout flétrir : c'est la ressource d'un génie épuisé, le passe-temps vulgaire d'une imagination en veuvage, de ne rien respecter ; un esprit jeune et vigoureux s'attache, au contraire, à ramener l'épiderme sur les parties dépouillées ; il sait que la violence, la fureur aveugle et obstinée, n'ont jamais rien obtenu. J'aime mieux l'aveu sincère de la faiblesse et ses regrets, et la plainte qu'il faut souffrir et écouter ; car il y a des jours où l'espoir se brise, où tout en nous est tristesse et sanglot : l'âme se serre et se raidit, et de long-temps, ni les sentimens pieux ni les caresses des souvenirs lointains ne pourront écarter de leurs mains flatteuses ce nuage

de mélancolie. Il faut donc se résigner à attendre; ou bien, partir sans consulter trop long-temps les astres, et espérer, lorsque viendront les tempêtes, car il en faut dans tous les voyages, qu'elles seront clémentes et modérées, que les vents retiendront leur haleine; c'est ainsi seulement qu'il nous sera permis de reprendre courage; alors, légers et confians, nous rirons de nos terreurs. Et voilà qu'avant le départ les chansons commencent déjà, et se font entendre, brillantes et joyeuses, comme celles du retour.

Pourquoi donc s'imaginer que tous les regards sont sur vous, que vous trouverez des obstacles jetés à dessein, pour vous faire trébucher et ralentir votre course? Au lieu d'hésiter, marchez au contraire avec audace, et vous éviterez tous les endroits périlleux, vous enleverez les palmes, je vous le promets. Mais vous êtes encore tremblant et irrésolu; qu'est-ce donc? Avant d'écrire, ne vous

êtes-vous pas armé d'avance de constance et de force, contre toutes les injustices des critiques, et de plus de résignation encore, si vous reconnaissez que les censures sont justes et méritées. D'ailleurs, quel est l'écrivain doué de quelque habitude et de quelque réflexion, son ouvrage une fois achevé, quand il s'examine, l'imagination refroidie, les bras croisés, qui ne se sent point capable dans ce premier moment de silence et de repos, de transcrire mot pour mot les critiques qu'il subira, de les exprimer lui-même dans les termes les plus outrés, les plus inconvenans? On sait d'avance tout ce qu'on pourra vous dire, soit en bien, soit en mal; rien ne surpassera le mépris dont on s'est couvert en soi-même, l'encens et les louanges qu'on s'est déjà prodigués. Mais alors, dit-on, avec un don si heureux de prévoyance, pourquoi, si on sait si bien faire parler ses juges, leur faire dire : Ceci est faible, ceci est faux, ceci est contraire aux lois du bon

goût? pourquoi donc ne pas arriver aussi à les faire toujours parler en sa faveur, à force de corrections et de soins, ne point se mettre à l'abri des critiques et des reproches ? Pourquoi? Ah ! c'est qu'il est un moment où il faut suspendre, sous peine de gâter tout ce qui est fait. On revoit, on s'éloigne et on s'approche tour à tour; on s'étonne, on s'extasie aux mêmes endroits, on blâme et on censure encore : oui, ceci est loin d'être parfait, voilà des fautes grossières, une tache profonde, et je sais jusqu'où elle s'étend; et cependant, il faut s'arrêter devant tant d'imperfections; on sent qu'on doit éviter de retoucher, de changer encore, et qu'après tout, il est peut-être bon de quitter son œuvre, sans avoir l'âme pleinement satisfaite, livrée seulement aux vagues promesses d'un espoir lointain.

Ce trouble, ces terreurs préliminaires ne sont rien, et on s'en guérit bien vite; mais pourquoi

faut-il que la tyrannie de l'usage, une mode bizarre, nous contraignent à les étaler. Autrefois, du moins, une préface était une chose indifférente; dans un livre, c'était ce qu'on passait, ce que tout le monde était convenu de ne pas lire, habitude encourageante et commode qui mettait les écrivains à leur aise. A présent, tout est changé, on s'est mis à lire les préfaces par esprit de vertige et de contradiction, et on a exigé qu'elles fussent droites, cérémonieuses et revêches comme des femmes de qualité, qu'elles prissent un rang, un nom; on a voulu, presque malgré elles, les élever et les ennoblir. Une œuvre littéraire, une *œuvre d'art*, ou, si l'on veut, quelques pensées décousues, mises en beau langage, habillées des lambeaux de quelque style moderne, doivent-elles donc tant se cacher et se défendre, quand leur sort est de servir tout au plus d'intermèdes aux scènes politiques, dont les intrigues sérieuses remplissent la durée de chaque hiver?

Jusqu'à ce que la mode en passe, les préfaces seront donc louches et hypocrites, pleines de détours et de fausseté; leur style sera dissimulé, impénétrable, doué de mille qualités qu'on ignore, possédant au plus haut degré cette finesse qui touche à la niaiserie, ces moqueries, cette grâce ingénieuse qui se replie tant de fois sur elle-même, que le sens vous échappe au milieu d'une pensée ténébreuse et profonde. Elles n'auront ni marche certaine, ni but fixe et déterminé, fières et élevées dans leur bassesse. Ne serait-ce pas un crime de leur prêter quelques grâces, de faire qu'elles intéressent et qu'elles charment, tandis que le reste de l'ouvrage languira peut-être, semblera infécond et stérile? Qu'est-ce donc que ce membre parasite, destiné en apparence à aider et à soutenir le corps, et qui lui dérobe au contraire son sang et sa substance? Tout est bon pour une préface, les phrases sans suite, les sentences, les

trivialités, les bons mots; quel est son usage après tout? Elle étaie l'ouvrage, dit-on, elle l'explique, elle en fait comprendre l'intention et les beautés; et non, elle lui nuit plutôt, elle l'obscurcit, elle le masque par ses commentaires et ses démonstrations perfides. J'ai vu souvent des poètes démonter patiemment leurs personnages; de légers et joyeux qu'ils étaient, suivant la nature et les lois de leur sujet, reprendre tout d'un coup leur sérieux, devenir froids et dogmatiques, montrer une humeur étroite, minutieuse, tracassière, abdiquer leur génie, renoncer à la royauté, à la couronne, pour prendre et abuser contre eux-mêmes des manières, du ton audacieux et vulgaire d'un commentateur bourgeois; et tout cela dans une préface! Voyez à quoi tient la noblesse du génie et des sentimens! Il faut si peu de chose pour les détourner et leur faire oublier leur dignité! Mais, rappelez-vous qu'il faut de toute nécessité qu'un discours préliminaire nazille et fatigue l'auditoire,

ou parle quelquefois des lois et des principes de l'art ; c'est là sans doute un de ses meilleurs principes, de faire tourner à son profit, de se servir avantageusement d'une arme dangereuse qui devait le blesser ; écoutez, écoutez, pourtant c'est la voix de la muse qui se fait entendre ici près, et ceci peut encore au besoin nous consoler et nous soutenir ! O Muses, nous vous avons chassées, comme de vieilles esclaves qui ont perdu leur sourire et leur beauté, et en partant vous nous avez laissé ce qui parait autrefois votre jeunesse, vos chansons plaintives, vos branches de myrte, les colliers d'or qui brillaient à vos jambes roses.

Mais le lecteur ne permet pas à un écrivain de commencer sans un plaidoyer, sans une prière : il faut toujours se faire précéder de quelques pages confidentes de son trouble, humbles et suppliantes, s'accusant, implorant le pardon de fautes

imaginaires et qu'elles ignorent ; sans cette précaution nécessaire, vous verriez le lecteur faire semblant de ne pas vous entendre, de n'être au fait de rien, vous arrêter à chaque pas, vous interrompre pour réclamer quelque éclaircissement prosaïque. Mais, croirez-vous à cette ignorance, et ne verrez-vous pas que ce n'est là qu'un manque de bonne foi, la ruse grossière d'une curiosité trompée ? Si votre ouvrage ne s'explique pas de lui-même, s'il ne porte pas en lui son commentaire et sa leçon, ni vos préfaces, ni vos discours préliminaires ne parviendront à l'expliquer ou à l'éclaircir. Ne vous y trompez pas ; dans toute lecture, dans tous comités de juges ou d'amis, les explications qu'on vous demandera seront perfides et de fâcheux augure ; ce sera toujours une manière détournée de vous donner à entendre que vous êtes obscur et inintelligible ; et vous-même, à votre embarras, à votre gaucherie, au langage confus et pénible que vous

trouverez pour les convertir, vous serez convaincu qu'effectivement ce n'était là qu'une embûche polie qu'on vous tendait. Ainsi quand vos lecteurs exigent de vous une démonstration préalable, ce n'est là qu'une ruse de leur part; savez-vous ce qu'ils réclament et ce qu'ils exigent sous cette forme? c'est l'image curieuse et risible de votre trouble, d'un écrivain qui se désespère à l'avance, la voix tremblante, le front blême, transi d'émotion et de froid, à la porte de son œuvre, et qui semble vous introduire à regret. C'est un plaisir assaisonné de méchanceté comme tous les vrais plaisirs; mais, certes, jamais le drame n'aura de figure plus complète et plus vraie, de masque mieux partagé entre le comique et le plaintif, mieux décomposé, mieux compliqué d'impatience et de crainte, que celui du poète lui-même qui se met en scène, qui vient montrer aux spectateurs sa face blanche et stupéfaite. Voilà sans doute qui vaut le drame tout entier; un prologue,

un prologue bien conçu, c'est là ce qu'il nous faut, le drame viendra ensuite, les événemens et les passions; et on les tolérera, on s'y attachera même en faveur du premier incident, de l'heureuse tentative, de l'effort désespéré du poète aux abois; il a désarmé et attendri ses juges, en se chargeant lui-même d'un personnage dans la pièce, et c'est aussi pour cela qu'il n'est pas permis de s'affranchir de l'usage dont nous parlions; il faut encore s'y soumettre et s'exécuter de bonne grâce, puisque enfin il est convenu que ce sont ces alarmes, ces battemens de cœur; l'auteur qui balbutie, qui bégaie, son génie qui s'inscrit en faux, les excuses qu'il donne, les raisons qu'il allègue, et puis aussi quelque chose de nouveau, l'intérieur, le mouvement des coulisses où l'on vous introduit; les nouvelles du théâtre dont on vous fait part pour vous intéresser et vous donner le change, l'acteur principal sans rouge et en costume bourgeois qui s'avance et parle en tremblant,

lui ordinairement si hardi et si fier, ce coup d'œil nouveau, ces prières mêlées de rire, ces profonds saluts, ces recommandations et ces vœux ; c'est là, sans doute, ce qui fait le charme et tout le mérite des prologues et des discours préliminaires.

Dites-moi, ne serait-il pas plus noble de chercher autre chose dans ces sortes de jouissances, d'écouter seulement le chant du départ qui meurt sur la rive, ce chant à la voix souvent triste et pure, aux accens si naïfs, aux regrets touchans ? Le poète part et s'exile dans le tumulte et dans la foule ; les adieux de ses amis, de ses sœurs, les adieux qu'il fait lui-même à sa retraite, à sa vie solitaire, ses plaintes, ses défaillances en songeant au danger, ses pleurs de faiblesse, tout cela mériterait encore d'être conservé et recueilli. Il part, et que va-t-il devenir, quel sera son sort, où trouvera-t-il les triomphes et la joie qu'il s'était promis ? Y avez-vous pensé quelquefois ?

— Plus loin, plus loin aussi, c'est un paysan, un nouveau soldat qui se met en route de son côté, escorté de ses jeunes compagnons ; déjà le chemin l'enveloppe et le dérobe à leurs regards, la journée est triste et nébuleuse, et l'on n'entrevoit plus au milieu de la poussière ou du brouillard que son mouchoir rouge, balancé sur son épaule, au bout d'un bâton ; là, toute sa richesse, ses lettres, ses souvenirs et sa fortune. O qui ne donnerait pas maintenant dans le village tout ce qu'il possède, ses épargnes, son gain du dimanche, pour le retenir, pour qu'il reste au milieu de nous ! En s'en retournant, ses jeunes amis de vingt ans marchent en silence : on ne chante plus, on contemple les arbres de la route qui semblent s'incliner en signe de deuil, et baisser la tête pour pleurer. Le bourg lui-même semble affligé, les femmes sortent des maisons pour demander s'il est bien parti : et voilà la méchante cloche de l'église qui se met à sonner comme à

LES

DEUX ANGES.

LIVRE PREMIER.

Que ne puis-je savoir au juste, en commençant ce livre, ce qui vous plaît et vous attire! Aimez-vous la chasse ou la bonne chère? quels sont vos goûts et vos plaisirs? ou seulement quelles sont les odeurs qui vous charment, ou les couleurs que vous préférez? On pourrait ainsi choisir et rassembler toutes vos

nuances, vous composer un échantillon précieux qui vous déciderait pour le reste de l'étoffe : ce serait là un motif de consolation, une voie de salut peut-être.

On ne sait pas, hélas ! combien d'embarras et d'inquiétudes viennent s'asseoir aux premières pages d'un livre, ce seuil dangereux où se sont brisées tant d'espérances. C'est là que se décide la destinée de l'ouvrage ; là, vous apprenez à être sévère ou bienveillant pour l'auteur, à l'encourager, à lui sourire quand il fait bien ; et c'est là aussi que vous commencez à vous emporter contre lui ; vous le blâmez, vous le raillez, vous voilà déjà son ennemi irréconciliable ; ô douleur ! l'idée seule le fait trembler.

Je crois vraiment qu'au début d'un livre, pour affriander, pour faire mordre

le lecteur, il n'est point de sacrifice qu'on ne ferait volontiers. Il y a des maisons de débauche et de jeu qui offrent à dîner à leurs invités. Je crois qu'une séduction de ce genre ne coûterait pas à un écrivain qui tient à sa renommée, pour vous disposer dès l'abord en sa faveur, pour vous décider à entrer chez lui, il vous offrirait un repas au moins égal à celui de ces maisons perdues.

Non, pour commencer un livre, ce n'est ni du style, ni de la poésie qu'il faut, c'est quelque chose de prestigieux, d'enchanteur, qui charme, qui enlace le lecteur, qui fait tomber lentement des chaînes autour de lui. De la poésie, peut-être, mais si attrayante, si nouvelle, ou mieux, tout simplement comme nous le disions, un appel à son appétit. N'est-ce pas un spectacle digne

de pitié de voir des gens qui débutent par des réflexions graves et sensées, par des sentences, par des chapitres de morale? Peut-être vaudrait-il mieux encore, pour vous captiver ou gagner votre attention, que le poète fît sous vos yeux des cabrioles et des tours d'adresse, le voilà qui rit devant vous, qui saute, qui fait le saltimbanque; et puis, voilà que ce premier spectacle cesse tout d'un coup, l'intrigue se noue, les personnages débutent, l'ouvrage commence; vous vous trouvez pris, engagé, presque malgré vous, dans l'action, enveloppé dans ses réseaux fragiles, mais vous ne pouvez pas reculer; il faut bien que vous assistiez à toute la séance, puisque vous vous êtes arrêté à la parade, aux premières scènes de jonglerie, badaud que vous êtes.

Parlez donc avant que nous ne commençions; c'est l'heure de complaisance et de flatterie. Une fois ce moment passé, vous nous verrez tout entier à notre intrigue, il faudra arranger les incidens, préparer les scènes, et dès-lors adieu à vos goûts, à vos caprices, à vos idées fantasques. Si vous venez à dire : au lieu de cette scène d'amour pleine de passion et de feu d'ailleurs, j'aurais envie de me promener avec vous, de causer ou bien d'assister à quelque scène d'ingénieuse parodie. Voir par exemple l'ancienne Muse de la Grèce, Calliope, longue et pure, râclant du violon dans un carrefour, avec les habits pontificaux du Parnasse; vous sentez vous-même que pour vous promener, pour vous distraire, ou même pour vous montrer la muse Calliope, jouant du violon, le récit ne sera pas suspendu,

l'amant n'ira pas interrompre ses discours enflammés, et l'amante ne cessera pas pour vous, de le repousser avec sagesse et retenue.

Parlez ; aimez-vous les fleurs, les champs et leur solitude ; voulez-vous y venir une dernière fois? Nous descendrons jusqu'à la rivière, nous passerons cette journée à converser ensemble ; vous me réciterez vos vers, je les écouterai volontiers. Dans les champs, n'est-ce pas? sur le bord de l'eau, vous aimez à voir des dames qui égaient le feuillage de leurs chants, et embellissent la rive des couleurs de leur parure? Eh bien ! nous causerons et nous aurons des dames et des chansons, je vous proteste que nous ne retrouverons pas ces beautés dans le courant du livre ; oh! celles-là, celles qui m'appartiennent, je les dé-

teste ; songez-y donc, depuis le temps que je les connais, que je les vois toujours belles, toujours jeunes, ne doivent-elles pas me sembler maintenant bien fausses et fanées ? Les femmes que vous voyez sur cette rive, vous ne les reverrez plus. Vous les chercherez ; pendant long-temps, vous sentirez voltiger en vous leur regard et leur sourire, et puis vous les oublierez ; vous en retrouverez d'autres, bien plus belles, plus imposantes et plus fières ; et pourtant, vous vous surprendrez à regretter celles que nous avons vues ensemble qui couraient en chantant sur le bord de la rivière.

Ah ! voici une barque flexible et pliante qui s'approche de nous, elle est conduite par deux jeunes gens à la fleur de l'âge. Ils rient, ils chantent, ils ont de

longues chevelures; leur air vous plaît, n'est-ce pas? J'en suis charmé. — Ce sont mes héros...

Avant de vous rien dire, de faire même attention à vous, ils vont nous promener sur l'eau, nous mener où nous voudrons avec leur barque, près des buissons, sous les saules, au pied de cette maison blanche: allons, mes amis, partons. Mais aussi quand ils auront bien ramé, qu'ils vous auront conduit partout, complaisans et dociles, il faudra plus tard que vous sachiez quels étaient ces deux rameurs actifs et silencieux, aux lèvres immobiles, aux têtes pensives.

— Ah! je devine, ce sont, sans doute, les enfans d'une noble famille que vous avez déguisés en rameurs.

— Ecoutez-les, les voilà qui parlent.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Oui, mon cher George, et nous ne sommes réellement que des personnages fictifs, conduits, emportés, poussés, menés, au profit d'une intrigue immorale, sans terme, sans issue, sans événement probable. Cette vie, vieille et éternelle invraisemblance, non pas énigmatique, car une énigme doit avoir son mot, encore moins logogriphique, car un logogriphe peut avoir un sens. — Et nous, animaux créés plus intelligens que tous les autres, pour amener aussi un spectacle plus vif et plus varié, pour quiconque nous regarde et n'agit pas comme acteur, au milieu de nos passions violentes et acharnées. — Je pense qu'a-

vec cette sainte explication de l'humanité, le mieux est encore de se donner comme simple honnête homme. Il me semble que c'est la meilleure manière de payer de sa personne, attendu qu'on a l'air d'être dupe soi-même du rôle que l'on remplit. Tandis que si vous vous donnez pour philosophe, impie, corrompu, sceptique ou athée, il est trop clair que vous jouez votre personnage de mauvaise grâce; que vous cherchez à vous soustraire au ridicule des situations et aux étrivières indiquées. Et vous courez risque d'être sifflé pour votre peine. Les vertus sont les coups de bâton de la comédie. — Soyons donc honnêtes gens, si nous pouvons, entends-tu, George? — Mais, est-ce que cette saison n'est pas bien triste pour un printemps? A peine un quart-d'heure de soleil pour des heures entières de pluie. Tout chan-

ge, comme disaient les anciens, même le temps, le climat, le ciel. Est-ce qu'autrefois les saisons n'étaient pas plus riantes et plus belles? L'hiver était peut-être plus noir, plus rigoureux; mais, en revanche, le printemps souriait mieux, chantait mieux, le ciel était plus beau, les prés et les bois portaient une plus belle ceinture de fleurs; ou bien était-ce le cœur qui valait mieux, qui était mieux disposé aux admirations et aux extases? Triste chose que l'ennui, quand il revêt toutes les formes, et qu'il vous suit partout! — Le ciel d'avril, si bas, si près de vous, avec son azur léger, d'un bleu tendre qui baigne l'ame, c'est l'ennui qui s'est fait beau ciel d'avril, ciel d'azur. La fleur rose des champs, sur le bord des fossés, où passe un filet d'eau, sous des touffes de cresson, c'est encore l'ennui qui, cette fois, s'est fait fleur des

champs, et qu'on retrouve sur son chemin. Sans doute, bien des peines et des douleurs se sont émoussées à la longue; mais quoi de plus vieux et de plus usé que nos plaisirs? — Sotte et imprévoyante humanité, qui a divisé ainsi son existence en deux parts! L'une triste qui médite et qui pleure; l'autre, gaie et folle, qui essuie en riant les larmes de sa sœur. Oh! la sotte qui a fait une série méthodique, un ballot de ses plaisirs et de ses jouissances; amour, poésie, joie, abandon, jeunesse et beauté, fureur des passions, ivresse de l'ame, où tout cela est-il donc allé? Rien ne surprend plus ni n'émeut plus, tout est épuisé. — Une belle soirée, n'est-ce pas, tiède et calme; quel bon air sur cette colline, et quels éclats de joie! Voilà des jeunes villageoises de quinze ans, dansant là-bas aux sons d'une musette qui

parle du nez. De vieux paysans se placent devant des tables soutenues par des tonneaux invalides; et sur la tête des vieillards, des feuilles de vigne riches, colorées d'or et de rouge; ils s'endorment à demi aux rayons du soleil couchant qu'ils contemplent, en souriant, au fond de leurs verres cannelés et effilés par le bas. Une belle soirée! et les brises, le ciel bleu avec ses longues plages blanches et plissées, et en bas, ce murmure confus de montagnes et de vallées, cette mélodie délicieuse d'hommes, de bestiaux, de cris d'enfans, d'écurie, d'étable, de cloche, de sonnette et de tout le village; ces cris éloignés, ces voix qui se perdent dans le fond, ces voix qui s'appellent et se répondent. Et parmi tout cela, ce bon parfum de chanvre et de chaume. Une belle soirée!.... Oui, mais combien de

fois n'ai-je pas déjà salué, comme aujourd'hui, ces dernières plaintes harmonieuses d'un jour qui tombe! Tout, jusqu'au mol abandon d'une femme qui se jette à vous, bouche perdue, âme perdue; amour, épanchement et langueur, tiède soirée et tièdes caresses, tout a été dépeint, exprimé, rendu; tout est appris d'avance et su par cœur.

C'est ainsi qu'ils dissertaient.

Quels étaient leur but, leurs desseins, leur manière de voir et de sentir? Où allaient-ils, d'où venaient-ils? c'est là ce qu'il faut apprendre.

Seulement, ils étaient jeunes, à un âge qui se fait pardonner tant de choses, qui dépense à lui seul toute une vie, bel âge d'extravagances et de chansons. —

Ma jeunesse, mes beaux vingt ans, où êtes-vous ? Plaisirs éclipsés, joies qui naissaient le matin et se taisaient le soir ; nous ne vous reverrons plus. Pourquoi faut-il qu'on se sente vieillir?

Ils étaient jeunes ; l'un, c'était George, fils de paysans riches autrefois, et qui plus tard s'étaient trouvés ruinés par la grêle, la gelée, les mauvaises récoltes, tout ce qui ruine et afflige la campagne. Là, c'est le ciel, la saison, le beau temps ou la pluie, qui élève ou détruit les fortunes. — Il pleut, rentrons les foins ; il fait chaud, que les troupeaux n'aillent pas périr. C'est toujours le ciel que l'on invoque, c'est de lui que tout dépend, les blés, la moisson, la vie des champs pauvre ou heureuse ; c'est pourquoi toutes les campagnes sont religieuses. — La vieille George, elle, n'avait plus

ni champs, ni fermes, ni chevaux gros et massifs comme des bœufs, ni troupeau, ni chien de berger, ni berger, le mauvaise récolte avait emporté tout cela. Elle n'avait plus à elle qu'une chaumière, un jardin planté de choux, avec un puits, dont la niche en plâtre tombait en ruines; jugez un peu si la vieille George aimait son fils.

L'autre, Myrtil.

Il n'avait pas d'autre nom. C'était l'enfant d'une franche prostituée de province. Et c'est un rude métier en province que la prostitution. Elle n'est pas, comme dans les capitales, parée de robes de soie qui cachent des jupons sales, de dentelles trouées et de bijoux en cuivre. Là, elle est encore retirée, comme autrefois au fond d'un cul-de-sac honteux. Une

chambre noire et fétide, des glaces huileuses, le papier à fleurs bleues qui pend dans maint endroit, et laisse voir le plâtre des murailles. Une odeur de paillasse est répandue dans toute la chambre ; pour tout meuble, une vieille servante villageoise assoupie dans un coin ; et, toute la journée, les officiers de la garnison qui jouent et fument, quelques mauvais sujets de la ville qui entrent en saluant humblement, et parleront si longtemps de leur folle équipée. La malheureuse est forcée de suffire à tout, aux cris, aux bouffées de tabac, aux déclarations, aux coups de cravache ; car, dans les exploits de ce genre, les coups de cravache jouent toujours un grand rôle : et les galanteries que de pauvres jeunes lycéens lui récitent en tremblant, et les fades complimens des officiers, pires que tout le reste. — Veux-tu bien

boire avec moi, tu as bu hier avec les autres. — Fume, que je voie une femme fumer.., Mets-toi à genoux, demande-moi pardon..... Viens m'embrasser. — Ah! te voilà, infâme, tu as fait dire hier que tu n'y étais pas, et mon beau linge, et mes pièces d'or, et mon eau-de-vie. — Il faut la couper en morceaux, non, lions-la plutôt, attachons-lui les bras et les jambes, fermons-lui la bouche..... Enterrons-la toute vive, nous ferons dire une messe pour elle. Elle, c'est ordinairement une femme assez grande, admirablement proportionnée, au sein de neige, aux épaules d'ange, maigre, les joues creuses, avec de grands yeux noirs, les seuls vivans sur sa face blême. — Messieurs, de grâce, prenez tout ce que je possède..... Prenez ma robe, je n'en ai qu'une, prenez ce schall, le seul que j'aie pour me parer et me garan-

tir du froid... Reprenez l'argent que j'ai reçu, tenez, le voilà, prenez, pardon! pardon!..... Elle cache sa tête sur elle; elle crie, elle essaie de ses mots les plus impies, de ses meilleurs juremens pour les appitoyer, pour les faire rire; elle rit elle-même; et puis, elle prononce des mots sans suite.... Elle répand de grandes et belles larmes, la voilà qui sanglotte.

C'est au milieu de tout cela qu'était né Myrtil. C'était sans doute quelque vieux lettré, quelque pédagogue en goguette, qui l'avait baptisé au hasard de ce nom d'églogue qui lui était resté.

George et Myrtil, ils s'aimaient. Un ami, c'est ordinairement un associé, un commanditaire, un bailleur de fonds; le plus souvent c'est votre voisin ou

votre locataire, parce qu'il est commode, pour se visiter, de n'avoir que l'escalier à franchir et le palier à traverser. Entre eux, c'était tout amitié, tout penchant, tout intimité ; de longues et interminables discussions, par exemple; des disputes sur des riens, sur la destinée de l'homme, sur le néant, sur notre âme, le sort des empires et la providence. Mais, dans ces liaisons intimes et fraternelles, il est bien rare que l'un ne finisse pas par s'enrichir, tandis que l'autre reste pauvre. C'est alors que celui-là sent son malheur, que tout est triste, lorsque par un matin de pluie, il voit son ami, son frère, partir pour une riche et fière succession. — Adieu !.... Hélas ! voici la place de son lit, là, son fauteuil noir ; le livre qu'il lisait la veille ; voici encore sur le mur, son portrait suspendu près du mien..... Sans

doute il voudra le reprendre; — Adieu! adieu !....

Heureusement ils n'en étaient pas là.

Mais convenez avec nous que cette nécessité de draper un héros pour le présenter au public, de l'habiller à ses frais, en entier et à neuf, s'il se peut, avant de le produire, est une loi souvent bizarre et embarrassante. Après avoir dépeint avec exactitude ses traits, sa taille, son port et sa mine, il faut encore parler de sa vie de ménage, de tout son intérieur de garde-robe. S'il a un manteau, dire de quelle source il le tient; s'il a de l'argent, s'il l'a gagné à la loterie ou trouvé sur la route. Quelle singulière fantaisie de vouloir admirer, non-seulement le beau côté de l'étoffe, la partie apprêtée, lustrée; mais encore, le des-

sous, l'envers, l'épais canevas où se croisent les fils grossiers, où le violet, le rouge, l'orange s'amassent et se confondent, toutes ces nuances jeunes et riches, qui forment et envoient à la surface les dessins élégans, les fleurs, les rosaces, les compartimens aux mille couleurs! C'est là tout le secret de la poésie, depuis déjà tant d'années. Non contens de convertir en jardins potagers les vertes plate-bandes de l'idylle, de labourer ses champs de fleurs amarantes, pour y faire venir les choux et la betterave sans miséricorde; d'immoler les arbres du bocage! Le bocage! ce mot si vieux et si vide, bientôt, hélas! nous n'aurons plus de mots parasites dans notre langue! Après tant de cruautés et de profanations, nous avons retourné les prés vert-pomme, le sable rose, chassé, sans retour, l'eau tour à tour argentée et

nacrée, décoiffé les bergères aux grands chapeaux de carton, en forme de parasol, interrogé outrageusement leurs corsages de poupée, taché de boue leurs robes de gaze, brisé tout, jusqu'à la houlette aux rubans bleus, et Colin, le petit agneau qui est parqué avec un beau chiffre rouge sur sa chaude toison, et le beau berger, dont on a déchiré l'habit de taffetas du haut en bas, son chalumeau, son chien blanc, où est-il? Et la bourse de soie noire qui accomplissait fidèlement, à chaque serment nouveau, son manége en demi-cercle dans le dos de l'adorateur? Non, non, ne brisez dans vos mains aucune poésie, si fausse, si fade, si fanée qu'elle soit; ou bien, vous la regretterez plus tard et ne la remplacerez qu'avec peine. Quant à moi, en fait de poésie, je ne vous promets pas de vous donner jamais mieux qu'Angélique ou l'agneau Colin.

— La poésie, ce qu'il y a de plus fin, de plus tendre et de moins insipide au monde !

C'était donc dans l'après-midi.

— Déménageons, dit l'un. Je ne puis regarder sans envie cette boule de poussière qui roule là bas, sur la route, vers la ville ; j'aimerais à être dans l'intérieur, ballotté, poussé, n'ayant autour de moi que bruit, chaos, confusion, brouhaha, voyant tout en gris.

— Déménageons, dit l'autre.

Et aussitôt, portes d'armoires s'ouvrant à fracas, croisées arrachées à grand bruit, livres, effets, meubles, linge, papiers, tout vole, tout est éparpillé, le parquet est déjà encombré et rempli.

— En bas, les gravures collées aux murailles ; en bas, les bustes en plâtre, Cicéron, Brutus, Démosthène, Caton, tout le troupeau des adorables perruques. — Je t'en supplie, ménage mon Aristide, et toi, prends garde au nez du cygne de Mantoue. — Où sont mes pistolets rouillés, mon armure de fer-blanc, ma lyre, mon casque et ma Bible ? — Vive un déménagement ! Vive la joie, vive la ville surtout ! L'été et la campagne ont bien leur prix, n'est-ce pas, George : mais on se lasse de tout. Du nouveau. Oh ! la belle, la digne, l'insensée, l'admirable idée ! — Déménageons ! et vite, et tout de suite, et sans délai, et brisons les vitres, et rayons les murs, et, avant de partir, faisons tressaillir le plancher. De l'ordre, avant tout, de l'ordre. — Nos livres les premiers, messieurs, à vous l'honneur.....

Mon ami, si nous laissions nos gravures avant la lettre à notre successeur? — Mets seulement de côté Séduction et Vertu, à cause de la robe rouge du distique du bas. — Voici mes lettres, je plains celui qui ne pleure pas en relisant les lettres qu'il a reçues autrefois, lettres d'amis, épîtres de maîtresses. — « Ne m'oublie pas, je t'en conjure, ne me laissez pas mourir de désespoir, s'il vous plaît; » — Ici le miroir concave, le livre de magie, l'Album, les manuscrits. — Singulière chose que de jeunes manuscrits! Une élégie latine, une harangue couronnée, un pamphlet contre les repas du Lycée, un plaidoyer pour le chat du principal, un roman par lettre, une tragi-comédie, un plan de république, et la théorie du drame.....

Le déménagement est joyeux et fou

par momens, mais il a bien son ennui, et puis, quelle poussière ! Je remarque aussi qu'on voit son mobilier du mauvais côté.

Là bas, sur cette lourde charrette dont les roues se traînent et gémissent, ces meubles de bois blanc maladroitement emboîtés les uns dans les autres ; notre table qui agite ses pieds en l'air, comme un baudet sur la pelouse, ce cliquetis de pots, cette musique de pincettes et de chaudron, cette harmonie de faïences, est-ce que tous ces bruits aigres et discordans n'ont pas quelque chose de mélancolique? Et au lieu de nos chaises de bois, lourdes et insensibles, de nos tables infirmes, de tout notre mobilier édenté et goutteux, mettez des meubles de prince, des glaces encadrées dans un bois sculpté, et ce luxe semblera aussi

disgracieux, au pilori du déménagement.

— Peut-on quitter sans regret et sans amertume son ancien logis? Adieu la cheminée vaste et déserte, les armoires vides, les carreaux jonchés de paille et de débris, les murs dévastés, toute sa demeure qu'on vient de dépouiller soi-même. Il semble que l'on vient de commettre un meurtre, un viol, un assassinat, et il vous reste quelque chose sur la conscience.

— Sans compter, disait l'autre, ce que nous laissons au dehors. Les points de vue, les caprices de l'horizon, les coquetteries des fleurs du pré qui s'agitent, et semblent nous faire signe de la tête comme de petites filles.

— Adieu, calme et sensible paysage, le village de deux cents âmes, peu éloigné de la cité corrompue, privilégié pour les bonnes mœurs, les jeunes filles, vierges de cœur surtout, et les vieilles femmes qui filent tout le jour sur le pas de leur porte, devant leur chambre noire et enfumée, où l'on entrevoit la grande armoire, la huche d'un bois sombre et luisant, et l'odeur du linge blanc, du pain frais, un tendre parfum de foin et de bestiaux, l'écho de l'étable voisine qui résonne sourdement, et à côté, une goutte d'eau que l'on entend tomber, sonore et mélodieuse, sur les dalles de la laiterie.

Au même moment, un violon aveugle et à moitié manchot vint se placer sous les fenêtres; il tenait son archet par le milieu, l'archet aussi courbé que le maî-

tre, plié comme lui. Il jouait des contre-danses de village encore fausses et dansantes vraiment, toujours les mêmes. Par fois il s'arrêtait pour changer d'air, et on ne croyait pas qu'il en eût changé.

—Eh bien! mon pauvre homme, votre cœur ne saigne pas à jouer ces airs de jeunesse, qui doivent sans cesse vous rappeler le temps où, vous-même, vous vous élanciez sur l'herbe, au son du violon; ou même, quand plus tard, rond et bourgeonné, sur votre tonneau, comme un empereur, vous voyiez toutes ces joies, ces cris, cette mêlée, ce dimanche après les vêpres, et que vous regardiez par derrière les enfans faisant aussi leur contre-danse, essayant à danser gravement; les petits garçons, avec leurs vestes de toile blanche; et les petites filles, sérieuses et mesurées, tenant à deux mains

leurs jupes de laine, avec leurs sabots luisans et leurs bonnets de grand'mère.

— Adieu le cimetière, les croix et le pieux gazon sur les tombes, où la chèvre du vicaire trouve abondamment sa nourriture, la pauvre bête!

Passèrent de jeunes filles chargées de linge, bras nus, jupes légères; riant entre elles, s'appelant et jouant à poings fermés, les folles!

— Adieu le cabaret d'en face avec son enseigne rouillée, sa branche de pin, sa tonnelle couverte d'un beau feuillage jaune, roussi aux rayons du soleil de la route. Adieu aussi le gros orme, la route de sable jaune qui tourne, et un peu plus loin, les bois et les domaines du vieux duc.

— Eh bien, les filles qui riez si haut, la soirée est pure, mais n'êtes-vous jamais plus tristes que cela, et ne sentez-vous ni regrets ni inquiétude ?

Les filles se regardèrent stupidement, et les éclats de rire redoublèrent.

Une cornemuse avait succédé au violon aveugle.

— N'est-il pas triste de te quitter, rivière capricieuse qui fuis dans le pré, sous les linges étendus, chiffonnant ton eau à chaque caillou, au moindre monticule, et bientôt épaissie près de la haie, sous les pierres à savon et le battoir des blanchisseuses ?

— Jeunes villageoises, bon violon, cimetière et tonnelle, prés et pâturages,

tout un monde, heureux et calme, adieu. Ah! voici de vieux soldats qui passent avec leur capote de régiment ; toutes leurs richesses, tout leur avoir sur leur épaule, au bout d'un bâton. Les braves gens, avec leurs lambeaux d'uniforme, leur chien pelé, les mèches grises de leurs moustaches. — Je les crois ivrognes cependant, car je les vois qui s'arrêtent au cabaret. Oh! ciel! en voilà un qui avale tout un verre de vin! Sans doute en buvant, il croit déjà voir sa ferme, sa vieille femme qui l'attend sur la porte, et ses fils qui sont allés, dès le matin, l'attendre à la ville. — Faut-il ne pas avoir seulement, pauvre vigneron, sa vigne à tailler, son grain à battre ; son bonnet de laine, ses gros sabots couverts de terre. Assister le dimanche à la messe, croiser, en entrant dans l'église, ses mains calleuses, avec

un soupir, contempler stupidement les tableaux, l'image du Christ, l'autel du fond, et dormir, les yeux ouverts, au sermon du curé. Quelle bonne vie! qui s'éveille le matin avec mille cris, agités, tumultueux, et si muette tout le long du jour; personne dans les maisons ouvertes, seulement quelques enfans qui se tordent en criant dans leur berceau, on est aux champs. — Et le soir, au retour, tant de voix, de chants et de rires, les nouvelles de la ville; le conscrit qui revient; la laitière regagnant majestueusement sa ferme, dans sa charrette où vacillent et carillonnent ses brocs de fer-blanc. Le soleil qui luit encore sur les arbres, et la lune qui a déjà jeté au hasard son disque pâle et incertain; il fait encore grand jour, et on se quitte, et on se couche, et nous, nous partons.

Attendez-vous, je dois vous le dire maintenant, à quelques bizarreries dans leurs idées et leur conduite. Ne vous formalisez pas quand leurs actions et leurs discours viendront à s'éloigner du droit chemin, ne faut-il pas pardonner à la jeunesse quelques boutades, quelques écarts? Rappelez-vous le temps où vous étiez jeune vous-même. Alors, quelle audace, quelle fougue et que de saillies ! Mais aussi, j'aime à le croire, vous conserviez toujours un fond d'honneur et de vertu, une probité de principes pure et sévère; vous étiez comme eux, sans doute, jeunes ames bien téméraires, bien folles, inconstantes et déréglées, mais aussi bien jeunes avons-nous dit.

Tantôt ils se disaient : Soyons riches, ayons nos gens et nos chevaux; et à notre service, des femmes ardentes et pas-

sionnées qui nous adorent journellement.

Et tantôt : Restons pauvres.

Ils voulurent essayer de tout, tout éprouver, se rendre compte de tout, épouser toutes les conditions et passer par tous les caprices. Car l'ennui les rongeait, et ils maigrissaient à vue d'œil.

D'abord, cherchons la fortune ; mais où la trouver ? Sur terre ou sur mer, derrière sa maison, ou au bout du monde, en pratiquant le vice avec assiduité, ou en s'adonnant à la vertu ; à table, à l'heure de la sieste, ou dans son lit, comme on l'a dit avant nous.

Ils se mirent en route, et, chemin fai-

sant, ils dissertaient à perte de vue, causant du beau temps et de l'éternité.

— Parbleu! dit un jour Myrtil, veux-tu nous battre en duel?

— J'y consens, fit l'autre.

— Bien obligé, dit Myrtil. Mais préférerais-tu marcher tout nu, au milieu de la place, devant les dames, la tête rasée, avec des bottes fortes?

— Et la maison de fous?

— Pourtant, mon ami, que devenir? car tu sais que le suicide est aujourd'hui bien déchu dans l'opinion des gens d'esprit, sans compter tout ce que son abord a de triste et de répugnant. Il me semble, moi, que si vous êtes affli-

gé, contristé, il ne fait que raccourcir la lesse de votre ennui ; il vous rend plus chagrin, plus malade. — N'est-il pas pénible de se dire : A tel jour, à telle heure? j'ai rendez-vous avec une arme à feu, et le moment où vous sentez la balle vous passer entre les deux yeux... Je me figure qu'on doit sentir d'abord comme un fort coup de poing que l'on vous assénerait sur le front, un coin de charpente qui vous frapperait au détour d'une rue, et puis, comme si on saignait du nez; mais ce coup, qui me fait toujours peur à moi, qui me fait venir la sueur au front quand je l'entends sur un théâtre, qui fait que je me boucherais volontiers les oreilles comme une femme (en plein air, j'ai bien moins peur), ce coup, quand je le sentirais frapper véritablement sur mon crâne, bondissant dans mes oreilles,

mon cerveau qui craquerait. Ah! toutes ces sensations m'ont toujours donné pour long-temps à réfléchir. J'ai analysé ainsi les divers genres de mort. La vue seule du charbon me donne la migraine. Se noyer? mais, penses-y donc, avoir autour de soi, par dessus soi des montagnes d'eau, des tourbillons qui bouillonnent, grondent, jurent, menacent, comme des tempêtes; ou bien encore, se scier le col avec une lame de rasoir, à l'endroit du col où les os sont si durs, voir tout d'un coup une raie de sang qui se forme et qui se dessine; — non, je le déclare décidément, j'abjure toutes mes idées de suicide, je romps solennellement avec elles.

— Alors, je ne vois plus qu'une chose; veux-tu assassiner quelqu'un?

— Mais, c'est qu'il nous faudrait un stylet, une lanterne sourde, et tous ces préparatifs nous feraient rire, nous croirions jouer une scène... et puis, l'assassinat a bien aussi sa terreur et son dégoût. — D'ailleurs, j'ai les mains blanches, vois-tu, les doigts délicats et frêles, la main de ma mère, j'imagine, je ne saurais égorger personne, pas plus un homme qu'un mouton; boucher aussi faible que mauvais assassin, entends-tu bien?

— Je commence à croire que nous ne sommes bons à rien; — ah! triste état, triste position pour l'homme, lorsque, sans engagement et sans parti, il s'arrête, se croise les bras pour se dire : Que faire?

—Oui, triste état, disait Myrtil, nous sommes pourtant deux fortes têtes. Pour mon compte, tu sais, mon cher George, que j'ai l'utopie assez atroce, le paradoxe souvent brutal et sanglant. Un jour, j'avais conçu (dans ma plus tendre enfance, il est vrai) un projet de réforme sociale, un moyen expéditif d'en finir tout de suite, puisque, me disais-je, les hommes sont las de leur condition, et maudissent habituellement celui qui les a créés et envoyés sur la terre. Eh bien! voyons, suicide général, destruction universelle de toute l'humanité, poursuivons nous-mêmes notre espèce, à peu près comme nous poursuivons et traquons celle des hannetons ou des rats. Les mères écraseront leurs fils à la mamelle, partout on s'entre-tuera, on plantera des champs de ciguë, on pension-

nera à vie les inventeurs des poisons les plus actifs. Les médecins, eux, c'est à-dire les tueurs les plus expérimentés, aux termes de la constitution nouvelle, seront investis et nantis, pour leur part, d'un poison lent qui les expédiera à la suite de leurs malades, c'est-à-dire de tous les gens qui jouissaient d'une bonne santé. Il s'agissait de bien comprendre les lois de ce qui perd-gagne original. A tout cela je mêlais confusément quelques idées de religion, les terreurs de catéchisme. Dieu, me disais-je, nous défend le suicide, il est vrai; mais que pourra-t-il dire, quand il nous verra nous présenter à lui coupables tous de la même faute? il faudra qu'il condamne à la fois toutes les générations, et alors, il me semblait que l'enfer ne serait rien; car qu'est-ce qu'une punition quand tout le monde en est, que tout le monde la par-

tage; au contraire, il me semblait que les vrais damnés seraient ceux que le châtiment n'atteindrait pas, qui s'en trouveraient exclus.

— Après tout, se dirent-ils, vivons de la vie de tout le monde, car, aussi bien, la bourse se fait plate, Myrtil.

Ils rencontrèrent de jeunes conscrits chantant, avec des rubans à leurs chapeaux, et le numéro d'un seul chiffre qui leur était échu, qu'ils portaient comme une enseigne. — Voilà des hommes heureux, pensèrent-ils. Mais, à quelques pas plus loin, ils virent revenir de vrais soldats portant une besace vide sur l'épaule, une gourde vide au côté, et des mouchoirs sur la tête.

— Eh bien! braves gens, comment va l'armée?

— J'ai été blessé, dit l'un, et je porte des cicatrices glorieuses. C'est une horrible ampoule qui me couvre la cuisse gauche. Dernièrement, à la cantine, j'ai reçu tout le bouillon du régiment. Mon compagnon de route, lui, est rongé de pustules, de vermine, il rapporte à ses dieux lares un échantillon de toutes les lèpres militaires. Tous deux, nous étions ivres de gloire et fous de lauriers.

— Juste comme nous, s'écrièrent-ils, et ils passèrent.

— D'ailleurs, disait Myrtil, pourquoi viens-tu me parler des armes? tu sais bien que je suis poltron comme un chevalier.

Ils pensèrent bien à la chicane, mais

son extérieur et son abord leur déplurent et leur firent peur.

— Alors, peintres, artistes, musiciens, — oui, musiciens, si nous ne chantions pas faux, disaient-ils.

— Poètes?

— Poètes! dit Myrtil. Je l'avouerai sans honte, telle a été ma dernière illusion, mon dernier rêve. Après cela, plus rien. — Poètes! mais c'est se séquestrer pour la vie sur les sommets et dans les nuages; c'est vouloir se faire passer dans ce monde railleur pour un ange défrisé, un chérubin déplumé. J'ai reconnu bien vite que la poésie n'était qu'une bête molle et caressante, qui vient à tout propos vous lécher d'instinct et sans raison. Voilà mon malheur, c'est que je puis reproduire

à s'y méprendre, le ton, la manière, le talent des plus grands génies du monde. — A l'instant même, sur l'heure, de l'Homère, du Milton, du Dante, du Byron; parle, en veux-tu? J'ai mêlé ensemble toutes leurs poésies, marié leurs harmonies diverses, et il n'en est résulté qu'une mélodie monotone et vulgaire que tout le monde sait par cœur. Combien y a-t-il de temps déjà que j'ai vu se dérouler à mes yeux un large paysage d'une certaine étendue, comme tu vas voir? — Sur le devant, les soldats de tous les temps et de tous les siècles, qui buvaient, se reposaient, s'escrimaient, et ces camps divers n'étaient pas confondus; ce n'était point un carnaval d'armes et de guerriers, le mousquet n'était point posé près du char antique, et l'autel du sacrifice n'était point adossé au tournebroche de nos sol-

dats. — Non; là-bas, au grand soleil, voici les soldats d'Achille qui polissent leurs armes, écoutant les flots de la mer, invoquant les dieux immortels, faisant fumer les autels; et, au milieu d'eux, de jeunes Thébaines, de jeunes captives aux lyres d'or, aux bras d'ivoire, qui invoquent Apollon. Que de beaux reflets d'armes! Que de vives étincelles qui brillent et resplendissent au soleil, ô Neptune! ô Jupiter! ô Vénus, déesse rose! La belle armée, blonde, blanche, transparente comme un champ de lis, on dirait de grandes belles filles qui ont pris le casque et l'armure brillante. — Un peu plus loin, des chevaliers; de ces héros bleus et vermeils qui ne boivent jamais, ne mangent jamais, qui prient, qui s'agenouillent, qui aiment en soupirant. C'est de la soie, de l'argent, de l'or et des écharpes vertes, et les armes et

les lances qui se reposent, et les blanches montures, et toute la chevalerie errante. — Au milieu d'eux, grave et pensif, don Quichotte, plus brave, plus sensible, plus poétique qu'eux tous. — Enfin tout-à-fait à l'ombre, nos soldats à nous, presque cachés; là on n'entend seulement que la rumeur du camp, le tumulte, les cris de joie, les mots sales des vivandières, les chansons du pays, longues et monotones; les uns sifflent, les autres chantent; les cris, les jurons, les patois se confondent. A droite et à gauche, des collines montaient le front paré de lauriers et de vignes; des troupeaux plaintifs descendaient en foule, poursuivis et serrés de près par un berger d'Arcadie boiteux et pris de vin. Trois cascades épaisses, vives, violentes, au jet robuste et dru, comme une natte de cheveux, partaient

des montagnes, et à l'horizon, des glaciers élevés, des rochers chevelus, couverts de neige, aux pics insensés, armés d'écueils et de pointes comme des défenses. Plus bas, les prés étaient couverts de petites filles se baissant pour prendre sur l'herbe les mouches violettes et dorées : hélas ! voilà l'une d'elles qui pâlit et qui meurt, sa petite écharpe que les autres croisent sur sa poitrine brune, ses cheveux qu'on écarte, sa robe de mousseline, ses souliers noirs, ses bas blancs épais et mal tirés. Adieu, jeune fleur ! et l'ombre, et l'herbe fraîche et touffue, et ces plantes balsamiques dont l'haleine vous enivre sur les midi, près de l'eau, sur l'herbe, au milieu des orties, quand les insectes piquent et bourdonnent. De l'eau sous des arbustes parfumés, les pelouses toutes blanches de fleurs, les pigeons au soleil, sur un toit de lierre; et

de cette croisée de feuillage, obscure et silencieuse, des sons de harpe, purs, harmonieux, limpides, comme des gouttes d'eau qui tombent lentement dans un bassin de marbre. Puis venaient de vieux villageois au front chauve, tendant leurs bras en souriant à une nuée d'enfans qui s'y précipitaient, criant, gambadant, grimpant jusqu'à eux : — et en bas, dans un coin, c'était moi ; j'avais une lyre à la main, un habit blanc, et des fleurs au chapeau ; mes chants étaient doux, fades et sucrés comme le miel ; les jeunes filles souriaient en passant près de moi, et s'arrêtaient, non loin, à demi cachées pour m'entendre ; — moi, je feignais de ne pas les voir. D'autres poètes, déjà vieux, passaient, chantant comme moi ; leur lyre était détendue ; leurs rubans étaient passés ; ils m'écoutaient et se parlaient

tout bas en souriant.... Vaste et sublime peinture, comme tu vois, que je pourrais étendre encore et rendre interminable, si je voulais; les descriptions se succèdent à mon gré; les sentimens doux et choisis qui me sont naturels s'emboîtent sans effort les uns dans les autres; par malheur, on a peut-être ennuyé l'assemblée; mais qu'importe, pourvu qu'elle approuve et paraisse attendrie.

C'étaient donc des quolibets, des éclats de rire interminables; accostant, agaçant, questionnant les passans, et n'attendant pas leur réponse. — Que devenir, pourtant, disait George? — Puis des promenades dans les bois, des invocations aux buissons, au clair de lune, à Philomèle; toujours une poésie tendre et pâle, pillée partout, raillée et

parodiée. Les imprudens ne sentaient pas comme ils se dessèchaient l'âme avec ces jeux dangereux, cette ironie perpétuelle. Même entre eux, l'amitié se relâchait, leurs mains se serraient avec moins de force; ils allaient peut-être devenir indifférens l'un à l'autre. Pardonnez-moi une larme, une seule sur eux deux. Ils ne se brouilleront jamais peut-être, mais s'ils allaient seulement se refroidir, ce seraient deux hommes perdus, et quelle perte! — Car, j'en conviens, ils m'ennuient souvent en ma qualité d'historien; leur manière d'être me semble, jusqu'alors, peu naturelle et invraisemblable; ce sont moins des personnages que des masques ou des fantômes. — George! Myrtil! restez toujours amis, ne soyez jamais ni moins passionnés, ni moins attachés, ni moins pensant l'un par l'autre, c'est tout ce que

je vous demande; vous, pourtant si opposés et si divers. Graves ou enjoués, philosophes ou débauchés, enfans ou vrais sages, trinquez, couronnez les coupes, ayez un palais et des esclaves; mais restez amis... Otez ce lien, vous ne vivez plus, vous n'avez plus ni marque, ni caractère, ni nature, vous devenez fausse monnaie. Vous n'êtes plus que deux figures enluminées d'une pâte de couleur louche qui n'est ni du rouge ni du blanc, ni le rose de l'enfance, ni le vermillon défaillant de la joue d'une vieille femme qui râle, ni la pourpre et l'incarnat vigoureux qui marbre ces physionomies atroces où l'orgueil, le crime, le remords, la débauche et le vin fidèlement rendus, dignement représentés, ont apporté chacun leur cachet et leur splendeur impudique. — Mes amis, pour l'amour de moi, restez amis.

Heureusement (pardonnez-moi ce détail prosaïque) qu'un noble et riche antiquaire emploie George à copier ses manuscrits, et à mettre sa bibliothèque en ordre; d'ailleurs, George, je ne suis pas inquiet de son sort, il manie le fleuret avec autant de dextérité qu'Hamlet, mais ce qui lui eût bien convenu c'était un genre de vie monastique, une destinée de patriarche; le ciel en a décidé autrement. — Mais, Myrtil, Myrtil, viendrons-nous jamais à bout de lui?

Tantôt il voulait se faire comédien, mais ce qui l'arrêtait c'était de ne savoir quel rôle prendre. Il avait l'âme trop élevée, trop fière dans sa bassesse, pour revêtir la livrée bariolée du valet. Il était trop jeune pour prendre l'habit rouge du tuteur, et trop amoureux de

sa belle chevelure aux boucles noires et opulentes, pour jamais l'ensevelir sous la coiffe noire, sous les nattes poudrées d'une perruque. L'épée, la cape, la mandoline du ménestrel, la toge de Patelin ou le costume svelte d'arlequin, ne lui convenaient pas davantage. D'ailleurs, il eût ri au milieu de la scène de passion, il eût lorgné la reine dans la tragédie, saisi voluptueusement la taille de la confidente, marché sur les pieds couleur de chair du premier ministre, appliqué les soufflets au vif, dans le genre comique. — Pour être comédien, il faut encore croire à quelque chose; lui, depuis long-temps, avait pris l'habitude funeste de ne plus croire à rien.

—Va, disait-il, mon pauvre George, je suis un oisif, un badaud, une méchante bête de tout point, avec mes railleries,

mon ironie, mon scepticisme. Abandonne-moi, laisse-moi mendier et prendre la besace, tendre la main à la foule avec une chanson, un pamphlet ou des bouquets. Triste métier que de tendre la main avec des fleurs; on dirait que ce sont de ces petites filles blondes, en train de jouer dans le jardin, qu'on envoie dans la rue, demander l'aumône aux passans. Abandonne-moi, deviens riche, possède une maison comme je l'aime, laissant voir de la rue des arbres verts, avec un mur blanc qui leur va jusqu'à la ceinture. Laisse-moi faire le gueux, porter une veste de toile, et les pieds nus dans des souliers de couleur, faire danser mes haillons dans la boue.

George s'attendrissait, quand il entendait Myrtil parler de la sorte.

— Allons, disait-il, tu fais le mélancolique, ne crains rien, va, il y a de l'or dans la bourse. Eh bien! si la fortune nous est contraire, nous quitterons la ville ingrate, et nous irons retrouver la vieille George qui pense à moi, j'en suis sûr; nous aurons nos carrés de choux, nos enfans iront aux champs, nos ménagères feront le beurre. Quand nous serons morts, on nous ensevelira près du puits, et il n'y aura ni témoignages de regret ni vers sur notre tombe.

Ils tâchaient de se consoler, mais dans cette vie si jeune, il y avait toujours quelque chose de noir et d'inquiétant. Des mots tristes, comme : *damnation*, *éternité*, allaient et venaient dans leurs discours. Pauvres hommes! à force de parler de destruction, ils voulurent creuser la mort jusqu'au tuf.

A cet effet, par une belle matinée de dimanche, ils achetèrent, devinez ce qu'ils achetèrent? Ils achetèrent un cadavre, un vrai cadavre, ma foi! une femme morte et bleue, livide et muette, la bouche ouverte! Comme elle était morte à l'hôpital, sur le lit du pauvre, personne, pas son époux, pas un enfant, personne n'avait pris soin de lui fermer les yeux; elle avait donc les yeux ouverts et morts! Ils placèrent ce cadavre sur une table, en véritables opérateurs.

Mais, quand il fut là, l'objet de leur envie et de leur étude, si muet, étendu, froid, fixe et bleuâtre, ils le regardèrent étonnés, et demandèrent à eux-mêmes, du regard, ce qu'ils allaient faire de ce mystère en chair et en os, qu'ils avaient regardé comme si facile à découvrir. Oh! la science! la science de l'homme phy-

sique, la découverte de ces mille veines qui se croisent, de ce sang qui s'émane de mille sortes, de ces artères qui frissonnent l'une contre l'autre ; la science de ces bruits éteints, de ces formes affaissées, de toute cette puissance anéantie ! la science de cette machine, faite à l'image de Dieu, qu'on appelle un homme ! qui pourra la leur révéler cette science si muette et pourtant si entière, étendue là, sous leur regard et sous leurs mains ?

Insensés ! ils avaient cru que le cadavre suffirait. Mais le scalpel leur manque comme le cadavre. Et quand, au lieu de leurs couteaux achetés à la foire, ils tiendraient dans leurs mains le scalpel de l'opérateur, qu'en feraient-ils ? On eût dit que le cadavre comprenait leur embarras, il les regardait d'un

air moqueur et goguenard. Eux qui s'attendaient à un air suppliant, et qui se croyaient bien terribles, n'en revenaient pas de se voir si ridicules. Comment faire?

Ils tournèrent long-temps autour de la morte. Ils touchèrent ses cheveux épars, ses membres palpitans; ils firent grincer ses dents ébahies : la morte se laissait faire, toujours plus immobile, plus froide et plus ricanante, à mesure que la nuit avançait. Elle les avait en si grand mépris, les pauvres enfans!

Pour eux, vaincus dans cette étude physiologique, vaincus par le cadavre d'une femme, aussi bien que si cette femme eût été vivante et abandonnée à sa coquetterie la plus habile; eux, humiliés de ne pouvoir rien découvrir au-delà de cet épiderme flasque et mou, vou-

lurent au moins passer la nuit à côté de cet hôte des cimetières ; cela leur parut terrible et beau de se livrer à quelques rêves formidables, côte à côte de cette corruption. Mais, voyez le malheur ! à côté de la table fatale ils s'endormirent. Ils rêvèrent de fleurs, de prairies et de gâteaux dorés. Quand ils se réveillèrent, il faisait jour, et le cadavre avait même perdu son air ricaneur de la veille. Myrtil et George ne pouvaient en croire leurs yeux.

Et le lendemain, quand ils eurent rendu le cadavre au marchand qui le revendit le soir à de plus habiles, George et Myrtil se battaient les flancs pour excuser leur tête-à-tête de cercueil.

— Ah! sans doute, disaient-ils à tous ceux qu'ils rencontraient, vous n'avez jamais éprouvé la douceur, le charme

d'un lendemain de crime, d'assassinat, lorsque vous vous réveillez avec la conscience d'avoir commis la veille quelque méchante action. Vous ne savez pas combien alors d'images jeunes et nouvelles l'âme enfante en souriant; comme à ce souvenir de meurtre, à cette nuance de sang, les rêves de toutes vos matinées se présentent sous un aspect bizarre et singulièrement colorés. Ce sont mille circonstances, mille détails, mille soubresauts, mille petits cris de victime, qui reviennent à votre mémoire, qui vous égayent et vous donnent à penser; ou même, car nous n'osons supposer que vous ayez éprouvé au complet toutes ces sensations délicieuses, si vous vous êtes contenté seulement, comme nous hier, d'aspirer et de savourer le sang d'un mort, je vous assure que vous vous serez préparé, pour le

lendemain, une journée bien molle, bien voluptueuse, bien languissante; jamais vous ne vous serez senti plus frais d'imagination et de cœur, plus animé, plus poétique. On se demande souvent pourquoi ce crime, pourquoi cet assassinat? et on l'attribue à quelque motif secret, la haine, la soif de l'or, l'ambition, la vengeance; comme si le meurtre, à lui seul, n'était point une des jouissances les plus raffinées, celle où il entre peut-être le plus d'égoïsme et de calcul. Ah! nous n'osons pas vous dire : Essayez-en, essayez seulement de la distraction et du passe-temps de nos héros, à Dieu ne plaise! D'ailleurs, le moment où vous faites couler le sang n'a rien d'attrayant, c'est un travail dur et vulgaire; mais, comme nous disions, c'est le lendemain, le lendemain!... le souvenir d'avoir versé le sang; cette tache que vous retrouvez à votre bras, imper-

ceptible, inconnue à tout le monde, et que vous remarquez vous seul! dont vous jouissez seul!... Oh! non, nous ne pouvons vous peindre quel genre d'émotions on éprouve, quels transports, quelles jouissances folles!... Mais si vous saviez!

Maintenant, une mansarde pour deux jeunes fous, je vous prie.

Une mansarde couverte chaudement toute l'année d'un manteau de poussière, et qui se baigne mollement dans la trame voluptueuse de l'araignée. Là, c'est une horloge de campagne, qui se carre et fait entendre son tic-tac le plus haut qu'elle peut, comme le caquetage d'une grand'mère. Les meubles, les uns, sont neufs et modernes, et les autres, d'un style gothique, parés de poignées en cuivre et de figures chinoises, en sorte

que l'acajou hausse les épaules de mépris, honteux de se trouver en compagnie de ce mobilier passé de mode; au-dessus de la glace, la tête de mort vous fait sa basse grimace classique, et sous le lit, dans un lointain brouillard, la honteuse faïence domestique laisse voir confusément sa croupe luisante et émaillée.

De grand matin, quand ils étaient couchés, tous deux, sur leurs lits sans rideaux, inondés de soleil, ils causaient; c'était une heure innocente de paix et de raison. On eût dit, à les entendre, deux jeunes séminaristes pâles et austères, conversant à voix basse, dans l'infirmerie du couvent. Ils savouraient si bien cette molle langueur, ce demi-sommeil, cette volupté du lit qui n'est point sans péril et tout innocente, qui

n'est peut-être qu'un écho, un souvenir affaibli de cette autre volupté des sens plus violente et plus âpre. Ils se rappelaient toute leur enfance, toutes ses naïvetés, ses scènes grotesques, mais pas un mot du cœur; jamais rien d'ému ni de tremblant; tout au plus: — Entends-tu, dans le lointain, le bruit des cloches, et ce murmnre confus de cris d'oiseaux qui chantent partout, même au milieu du tumulte des villes? Et ils revenaient bientôt à leurs réflexions, à leur examen de tous les jours. Pourtant, c'est un si heureux moment que l'heure du réveil, pour ces causeries amicales qui s'arrêtent et se fixent souvent pour réfléchir. C'est un pied qui se montre là-bas, au bout de la couverture, la chaude coiffure de nuit que l'on renfonce avec violence; ce sont ces mille singeries, ces mille jeux qu'on invente, ces terreurs

que l'on se forge, ces voleurs qui viennent vous surprendre, ces grosses voix que l'on entend, pour avoir le plaisir de se réfugier sous la couverture, de faire le gros dos, de pétrir avec délices la masse complaisante de l'oreiller.

George racontait :

—J'étais dans les montagnes, pour ma santé; quand on relève de maladie, on est bien tendre et bien redoutable. L'expression mélancolique de vos traits, la pâleur de vos mains convalescentes, et surtout un long jeûne et une longue abstinence, tout en vous charme et intéresse. — Jeanne ! c'est un nom dont je me souviendrai, parce qu'il s'y mêle un goût de foin, une fraîcheur de vallée. Jeanne ! grosse fille de seize ans, bas bleus, sabots neufs et sonores; sous les

ailes de son bonnet blanc, un chignon robuste, noir et luisant. Comme le vieux père et la vieille mère m'avaient soigné long-temps, prodigué leurs soins, des marques d'attachement, leur lait de chèvre, montré près du ruisseau un buisson où je pouvais lire à l'aise, prêté leur mulet et sa belle housse bleue, je résolus de leur enlever leur fille. Jeanne se montra obéissante, et me suivit comme un chien suit son maître. Nous partons, et elle s'était faite brave comme pour un jour de danse; sa croix d'or, sa bague d'argent, une odeur indéfinissable d'ognon répandue autour d'elle; rien n'y manquait. Elle m'apprit qu'avant de partir, elle avait bien soupé pour prendre des forces. Nous nous arrêtâmes à une petite auberge où la vieille hôtesse la reconnut, pour l'avoir vue quelquefois, en passant, partager la bouteille de son père. Jeanne

rougit, et de grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues. — Allons, voilà ma niaise qui pleure. Enfin, comme nous n'avions toujours devant nous que la grande route longue et monotone, et que les enseignes de marchands de vins se répétaient: — Jeanne, voudrais-tu revenir à la ferme? Elle me regarda en joignant les mains, me suppliant de toute sa force avec ses grands yeux noirs. Et nous voilà en route pour le retour; quand nous fûmes sur le haut de la montagne, qu'elle put voir la vallée, la haie poudreuse qui entourait le jardin, elle se mit à entonner une grosse chanson de village, en tendant les bras vers la ferme. En rentrant, elle ne reçut pas le salut familier des pigeons, le dogue ne vint pas lui donner la touchante accolade domestique. Seulement, comme à chaque repas elle avait mis en réserve

dans sa poche, suivant l'usage des filles de campagne, du pain, des fruits et des débris, en entrant dans la cour, elle émiettait et répandait autour d'elle; et toute la basse-cour arrivait avec ses voix diverses, les oies royales et majestueuses, les poules picotant tout le jour, les canards sortant de leur mare et s'approchant en cadence; jusqu'aux poussins qui venaient à elle, tremblans et déplumés, poussant leur petit cri plaintif.

— Ah! disaient-ils en chœur, quand donc aurons-nous cette mer de fleurs, de diamans, de bons mots, de discussions qui se rajustent devant la glace, de soupers somptueux à peine écorchés par des femmes dédaigneuses, et tout cela, dans un appartement si étroit, si bas, doublé de tapisseries si chaudes. Et le soir, après tant de foule, de chaleur

et d'esprit, une promenade silencieuse dans une lente calèche, sous les bois, aux fronts baignés de clair de lune.

Et si l'on a de grands projets, des desseins élevés, si les pensées marchent avec quelque fierté, si l'on est un peu sublime, remarquez que c'est toujours le matin, quand on dort encore.

— J'avais dix-sept ans, dit Myrtil, et j'avais lu tant de romans ! J'étais dans cette belle saison où on est en train de prendre les traits d'un homme fait, où le col n'a pas encore perdu sa ronde blancheur de femme, pour devenir charpente dure et osseuse. Alors la barbe est bleue, on a la taille fine et élancée, on est mince, on est frais, peut-être grandira-t-on encore. J'étais, en vérité, un morceau digne d'une fille de roi. Le

soir, une femme m'accoste. — Ton nom? Aline. Elle était aussi jeune que moi, elle semblait timide et vouloir baisser les yeux. Je vois encore ses longues paupières noires, sa chevelure luisante, prétentieusement nattée; du reste, elle avait un collier presque d'or, elle portait des gants passés au musc; je la suivis. — J'eus peur; surtout quand elle eut frappé à une porte cochère imposante, et qu'en attendant le coup de cordon, elle me prit la main et me la serra avec une sorte de frénésie. Mais enfin, au lycée, si on m'en croyait, j'avais déjà eu tant d'aventures, tant de querelles dans des lieux de débauche, tant d'hommes m'avaient maltraité, que j'avais tués en partie, que cette fois j'étais décidé à en venir à mon honneur. Je la suivais en silence, dans un escalier éclairé et décent, et nous voilà dans une

pièce somptueuse, toute rouge; les rideaux, les meubles, les fauteuils, le lit, rouges, les sonnettes rouges. Aline entra ôtant son chapeau et secouant son écharpe, comme une jeune femme revenant vers midi, de faire ses visites du matin. Elle riait, elle faisait l'espiègle, elle passait sa main dans mes cheveux, et moi, je voulais à toute force lui parler du beau mobilier qui m'effrayait, de la pendule dorée, des candélabres tendant leurs branches vides; mais elle revenait toujours obstinément à moi, m'agaçait, ne me parlait que de moi; elle semblait craindre de s'occuper d'elle-même, elle approuvait le moindre mot qui m'échappait, et si, pour me rassurer, je cherchais à faire un peu d'esprit, elle partait d'un long éclat de rire dont je n'étais pas guéri de tout un quart d'heure; cette femme me fatiguait déjà.

Enfin, elle me quitta sous promesse de revenir tout de suite, et je me promenais dans cette chambre vaste et froide, quand une petite vieille, jaune et boiteuse, se présenta. Bon! me disais-je, voici un contraste; après la nymphe, la jolie déesse, Tisiphone ou Alecto; il paraît que même ici on s'entend en poésie! Alecto s'approcha de moi, et me bourdonna quelques mots; je compris, je lui donnai le double de ce qu'elle demandait, et elle me fit une espèce de demi-révérence crochue! — Adieu, mon fils! et ma belle revint. Quand elle eut ôté sa robe, Dieu! qu'elle me sembla laide! Elle était trop grasse, trop replète, c'était comme une grosse poupée. J'aperçus des taches sur ses bras; oh! la femme que j'avais rêvée était bien plus frêle, plus fine, plus délicate! A la rigueur, je me trouvais presque aussi

beau qu'elle ; mes bras étaient plus blancs que les siens, mon col plus blanc et plus élevé. C'est que vraiment tout en elle était disgracieux, pauvre, misérable, contourné et si nu ! si nu ! Je ne sais, mais il me semblait que ce n'était point là une femme pour la volupté et le plaisir ; j'avais honte de voir cette mamelle pendante qui me semblait attendre le nourrisson. Je me couchai sur le bord du lit ; mais comme je tremblais, comme mon cœur battait haut et fort ! comme je regrettais, au lieu de ce lit doux et flexible qui me semblait cacher une embûche, tant j'y entrais aisément, ma dure paillasse du lycée, où je pouvais, sans façon, frapper du pied le bois de la couchette ! J'étais troublé, et j'aurais volontiers passé la nuit loin d'Aline, comme un jeune garçon couché près de

sa jeune sœur. Mais elle s'approchait de moi lentement comme une couleuvre, me parlait, s'inquiétait, me demandait à tout moment si j'étais malade. Les malheureuses ! elles sont si habituées à ce qu'on leur apporte, chaque nuit, la fièvre et les suites de l'ivresse!

— Qu'avez-vous donc, me disait-elle, car elle ne me tutoyait pas pour m'enhardir. Et moi : — C'est là une femme, grand Dieu ! Mais son haleine n'est pas embaumée, mais elle est lourde, c'est une masse. Pourtant, je fus bien ému, et j'éprouvai une sensation bien vive, quand sa jambe vint par hasard à toucher la mienne, et que je sentis sur moi cette chair chaude et molle. Enfin je me décidai à être hardi, à oser; je me rappelai Arétin et quelques-uns de ces livres que je lisais

au lycée, en cachette, avec tant de délices; je résolus de réaliser ces nobles extases et ces transports que j'avais lus. Je portai les mains lentement sur cette passion misérable, étendue là à mes côtés, rencontrée par moi au coin de la borne dans la rue, imprégnée de pommade et de sueur! — Et je me demandai où était le plaisir en amour? si c'était là l'amour en effet? Et le plaisir, cette heure de plaisir que l'on rêve, que l'on se représente depuis tant d'années, on sait ce qu'elle vaut, le premier mouvement est un mouvement de désappointement et de dégoût, tout de suite, on l'apprécie soi-même à sa juste valeur. Je voulus dormir; pour Aline, elle dormait depuis long-temps; à deux heures précises, elle avait fermé les yeux. Sans doute, me disais-je, tout est réglé, on leur fait la leçon d'avance. De minuit à deux heures, la volupté; puis

le sommeil, car il faut bien qu'elles reposent un peu. Et le lendemain, dès qu'il fait jour, elles se réveillent et il faut qu'elles recommencent. C'est là sans doute qu'elles déploient toutes leurs grâces, leur jeunesse, leurs prestiges, car il faut finir dignement. Oh! que cette nuit me sembla longue dans cette chambre à demi éclairée par la lueur incertaine d'une veilleuse, avec cette femme inconnue près de moi, qui dormait sérieuse, en fronçant le sourcil, heureuse sans doute, après tant de nuits forcément débauchées, de trouver un enfant comme moi, avec qui reposer en paix. Je voulais donc dormir aussi, mais c'était tantôt le bruit du balancier de la belle pendule, tantôt la respiration enrouée de ma voisine, tantôt la veilleuse qui se réveillait en sursaut, et me jetait sur les paupières une lueur vive et rougeâtre. Enfin le

jour vint, et j'évitai la tâche de la matinée; ma toilette fut bientôt achevée, car dans le riche salon l'eau avait été oubliée; quant à elle, elle pommada et frisa ses cheveux, sans les démêler ni les peigner; et presque nue, elle s'habilla d'une robe de soie. Grand Dieu! une robe de soie qui grattait et égratignait, dont j'entendais le cri sur ses épaules toutes nues! Nous trouvâmes la petite vieille déjà sur pied, et, devant elle surtout, Aline eut grand soin de m'accabler de caresses; c'étaient des baisers sans fin, suspendus à mon col, de longs baisers qui se fixaient sur mes lèvres, et que je ne comprenais pas encore!.... Mais je comprenais bien pourquoi, elle me donnait la pauvre fille, toutes ces marques d'affection devant sa maîtresse. La petite vieille souriait, et semblait dire en me regardant : Est-il heureux! et

je suis sûr qu'elle se disait à elle-même : Non, il est impossible que je sois damnée après ma mort, comme on le dit, et que je paraisse coupable aux yeux de Dieu, pour avoir trafiqué de transports si ineffables, de voluptés si jeunes et si ardentes.

Mais hélas! après ces causeries, c'était toujours la journée qui renaissait, même grande femme pâle et sourde, qui revenait chaque matin, avec les mêmes ennuis, les mêmes caprices, les mêmes boutades que la veille, aussi soucieuse, aussi morose, comme disait Myrtil.

Myrtil, toujours lassé, toujours le même, rencontra un jour un ami (j'ignore d'où il lui venait), avec des bagues à chaque doigt, un front large et

ombragé d'un beau panache de cheveux noirs, des favoris violens.

Il le prit à part et lui dit : Tiens, voici une carte dont tu pourras te servir au besoin; seulement, construit comme tu l'es, sois difficile.

Et le lendemain, Myrtil était dans une rue déserte, devant une maison d'assez belle apparence.

Le maître était nonchalamment couché sur un sofa, caressant le dos courbé d'un beau chien de chasse. Son visage pouvait porter trente ans; il parlait avec un léger accent, l'accent italien peut-être.

Un piano était ouvert près de lui, et le pupitre était recouvert d'une romance nouvelle.

— Bonjour, petit, dit-il à Myrtil, en souriant et montrant deux rangées de dents blanches.

— Signor, fit l'autre, j'ai rencontré le Caméléon qui m'a adressé à vous, il dit avoir l'honneur insigne de vous connaître . . . . . .
. . . . . .

Ici commença entre Myrtil et le Monsignor une étrange discussion qui échappe à tout langage humain, triste et licencieux, reflet de la poésie antique dans ce qu'elle avait de plus exagéré en fait de passion.

Cet étrange jeune homme, qui s'amusait à disséquer lentement les sensations les plus opposées de la jeunesse, arrivé

en présence de cette passion équivoque et plus qu'italienne, assis à côté d'elle, sur le même canapé, dévoré par son brûlant regard, eut besoin de beaucoup de courage et de sang-froid pour supporter cette lutte nouvelle; il avait lutté corps à corps avec un cadavre dans la nuit : cadavre de cimetière et d'hôpital; il avait étudié la mort sous toutes ses faces, il l'avait vu devenir bleuâtre et se couvrir lentement de cette mousse verte du cercueil, puis après son cadavre, il avait lutté corps à corps avec la prostitution de la rue, interrogeant curieusement ses soupirs payés, ses extases, ses palpitations payées; interrogeant ses rêves et sa nudité; c'était horrible! Mais à présent, descendu du grabat de la prostitution, le voilà côte à côte avec l'Italien, le regardant face à face, observant de sang-froid cette passion outre

nature, comparée à la prostitution de la rue. Oh! c'était un spectacle à voir, ce jeune homme qui se faisait sceptique à ce point-là.

Et le bel Italien stupide, qui était assez crédulepour se figurer que cet enfant si beau, au front innocent, y allait sérieusement, ne voyant pas qu'il lui servait d'étude anatomique comme avaient fait naguère le cadavre et la fille de joie.

Il se laissa donc aller à l'analyse de Myrtil, l'imprudent qu'il était; Myrtil l'interrogea sous toutes ses faces, lui donna tout le champ qu'il voulut, afin qu'il se développât bien devant lui; et quand enfin Myrtil l'eut bien disséqué tout entier, il le quitta en souriant de pitié, il le quitta avec un peu plus de dégoût qu'il n'avait quitté la fille de joie,

et seulement avec un peu plus de dédain qu'il avait quitté le cadavre. Pauvre, pauvre jeune homme! il resta stupéfait sur le seuil de la porte, quand il vit combien c'est en réalité une chose honteuse et misérable que la personnification de la plus belle ode d'Anacréon ou du plus beau vers de Théocrite.

C'est ainsi que rien ne profitait à Myrtil, et qu'il sacrifiait tout, même ses poètes chéris, ses poètes d'autrefois. Vous allez voir maintenant comment nos deux jeunes gens abusèrent des prières de la jeunesse, du *Pater* et du *Credo* de leur enfance, des prêtres et de l'Eglise, après avoir abusé de l'hôpital et de la maison de prostitution.

— Allons à confesse, dirent-ils un jour, pour nous laver de nos fautes. Juste-

ment, ils étaient devant une église pauvre et sombre, aux portes déguenillées, avec sa double haie de vieilles mendiantes qui encombrent le porche ; des croix, des chapelets, des crucifix, de grandes images rouges, des fleurs et un parfum d'encens, voilà l'église. Il était midi ; la chaleur au dehors était accablante, on voyait le ciel bleu au fond du chœur. Quelle fraîcheur ! les pierres calmes et sonores, la bonne odeur d'eau bénite ! Tu n'as pas changé, vieille église, toujours la même ; tes vitraux obscurs et poudreux, tes vieilles femmes endormies çà et là, sur des chaises ; tes autels endormis aussi, ta nef dévote ; ton air sérieux et réservé, même quand le rire de l'impiété résonne tout haut sous tes voûtes ! Dans cette première chapelle obscure, c'est là qu'on me fit chrétien, moi nouveau-né, en robe de soie

rose, avec ma belle toilette de mousseline blanche, moi aimé alors et choyé de tout le monde, rapporté frais, réjoui et bon chrétien, à ma jeune mère encore pâle et souffrante. A cette autre chapelle, je communiai. Je prenais le drap blanc d'une main mal assurée, j'observais mon voisin pour savoir comment m'y prendre. Et la belle chapelle du fond, quand y viendrai-je, avec une jeune femme timide, ma femme à moi, toujours prête à s'évanouir, qui s'agenouille sur le coussin de velours, et prie tout bas avec ferveur? La belle journée à gants blancs, à bougies allumées, à suisses superbes, avec leurs hallebardes endimanchées. —Monsieur le marié! des bouquets; monsieur le marié! des vœux pour votre mariage; les fleurs, les voitures, les cris de femmes effrayées... Et plus loin, plus loin, voilà ces chaises vertes où nous lisions

la messe nous deux ma cousine, nous serrant parfois la main en souriant, priant ensuite le bon Dieu de nous pardonner. C'est là que je sentis, pour la première fois, une jeune écolière de quinze ans se serrer contre moi, un jour de foule; et cette chaire où j'ai écouté attentivement tant de sermons monotones et nasillards, assiégé de pensées d'enfans, souvent si bizarres, si bouffonnes : tantôt, le plancher qui allait défoncer, et le prêtre tombant sur la tête des assistans; ou bien, le toit de la chaire qui descendait gravement, et venait coiffer la tête du prédicateur.

En pensant ainsi, ils allaient lentement et parlaient tout bas. Ils avaient pris, dans la coquille de marbre, l'eau bénite qu'il est si doux d'effleurer du doigt, quand il fait chaud, et qu'en

touchant son front brûlant, on y suspend une perle glacée qui semble déjà laver et purifier. Ils admiraient toutes ces choses, leurs yeux montaient avec crainte le long des piliers, et, apercevant dans le fond la clarté mystérieuse du sanctuaire, ils ne pouvaient que s'écrier en tremblant : — Vois-tu, vois-tu !

Tout les étonnait : il y avait si longtemps qu'ils n'étaient entrés dans une église ! ils avaient tant oublié sa voix éloquente et élevée, ou douce et consolante quand le cœur est brisé. Ils essayaient bien de temps à autre de l'impiété et du quolibet. — Veux-tu monter sur cette niche ; ferais-tu bien une déclaration d'amour à cette sainte Vierge ?... Mais la plaisanterie expirait sur leurs lèvres, et finissait par un long soupir de dévote.

Ils arrivèrent enfin au confessionnal; une femme tenait la place, et, lorsqu'ils entrèrent, elle se leva en faisant le signe de la croix et la révérence à l'autel. Ils allèrent tous deux s'agenouiller dans les niches de droite et de gauche du confessionnal. C'est une position douce d'abord, surtout lorsqu'on a marché long-temps, on s'étend avec délice; il y a une planche en bois où l'on appuie ses coudes; une image de sainte, rouge, collée à la muraille, pour vous égayer et vous distraire. Vous savez aussi comme le cœur bat fort, quand, tout d'un coup, après quelques minutes de retard et d'ennui, on entend un remue-ménage dans l'intérieur, et que la coulisse qui s'ouvre brusquement laisse voir à travers le grillage quelque chose de blanc qui se penche et écoute. — Heureusement pour eux, le prêtre

était jeune, jeune comme eux; il n'y avait pas long-temps qu'il était encore au séminaire, et il venait peut-être de sermoner quelque vieille dame, mère de six enfans, ou un vieux militaire à cheveux gris, devenu dévot, parce qu'on venait de lui retrancher quelque chose de sa demi-solde.

Les voilà donc au tribunal de la pénitence.

— Eh bien! mes enfans, dit le diacre en se penchant vers Myrtil, il me semble qu'il y a long-temps que je ne vous ai vus?

— Monsieur le curé, dit Myrtil, ouvrez s'il vous plaît, votre autre armoire, nous ne faisons qu'un, mon ami et moi.

Le prêtre obéit, et se sentit pris entre ces deux têtes contrites et sournoises qui faisaient le gros dos ; mais, en homme d'esprit, il fit bonne contenance. — Vous rappelez-vous vos prières ?

— Hélas ! non !

— Eh bien ! mes enfans, dites-les avec moi ; et il se mit à réciter le *Pater*, l'*Ave*, jusqu'au *Confiteor*, avec une telle rapidité, qu'ils ne pouvaient le suivre, et se voyaient réduits à former une espèce de bourdonnement religieux qui les faisait rire, malgré qu'ils en eussent.

— Je suis aussi jeune que vous, mes fils ; j'ai peut-être éprouvé les mêmes

peines, les mêmes angoisses, ou les mêmes malheurs; commencez l'aveu de vos fautes.

Myrtil cherchait à se rappeler comment il s'en tirait autrefois, lorsqu'il allait à confesse. — Je me suis adonné à la paresse, à la gourmandise, j'ai menti!

— Après, après, disait toujours le prêtre; car, si vous voulez qu'ils vous arrêtent, il faut savoir les intéresser, leur dire du nouveau, sinon ils vous laissent aller jusqu'au bout, et c'est alors seulement que le sermon commence.

— J'ai voulu me battre en duel; je me suis grisé....

— Mais le duel, mon fils, est con-

traire à la loi de Dieu, long-temps même il fut poursuivi par la loi des hommes. Le duel, mais c'est le droit de disposer de notre vie, sans le consentement de Dieu qui nous l'a donnée pour le remercier et le bénir chaque jour. — Et l'ivresse, mon fils, qui nous ravale au-dessous de la brute, qui efface le sceau divin dont Dieu nous a marqués dans sa bonté et sa miséricorde, qui nous fait blasphémer son saint nom, qui éloigne même de nous le respect dû par nos enfans; rappelez-vous l'histoire du patriarche Noé, insulté par son fils....

— Attends, dit Myrtil, tu te mets à nous prêcher pour si peu de chose; — mon père, à l'âge de onze ans, quand j'ai communié pour la première fois, j'ai craché l'hostie.

— Grand péché ! mon fils.

— J'ai coupé mon père par morceaux, et je l'ai assaisonné à toutes les sauces vivantes.

— Quelle méchante action, mon fils !

Alors nos deux héros, toujours poussés par leur diabolique forfanterie, se mirent à s'accuser de crimes hideux, enfans de leur imagination et de leur tête, tels qu'en inventerait un cannibale dans un moment de folie et de délire. Le pauvre bois du confessional, usé par les genoux de plusieurs générations de chrétiens, n'avait jamais retenti de pareilles infamies. Ils poussèrent l'obscénité jusqu'à l'ordure, et l'ordure jusqu'au crime. Le prêtre, jeune comme eux, les écoutait la bouche haletante et le front ruisse-

lant; placé qu'il était entre ces deux débauches de l'esprit et du cœur, il en jouissait à sa manière, et il se disait à part lui que les livres de son séminaire n'avaient jamais eu autant d'esprit et de vivacité que George et Myrtil. Ils firent donc, assaut de paroles infâmes, ces trois misérables jeunes gens! horrible contraste que faisait leur jeunesse avec la perversité de leurs discours.

Quand ils eurent ainsi profané le confessionnal de leurs péchés impossibles et imaginaires, ils quittèrent la place tous trois, le prêtre s'achemina vers la sacristie, s'inclinant devant chaque autel; — pour eux, ils étaient encore dans l'église, et toutes leurs illusions s'étaient déjà évanouies.

La religion, disaient-ils, c'est la poésie

du peuple : là, tout est mis à sa portée; mais si vous voulez examiner de près ces autels parés de fleurs, ces étoles brillantes, ces croix, ces ciboires, vous ne trouvez plus pour l'ordinaire qu'une étoffe assez grossière revêtue d'or; les vases sont en cuivre doré, et le breuvage sacré n'est qu'un vin assez profane qui écorche le gosier de l'officiant. Essayez de trouver à tout cela un sens raisonnable; demandez un mot de consolation à ce prêtre qui se rend à l'autel avec tant d'humilité, et il vous récitera, à propos de vos doutes ou de vos chagrins, de longs passages des écritures qu'il ne saurait plus traduire lui-même, depuis le temps qu'il s'en sert. Les consolations de la religion ont toutes quelque chose de raide et de convenu, c'est toujours : — Vous avez offensé Dieu, Dieu vous punira. Ce Dieu de la religion n'est qu'un

despote au pouvoir immense, à la volonté illimitée, qu'il faut toujours bénir même quand il vous frappe et vous châtie. Les Néron, les Tibère étaient des anges à côté de ce Dieu; lorsqu'ils vous punissaient, vous aviez au moins le droit de vous plaindre et de gémir à votre aise: mais cet autre tyran guette vos plus cruelles tortures, épelle vos moindres murmures, recueille jusqu'aux plaintes folles et inarticulées du désespoir, pour voir s'il ne s'y mêle pas quelque malédiction ou quelque blasphème, car il faut que vous soyez humble, vil et caressant comme l'animal qui vient lécher la main qui l'immole. — Eh bien! moi aussi, j'ai essayé de ce Dieu, et chaque soir, à la suite de mes prières latines, j'ajoutais quelques-uns de mes souhaits, de mes désirs à moi: — mon Dieu, rends-moi la force et la santé, ou bien, pour

demain, accorde-moi un peu de beau temps, quelques rayons de soleil, un rien, une bagatelle; de ces choses qu'une maîtresse demande et qu'on ne saurait lui refuser. J'invoquais, je suppliais, et la journée du lendemain n'a jamais manqué d'accomplir le contraire de ce que j'avais imploré.

Quand on vieillit, que le grand âge appesantit la tête et la démarche, on aime à sentir qu'on a tout épuisé, tout senti; que si la vie nous quitte, c'est que nous n'avons plus rien à faire avec elle. Mais, lorsqu'on est jeune encore, que les cheveux retombent encore noirs et fiers, qu'on voit son portrait qui se réfléchit en miniature dans les yeux bleus d'une maîtresse, et sous ces fleurs, sous cette peau blanche, une âme sombre et ridée, si vieille et si expérimentée, — c'est alors

que la route semble longue. toujours la même poussière, les mêmes arbres, les mêmes charrettes chargées de galériens, qui chantent et demandent l'aumône; toujours les mêmes jeunes filles en robes rouges, des épingles d'or à leurs bonnets, et qu'il faut accoster et faire rire. — Bonjour, les jolies filles!

George et Myrtil en étaient là, toutefois il est juste de dire qu'ils excellaient tous deux à la plupart des exercices du corps.

Ils dansaient à ravir, Myrtil surtout; ils pouvaient défier les premiers maîtres d'escrime, le fleuret à la main.

Ils parlaient tous les argots, l'argot des prostituées, des escrocs, des bagnes, des armées, de la galanterie et des salons.

Ils parlaient également tous les patois et savaient se contrefaire ; ils savaient faire le boiteux, le bossu, l'aveugle.

Ils jouaient du bâton, ils jouaient des gobelets.

Ils maniaient dextrement le cheval, sachant même faire plusieurs tours de saltimbanques, exécutant avec aisance ces culbutes de la rue, ces sauts de carpe, ces cabrioles qui sont restées stationnaires, depuis tant d'années. Ils possédaient à fond ces mille talens, et c'étaient les seuls dont ils tirassent vanité.

Pour la dispute, les gros mots, l'injure sale et galeuse, ils auraient tenu tête à la plus brave poissarde, ou à la

courtisane de carrefour, sentant le musc et la boue.

Ils étaient minces, mais adroits et robustes ; c'étaient deux athlètes un peu grêles, il est vrai, mais si bien unis ! en cas d'attaque, leurs deux bras frappaient à la fois ; leurs membres souples et agiles s'accordaient si bien ; mais hélas ! à quoi leur servait tant d'âme et tant de poésie ?

Un jour, au plus fort de leur ennui, ils découvrirent que, près de la ville, habitait une vieille sorcière ; jugez un peu quelle heureuse découverte pour eux !

— Bonjour, mère Cassandre.

— Bonjour, mes petits ; mais on ne me nomme pas Cassandre, mes chers enfans, mon nom de sorcière est mère Guillaume.

— Eh bien ! mère Guillaume, prédis-nous l'avenir.

— Hélas ! vous arrivez bien tard, je deviens sourde et je m'apprête à quitter le métier ; et puis, dit-elle en les regardant d'un air incrédule, vous ririez, sans doute, de mes pauvres prophéties de bonne femme, de ma science, de mon jeu de cartes, et de mes livres.

— Oh ! non, nous ne rions pas, ma bonne mère, des rides et des cheveux gris ; dis-nous seulement ce que tu dis d'ordinaire aux paysans, aux fermiers, aux soldats, aux jeunes filles qui viennent te consulter.

— Je leur dis, mes enfans, ce qui peut les flatter et les faire sourire, je leur fais de belles promesses ; quelquefois même, sans qu'ils s'en doutent,

tandis que je leur fais tirer les cartes et que j'examine la paume de leurs mains, je leur donne quelques conseils. — Au soldat : prends bien garde, mon fils; fais ton devoir et ne vois pas trop les filles de la garnison ; pense souvent à ta vieille mère, et garde-toi de revenir auprès d'elle, avec quelque vilain mal sur le corps. — Aux jeunes filles : ma jolie enfant, allez quelquefois à confesse, ne découvrez pas trop cette gorge blanche qui commence à poindre. — Au paysan : ne bats point ta femme, ni ton enfant de quatre ans ; ne le fais pas travailler encore, ni arracher les herbes du jardin, laisse-lui toute sa journée libre pour courir les champs.

— Et nous, mère Guillaume, que nous diras-tu? nous sommes bien tristes et bien à plaindre, va.

— Qu'est-ce donc, mes fils? vous êtes pourtant jeunes et beaux, peut-être venez-vous de fermer les yeux à votre vieux père, ou peut-être aimiez-vous une jeune fleur de seize ans, qui vient de pâlir. — Si vous pouvez pleurer encore, pleurez, n'ayez honte. — Voulez-vous des fruits? mon pommier est plein et mûr; ou du lait chaud, ma vache est dans le pré voisin.

— Hélas! mère, puisque tu connais l'avenir, dis-nous, je t'en prie, ce que nous serons, ce que nous pouvons devenir. Rien ne nous touche plus; vois-tu? nous sommes insensibles, indifférens à tout. Certes, c'est quelque chose, lorsqu'on est riche et puissant, de sentir des mains de duchesse parfumées, venir se poser sur vos yeux, avec un sein qui bat contre vous. — Devinez qui? — Ou bien, le soir, regagner lentement sa

maison ; avec sa fille aînée, voir passer près de vous les paysans qui ôtent leurs chapeaux, et les mères instruisant leurs petits enfans à vous reconnaître, et ceux-ci vous faisant de loin le salut de leur âge, avec leurs mains potelées, appuyées sur leur bouche ; — tout cela seulement, ma mère, c'est déjà pour nous, comme un vieil air que l'on a aimé autrefois, et qui fait sourire tristement quand vient le refrain ; mais voilà tout.

— Prenez garde, mes enfans, c'est encore un grand triomphe d'orgueil que de dire : Je suis revenu de tout, tout me fatigue et me lasse ; c'est une satisfaction de sentir ainsi sous ses pieds tout ce que les autres aiment ou admirent. Vous avez eu sans doute de grands malheurs, des peines de cœur, ou bien vous êtes pauvres, car c'est toujours là que le dégoût du monde prend sa source ; mais,

vous êtes beaux, et je dois vous dire que cela console de tout à la longue. Il n'y a que les laids ou les difformes, ceux qui ont la peau noire et la tête chauve, que nous ne savons comment consoler.

— Nous ne sommes pas destinés à régner, n'est-ce pas, la mère? nous ne serons ni princes, ni ambassadeurs, car nous avons passé par-dessus, ou par-dessous peut-être, toutes les conditions, les biens, les honneurs, les passions, les préjugés....

— Excusez-moi; mais vous, si jeunes, vous êtes donc venus à bout de toutes les sciences, des lois, de la physique, de la nécromancie, de l'astronomie, de la magie, de la chirurgie, de la philosophie? vous avez donc été rois ou conquérans, ou bien vous avez tué votre père, mes chéris?

— Non, ma mère; nous ne sommes ni physiciens, ni nécromanciens, ni légistes, ni astrologues, ni magiciens, ni philosophes, pas même parricides. Mais par malheur, nous connaissons la fin, le résultat, le fond de toutes choses, sans avoir passé par les défilés, les routes tortueuses, les circuits qui séparent du but. D'ailleurs, qu'est-ce que la science? au lieu de faire de la tapisserie comme les femmes, on rassemble des chiffres, on écume des manuscrits; les sciences humaines sont des jeux d'esprit plus longs à apprendre, aussi vains et frivoles que les jeux de patience que l'on impose aux enfans, aux heures de récréation. C'est peut-être le désir et le regret de ne point posséder la gloire, les honneurs, la fortune qui nous fait parler ainsi; mais toujours est-il que, si nous les avions à nous, l'usage que nous

en ferions n'est pas un seul instant douteux. Ce serait pour froisser, dégrader l'humanité, convertir nos talens et nos richesses en un instrument vaste et puissant qui peut faire sonner à ses oreilles tout son faux éclat, tout son cuivre; enfin, ma mère, erreur ou malheur, ou vice de constitution morale, raison incomplète ou trop complète, nous ne tenons à rien, nous ne sentons plus rien; et cependant, ainsi pensant, ainsi vivant, ainsi organisés, il faut que tu nous dises où nous irons, ce que nous ferons, à quoi nous sommes bons, en un mot, que tu nous tires notre horoscope, car c'est pour cela que nous sommes ici.

—Vous conviendrez vous-même, mes amis, que le cas est embarrassant, pour une pauvre femme comme moi. A nos pratiques ordinaires nous prédisons tou-

jours des trônes ou des palais, parce qu'ainsi nous gagnons du temps, et si nous promettions quelque bonheur vulgaire, sous la main, à la portée de tout le monde, on s'impatienterait, on accuserait la devineresse d'imposture. Mais, un trône, une couronne, une royauté, en conscience, on peut bien l'attendre quelque temps. Mais, vous, vous, mes amis, il faut que vous ayez un désir, un souhait à former, pour que je puisse vous prédire quelque chose. Dites-moi aimeriez-vous une jolie dame avec un corsage rouge, une robe à paillettes, et de gros diamans verts sur chacun de ses souliers?

— Ah! mère Guillaume, si tu savais combien nous avons fait déja de jeunes et de brillantes...

— Eh bien! mes enfans, je vous pré-

dis, moi, que vous serez heureux tout autant qu'on peut l'être....

— Voilà bien les sorcières, leurs oracles ne sont jamais que des subterfuges, elles ne cherchent qu'à éluder les questions qu'on leur fait.

— Plus heureux que moi, mes fils, car mes accès de goutte m'empêchent de dormir; et vous, vous serez heureux malgré vous, peut-être.

— Allons, dit Myrtil, je te maudirais si ce n'était l'usage de s'emporter contre les prophéties des sorcières, ce qui leur donne toujours beau jeu, et leur montre jusqu'à quel point nous avons été leurs dupes. — Tiens, dit-il en prenant la bourse de George: voilà de l'argent.

— De l'argent! reprit la vieille, je

des existences calmes et heureuses qui n'ont jamais ni regrets, ni plaintes; ce sont celles-là qu'on envie, mais elles sont en si petit nombre. Et c'est l'espoir qui soutient, et qui vous dit en souriant tristement, — A demain. Et en effet, souvent demain se lève entouré de joyeux rayons de soleil, quelquefois avec une tête de femme bien pâle et bien changée, depuis le temps qu'on l'a trahie. On se sent plus fort, moins découragé, et on ne se souviendrait plus de la veille, si quelques gouttes de pluie ne brillaient encore, bercées sur le sein des fleurs.

D'ailleurs, peut-être allaient-ils être heureux, heureux comme le leur avait dit la sorcière.

— George, disait Myrtil, quel service tu me rendrais, si un jour, sans me pré-

venir, tu m'étendais raide mort à tes pieds!

Un matin, il partit seul, songeant à son ancien maître; comment ne pas se rappeler sans s'attendrir le vieux magister qui nous guida dans les ténèbres des langues grecque et latine?

— C'est toi, mon enfant, mon ancien élève, toi toujours le premier de tes égaux, mon meilleur, mon seul disciple, comme te voilà grand et formé!

— Hélas! oui, maître Columbus, vous me trouvez déjà grand et formé, et cependant il y a peu de temps que j'étais encore sous votre férule.

— Est-ce quelque texte qui t'embarrasse, mon fils? as-tu voulu revoir ensemble nos Latins que tu avais perdus de

vue depuis le lycée, et t'es-tu déjà trouvé si gauche et si aveugle dans ces routes, que tu sois obligé de venir me consulter.

— J'ai voulu vous revoir, mon ancien maître; j'ai déjà regretté tant de fois le temps où nous parcourions ensemble les œuvres des Latins; Sénèque, Quintilien, Tullius et les Rhéteurs et les Commentateurs, et les Philosophes, et les autres; ô mon maître, que ce temps-là est loin!

— Es-tu revenu, mon cher Myrtil, de tes anciennes idées? car, je m'en souviens; tu disais préférer Homère et Hésiode à notre Virgile, le prince des poètes. Peut-être, mon fils, as-tu déjà aimé; quoique bien jeune encore, les passions t'ont bouleversé l'ame; si tu as connu comme moi, à ton âge, ce mal cuisant, ce poison qu'on appelle l'*amour*,

tu as reconnu que jamais l'ancienne Grèce n'avait rien inventé de comparable à notre divin quatrième livre, notre Enée, notre belle Didon; ce récit passionné que je faisais passer au commun de la classe, mais qu'à vous ensuite, mes élèves chéris, je me plaisais à expliquer. Je faisais ressortir et briller à vos yeux chaque détail d'expression, toute la richesse et le feu de cette poésie; — j'avais tort, et je me repentais ensuite, car je risquais de corrompre ainsi et de flétrir vos âmes, en voulant hâter et développer trop vite vos jeunes esprits.

— Je suis revenu à la raison, maître Columbus; je mets Virgile avant toute la Grèce, mais seulement pour le livre dont vous parliez; car, pour le reste, je soutiens que le chantre grec est plus abondant, plus harmonieux, plus....

—Oh ! mon fils, quelle différence pour l'expression, pour les comparaisons surtout ! Virgile achève et perfectionne des images que le Grec n'avait fait qu'indiquer dans une ligne encombrée de conjonctions et de particules ; il les étend lui en plusieurs vers, et quels vers ! quel charme dans le rejet ! comme tout est clair et poétique ! quelle cadence, quelle prestesse, quelle grâce coquette dans le dactyle ! quelle gravité, quelle majesté calme et imposante, quelle splendeur dans le spondée !

—Et Horace, maître, ce poète si élégant, si voluptueux que quelques beaux esprits d'aujourd'hui surnomment le bijou des académiciens ?

—Ces beaux esprits ne parviendront pas à éclipser cette poésie qui peint si

bien tous les plaisirs des sens, sait allier la délicatesse des louanges à la finesse du courtisan, dans un rhythme si dégagé, dans des strophes à peine cadencées, à peine marquées, à peine soumises aux lois rigoureuses de la mesure. Quel abandon! quelle nonchalance et quelle latinité pourtant! Les périls et les caprices de l'amour, les rigueurs d'une maîtresse, il a tout senti, tout exprimé; les autres qui se sont exercés dans le même genre n'ont fait que suivre les traces de ses sentimens et de ses passions. — Ainsi moi, me citerais-je après un tel nom? A ton âge, à peu près, j'étais simple précepteur, et dans la petite ville, couraient des vers amoureux de ma façon, et des poésies badines que tout le monde citait et que quelques gens admiraient. Eh bien! ces bons provinciaux ne savaient pas que le plus souvent je ne faisais que

traduire dans mes vers les pensées de mon poète; — mais pourquoi faut-il qu'un si grand génie se soit oublié si souvent, et que de la volupté il soit descendu à la débauche. Votre Horace, à vous, mes enfans, était épuré; on n'y avait laissé que des images décentes et voilées, et vous ne saviez pas qu'avant de vous le donner, il avait fallu mutiler ou modifier plus d'une ode, et qu'à la suite d'une strophe seulement voluptueuse, arrivaient souvent des vers non moins harmonieux, hélas! d'un goût non moins pur, mais souillés de termes licencieux et obscènes. Les plus grands génies ont eu tous leurs fautes et leurs erreurs; sans ces écarts, sans ces taches visibles, ils approcheraient trop de la perfection qui n'est réservée qu'à Dieu, l'admiration qu'inspirent leurs ouvrages finirait par engendrer un cul-

te, et nous autres, les fidèles croyans de l'antiquité, bientôt nous serions devenus païens... Mais excuse-moi, je parle toujours longuement quand on me met sur mes Latins, mes poètes chéris, et je dois le dire, j'amène assez volontiers la conversation sur ce sujet. — Eh bien, tu t'es donc souvenu de ton vieux maître Columbus? toi, si jeune et si frais, tu n'as donc pas craint de venir voir un vieillard goutteux et enthousiaste comme moi? A présent, parlons de toi, ô mon fils!

— Maître, je suis à plaindre.

— Et qu'as-tu donc; serais-tu avide d'argent ou ambitieux d'honneurs?

— Mon père, j'ai le cœur las, je suis courbé, comme lorsqu'on vient de faire

une longue route; je passe des nuits entières sans sommeil; les jours, sans un sourire sur les lèvres. Il y a des momens où je voudrais tuer tous les passans, et si j'avais une armée à moi, je dévasterais assez volontiers la terre; je saccagerais les villes et j'emmènerais leurs habitans en captivité, comme le Macédonien. — Triste, triste mon père!

— Tu auras lu sans doute quelques-uns de ces romans allemands, de ces livres si dangereux pour la jeunesse, qui vous font trouver des peines et des chagrins auxquels on n'aurait jamais songé sans eux... Ah! que ne reviens-tu à nos anciennes études? Tiens, veux-tu, je te prêterai volontiers mes meilleures éditions, mes grands formats auxquels personne ne touche; tu verras que l'étude des bonnes lettres et de la belle poésie

console de tout, même de la perte des personnes qui nous sont les plus chères.

Ici, maître Columbus laissa échapper une larme, en montrant un portrait vénérable de Cauchoise, poudré et habillé de dentelle, suspendu parmi ses in-folios.

— Oh! mon père! tu m'as rappelé toute mon enfance, mes craintes, mes peines et mes plaisirs. Te voilà donc vue de près, majesté terrible que je n'osais autrefois envisager qu'en tremblant! c'est tout un monde que tu m'as rendu, tous mes souvenirs qui passent devant moi, nos poètes, nos auteurs d'étude, et ces larges feuilles d'arbre où nous allions oublier nos peines. C'est dans l'enfance que la rêverie est belle! c'est l'aurore de toutes les poésies qu'on appelle,

de toutes les jouissances qu'on prévoit. — Là bas, ces femmes plus grandes que nous, qui nous caressent et nous prennent encore sur leurs genoux. C'est quelque chose de si doux que les caresses d'une jeune femme à un enfant! on dirait que ce sexe si faible se plaît à caresser l'autre, encore jeune et ignorant, comme pour l'amadouer; comme si ces premières caresses devaient lui préparer pour la suite un maître plus facile et plus indulgent. Remarquez aussi que c'est pour elles une volupté douce et secrète de presser un front encore blanc, où voltige une chevelure soyeuse; ce front que plus tard elles reverront bruni et fièrement ombragé d'une chevelure noire; et peut-être alors, moins beau pour elles, trop dur et trop hautain pour leur langueur et leur faiblesse. O mon père! tu m'as rappelé

toute mon enfance; notre latin si creux, si vide, si sonore; nos prés, nos antres ténébreux avec des satyres pétulans, et des nymphes qui nous semblaient si lascives lorsqu'elles déliaient leurs ceintures; et pour toutes tristesses, pour toutes larmes, un tombeau couvert d'une pierre blanche voilée d'un jeune myrte : c'était là ce qui nous touchait, ce qui nous captivait, attentifs, émus, pendant les heures lentes des leçons. Adieu, mon professeur. Oh! si tu savais comme maintenant nous sommes loin de tout cela!

— Tu me quittes, mon bon élève! toi qui me faisais des harangues si fleuries et si pleines, des amplifications si ornées! Tiens, mon fils, prends cette bourse : l'argent manque souvent à ton âge. Pense à moi en répandant celui-ci,

et viens me voir quand tu te sentiras triste et que tu seras las et fatigué; tu sais, le lendemain des journées de plaisirs.

— De l'or, maître Columbus! Allons, ce n'est pas pour tout de bon; à votre âge, on tient tant à son or! justement parce qu'on ne sait plus en faire usage.

— Va, mon fils, il te profitera, j'en suis sûr; à moi, les dieux m'en donneront assez pour aller jusqu'au terme qui tous les jours se rapproche de moi.

—Vraiment, voilà un vénérable vieillard, innocent comme son latin, dit en sortant Myrtil, en faisant sauter la bourse.

Dans l'antichambre, il rencontra une jeune paysanne innocente et gauche,

au teint verni par le soleil des champs, rougissant à chaque parole sous sa peau brune.

— Sans doute, dit Myrtil en lui prenant le menton, vous êtes la nièce de maître Columbus, et vous venez lui dire : — je vais me marier, maître Columbus, mais je n'ai pas de dot : n'est-il pas vrai, ma jolie brune ?

— Ou bien, vous êtes sa filleule et vous lui apportez ce panier : — mon parrain, ma mère vous envoie ces fruits ; mais, hélas ! si vous saviez comme notre récolte a été mauvaise cette année !

— Dites, êtes-vous la nièce ou la filleule de maître Columbus ?

— Non pas, je suis mieux que cela, dit la jeune fille en rougissant.

— *Optimè?* dit Myrtil.

Je vous fais grâce de plusieurs discussions qui s'élevèrent entre eux à propos de rien, de leurs discours depuis long-temps si courts et si brefs. Ils avaient tant causé ensemble, ils avaient épuisé jusqu'à cette dernière ressource entre deux amis, se quereller sur des mots, se railler, s'injurier, — tu as tort et j'ai raison, on s'attaque, on se poursuit, on se harcelle.

Ils tombèrent donc dans le plus parfait et le plus enuyeux des accords. Ils étaient deux autrefois, à présent ils ne firent plus qu'un, ils s'ennuyèrent. Ce fut alors que Myrtil imagina de se donner au diable, d'après les incantations qu'il avait lues dans le petit ou même le grand Albert.

Il se prépara de toutes ses forces à cette cérémonie magique. Il chercha la verveine dans les bois, il prépara la baguette de coudrier, il disposa les trois mystérieux grimoires, il déchaussa son pied gauche et s'enferma dans le cercle salutaire défendu aux démons par des versets de l'évangile; ainsi préparé il attendit de pied ferme revenir l'heure des fantômes, des sorciers et de Belzébuth.

Et il invoqua le diable, mais non pas dans un moment d'exaltation avec des phrases déréglées, des paroles sans suite, le langage d'un fiévreux ou d'un fou; même quand il appela les puissances de l'enfer, son front resta froid, sa voix conserva son accent railleur, il n'y eut rien d'ému ni de bouleversé en lui, ni

la voix, ni le regard, ni la chevelure, car Myrtil y allait toujours de sang-froid, il savait toujours se posséder dans ses tentatives et ses caprices.

Ainsi, quand il invoquait l'enfer, ce n'était pas chez lui un acte de désespoir ou l'effet d'une horrible croyance, non; il s'était seulement souvenu que d'autres avant lui avaient voulu vendre leur âme aux puissances infernales, conclure avec le diable un de ces contrats cachés dont on ignore toujours les conditions et les clauses. Et vous concevez qu'il fallait qu'il passât par cette dernière horreur qu'il n'avait même pas eu l'honneur d'imaginer, qu'il avait lue seulement, qu'il connaissait par tradition et par ouï-dire. Après tant de fantaisies, tant d'horribles épreuves, il ne pouvait guère manquer cette scène vul-

gaire, c'était comme une dernière formalité que lui, Myrtil, ne pouvait se refuser à remplir.

Son invocation fut calme et logique, fleurie comme une harangue, humble et pressante comme un placet ; c'était-là encore un jeu de Myrtil, une de ses railleries ordinaires, il se plaisait à présenter dans les termes les plus concluans cette sorte de requête infernale, et comme il avait été poète naguère, il s'amusait à répandre çà et là quelques fleurs de langage et de poésie. En vérité, jamais on ne s'était imaginé d'invoquer le diable dans des termes plus harmonieux.

Puis tout à coup ce jeu le lassa, cette invocation qu'il avait prise d'abord comme un jouet, comme un objet de risée, il la

perstition vulgaire. Ils appelèrent à grands cris les esprits du mal. Oh! qu'il eût été à souhaiter qu'un de ces esprits qu'ils invoquaient avec tant de dédain leur répondît tout d'un coup, et fit entendre sa voix menaçante dans leur étroite mansarde, pour les frapper d'épouvante au moins une fois et châtier leur incrédulité!

Mais non, personne ne vint, et ils purent sortir encore, sains et saufs, de cette dernière épreuve. Ils se levèrent joyeux et triomphans, c'en était fait, ils venaient d'achever leur tâche. Ils venaient d'appeler à haute voix cet enfer, ce diable qui avait tant effrayé leur enfance; ils venaient de le braver en face, de le provoquer. Sans doute, en eux-mêmes, ils se disaient bien que dans leur vie passée, ils avaient été plus loin

que cette invocation infernale, qui n'était rien en fait d'horreurs et de hardiesses. Mais enfin, pour se rassurer, ils pouvaient se dire que cette dernière tentative était ce qu'il y avait de plus effrayant aux yeux du vulgaire et c'en était assez.

Quand ils eurent fini, ils s'approchèrent de leur glace, la nuit était profonde, et, à lueur d'une lumière incertaine, penchés l'un sur l'autre, passant leurs mains dans les cheveux l'un de l'autre, joyeux et satisfaits, ils se regardèrent en souriant: c'était bien eux, eux qui avaient voulu essayer de tout, du crime, de la poésie, de la grandeur et du néant, de l'enfer et de la mort, des prostitutions de toutes sortes, et qui avaient effectivement essayé et triomphé de tout cela, c'était bien eux et ils avaient vingt ans peut-être, et pas une ride, pas une cicatrice, pas une

souillure sur leurs fronts pleins de jeunesse.

— Oh! disait Myrtil, à nous voir, qui pourrait se douter qu'il ne nous reste plus rien à voir ou à sentir, non rien; tout nous a été révélé, et dans nos travaux, dans nos luttes assidues; nous avons su conserver toute notre jeunesse, nous avons su ne point faner le sourire de nos lèvres, ni ternir l'éclat de nos regards. Nous sommes jeunes, et pourtant tout est fini pour nous; rien ne nous a échappé, je pense; nous avons su achever notre vie lorsqu'elle ne faisait que commencer pour nous; maintenant, qu'allons-nous devenir?

Concevez-vous ce mouvement d'orgueil de Myrtil, qui s'arrêtait ainsi tour-à-tour, avec complaisance, sur la jeunesse, la beauté de son visage et la dé-

crépitude de son âme qu'il s'était amusé à flétrir, à vieillir exprès ; c'était là, depuis long-temps, son unique tâche, mais maintenant qu'il en était venu à bout, qu'espérait-il donc? Croyait-il vraiment avoir échappé, pour toujours, à la vie, et qu'elle ne finirait pas par reprendre lui et son compagnon George, comme deux captifs que l'on reconnaît aisément au milieu de la foule, aux blessures qu'ils se sont faites à eux-mêmes, dans leurs efforts désespérés, pour briser leurs chaînes.

Et nous qui les regardons, qui les avons laissés, jusqu'alors, parler et agir à leur gré, qui n'avons gêné aucun de leurs caprices, qui avons voulu voir où nous mèneraient ces deux volontés incertaines et mobiles, qui nous ont déjà me-

nés par tout, qui ne nous ont fait grâce de rien, qui nous ont entraînés avec elles dans toutes les ordures et toutes les fanges ; après avoir vu passer devant nos yeux tant de scènes d'extravagances, tant d'horreurs et d'infamies ; si nous n'avons encore épuisé que la moindre partie de leur histoire, avant d'aller plus loin, n'est-il pas vrai que nous sommes bien en droit de nous écrier comme eux : —Maintenant, qu'allons-nous devenir ? Reposons-nous donc un peu, et pour nous consoler et nous distraire, allons voir si les jeunes arbres du verger, oubliant l'hiver et la neige, ne songent pas à se parer de fleurs. Laissons ainsi le temps à nos héros de changer aussi, de se renouveler ; laissons-les entrer dans une autre saison ; nous qui les avons connus si sombres et si tristes ; peut-être

allons-nous les retrouver nouveaux comme ces jeunes arbres, s'épanouissant à un premier rayon de soleil, le front couronné de fleurs.

LIVRE SECOND.

Suivrez-vous bien encore quelque temps la destinée de nos héros? Vous le voyez, ils n'ont ni voyages sur mer, ni courses aventureuses et lointaines à raconter ; ils n'ont ni les défauts ni les qualités des héros vulgaires; et remarquez que, dans leur vie de folies et d'incertitudes, vous n'avez pas encore vu de

plaintes amoureuses éparpillées le soir comme la fleur du jasmin, ni un vieux saule complaisant, recevant dans son estomac creux, des gages d'amour imprégnés de musc. Il est triste d'en être réduit à suivre deux inconnus dans les détours infinis de leurs sentimens et de leurs passions; qui sait où ils vous mèneront? Et d'ailleurs, songez-y, pendant que vous parcourez ces feuilles mortes et sans vie, là bas, peut-être, de petites filles blanches, joli collier d'enfans, dansent en rond sur la pelouse semée de fleurs jaunes et de marguerites; et, au milieu d'elles, votre fille à vous, qui danse et pousse des cris comme les autres. — Ou bien, si vous avez quelques amis qui vous attendent devant une table parée de fleurs, quittez, quittez sans regret toutes ces folles pensées; allez chercher les égaremens d'une nuit de

volupté, ne craignez pas d'épancher dans les mains tremblantes de quelques heures d'ivresse vos secrets, vos passions, vos amours et vos trahisons; dites toute la frêle et timide chronique de vos vingt ans, qui rougit de se voir ainsi amenée au grand jour sans mystère et sans voile. — Ou bien, si vous avez une poésie à vous, une poésie de réserve, que nous ignorions, conservez-la pour vous seul; éloignez d'elle les regards curieux, préservez-la comme une jeune maîtresse des hommages importuns; surtout, gardez-vous de la nôtre, avec son fard, la peinture noire dont elle rafraîchit les arcs de ses sourcils, et les plumes blanches et vagabondes autour de sa tête. Mais, croyez moi, ne feuilletez pas le livre de cette vie, ne vous engagez pas, triste téméraire, dans le labyrinthe des textes; restez toujours à contempler,

comme un enfant, les estampes et les peintures du frontispice. N'allez jamais au-delà de ces plaisirs faciles, à la portée de tout le monde : les lettres d'amour, les réponses irritées; puis, une ruse, vieille comme une intrigue, pour endormir Argus; un premier tête-à-tête ivre et insensé, suivi bientôt d'une nuit longue et passionnée, où, de part et d'autre, on fait le serment, de se quitter dès que le jour sera venu, pour ne plus jamais se revoir.

Dites, aimez-vous toujours les statues de marbre? Ici, le marbre qui sommeille et repose; là, qui médite; là, qui sourit à la foule : et des passans béans et stupides, qui viennent contempler gravement Apollon ou Bacchus. Une Vénus offrant avec grâce son sourire apprêté, ses rians appas et ses hanches arrondies à un soldat

encore vierge ; un empereur romain lançant son regard d'hyène sur une famille de braves campagnards en bonnets ronds et en sabots. Plus loin, la chaise du sénateur vous tend les bras ; et de cette baignoire pâle on croirait voir sortir une dame romaine, que ses vêtemens de bain enveloppent comme un nuage. Sous ces voûtes obscures, sous ces marbres, les pensées roulent, montent et s'élèvent jusqu'au ciel ; toutes les pensées sont blanches et pures.

Voilà qu'au milieu de ces statues, de ces chefs-d'œuvre antiques, passe une jeune femme pensive et distraite, à la démarche incertaine, à la taille indolente et fatiguée ; on dirait, la coquette, qu'au milieu de ces déesses et de ces nymphes de marbre, elle vient chercher une comparaison mythologique qui doit

tourner tout à son avantage. — Du reste, si elle regarde sans jalousie ces Vénus si correctes; c'est que sans doute, elle se trouve plus belle et mieux coiffée qu'elles toutes.

Est-ce une femme perdue qui cherche fortune? ou quelque jeune innocente déjà formée, baissant les yeux devant tant de nudités.

Mais, George l'a remarquée.

Si seulement vous vous souveniez de George, ce gros garçon du livre premier, naïf et aimant; qui cette fois, avec son cœur encore jeune, tomba presque amoureux de la jeune femme qui passait.

—Viens, viens, mon enfant, lui dit-il, tu seras reine chez nous; viens partager

nos chagrins et nos folies, t'asseoir à notre existence sceptique. Viens voir si tu pourras faire renaître et sourire encore notre jeunesse dont la fleur a pâli. A nous ton regard timide, ta chevelure de soie, ta bouche et ton sourire d'enfant à moitié épanoui ; à nous, toute ta beauté! — Mais ton nom ?...

— Florence.

— Eh bien! ma Florence, partons et allons trouver Myrtil.

Ils le trouvèrent, ce jeune homme déjà si vieux, méditant, enseveli dans un fauteuil! Sa physionomie était toujours douce et tranquille, son menton poli, ses cheveux noirs jetés capricieusement sur un côté du front. Il songeait toujours au suicide, poltron comme un homme qui le raisonne. — Décidément,

s'écriait-il, j'adopte l'opium; je me jette aveuglément dans ses bras.

Il rougit en voyant la compagne de George : il y eut d'abord de la gêne et de l'embarras entre eux trois. Ils étaient polis, empressés; ils avaient des égards les uns pour les autres : ils n'avaient pas encore eu le temps de s'aguerrir.

On remarquait déjà quelque fatigue sur les traits de Florence. Le matin, ses yeux étaient cernés; elle était pâle; mais c'est qu'aussi les couleurs des femmes passent si vite, ces fleurs délicates qui n'ont souvent qu'un jour d'éclat et de vie!

Sans doute, elle avait déjà servi de jouet à plus d'un caprice; on l'avait délaissée, trahie, après l'avoir aimée,

choyée, l'avoir rendue maîtresse d'un monde fragile de bijoux et de parures qui ne dure qu'un instant. — Des cachemires, des tissus précieux, des diamans, des pierreries rouges et bleues, mille regards pour ta toilette et ta beauté : choisis, prends dans tout cela; c'est toute la dot d'une reine, le plus beau rêve d'une jeune fille, par une nuit de printemps.

Et un matin, tout cela s'évanouit, et on ne songe guère à le regretter. Comment les femmes pourraient-elles savoir gré ces riches qui les accablent de leurs prodigalités, de cette abondance, de ce luxe tumultueux qui tourbillonne et enivre sans charmer ni caresser? Il semble qu'on cherche à étourdir, à griser les femmes pour mieux en abuser : des équipages, des courses, des chasses, des bains de mer, des repas sans fin, des bals toutes les nuits, et des soupers, des soupers

si échauffés, si ardens ! Elles savent estimer à son prix cette vie chaude et haletante, sans une halte, sans un peu de langueur, sans un peu d'ombre, pour se rafraîchir et respirer. C'est quelque chose de cruel, et elles le sentent bien, que de leur jeter ainsi à la tête tous les plaisirs, toutes les joies de la terre, comme si elles étaient insatiables de leur nature, bonnes seulement à tout épuiser, à flétrir de leurs lèvres folles, ce qu'elles n'ont plus la force de dévorer ! C'est vous qui, ne sachant plus que faire de vos richesses, pour en varier l'usage, vous amusez à en accabler une femme, à la cacher sous le reflet étincelant de vos diamans, à lui prêter pour un jour votre or, vos parures, pour avoir le plaisir de la dépouiller le lendemain, de la rejeter sur le pavé, toute nue, tremblante de froid,

avec le frisson de la misère, gardant au col, sur le front les traces de la rouge accolade de l'orgie de la veille, et pour dernier souvenir, quelque fleur artificielle qu'elle retrouve empêtrée dans ses cheveux blonds, comme un chardon dans la toison d'une brebis. — Oh! oui, pauvre femme! bien pâle et bien triste maintenant, n'est-ce pas?

Heureusement, leur mansarde se compose de deux pièces; George et Florence en prendront une, et laisseront l'autre à Myrtil.

Mais voyez-vous comme déjà cette mansarde a changé d'air et d'aspect. Dès le matin, elle fredonne avec des chants d'oiseaux, des caquets de serins, et une voix de femme qui y mêle parfois une moitié de gamme fausse.

Le matin aussi, comme une simple cloison les séparait seulement, Myrtil se sentait réveillé d'abord par le poignet vigoureux de George; puis, venaient ensuite d'autres coups plus doux et plus sourds qu'il reconnaissait bien.

Souvent, Florence venait se mettre à la porte vitrée, montrant ses épaules nues et le mouvement gracieux de sa gorge blanche, et dès que Myrtil approchait, elle se retirait en riant, la malicieuse fille!

— Allons, se disait celui-ci, il est temps d'avoir des scrupules; je prétends respecter la maîtresse de mon ami. Elle est jolie, Florence, capricieuse et jolie; mais je suis si bien au fait de toutes les ruses, de tous les artifices des femmes; si je voulais, je serais aussi coquet

qu'elles toutes. La beauté, quel vieux mot ! Il m'a toujours offert, à moi, l'image d'une longue idole aux membres épais, au pied spacieux, au mollet voluptueux et dodu, laide comme la Vénus de Médicis. — Oh ! que je rirais de bon cœur, si je pouvais trouver en moi et sentir s'éveiller quelque chose qui voulût ressembler à une passion, à un amour!

Le soir, quand le jour était tombé, ils se réunissaient tous trois, ils conversaient à l'abandon, laissant flotter la causerie incertaine qui déployait ses mille fantaisies, tour à tour grave et moqueuse avec George et Myrtil, enjouée et folle avec Florence.

Florence se renversait à demi sur son George, et quelquefois, Myrtil se hasardait à lui prendre la main ; elle la lui lais-

sait quelques instans, comme n'y songeant pas, et souriant en elle-même; mais bientôt, elle la retirait brusquement, feignant de revenir à elle.

Ce soir-là, ils chantaient, George avec sa basse-taille, Myrtil faisant le fausset, et Florence le dessus avec sa jolie voix fausse.

Oh! les beaux concerts, le soir, avec de jeunes demoiselles! Qui n'en a point fait souvent de pareils dans son enfance? Comme on est long à se distribuer les parties, et qu'il est doux d'entendre ces voix timides qui essaient de se marier à d'autres déjà graves et enrouées; comme on tressaille de joie quand les voix se trouvent par hasard à l'unisson! Enfin, tout le monde se tait, le morceau d'ensemble est suspendu, et deux jeunes

filles essaient quelque vieille chanson languissante que leur mère leur a apprise, où chaque couplet s'achève en laissant mourir la voix. Pendant qu'elles chantent, souvent, le jardin envoie par la croisée ouverte les senteurs des arbustes en fleurs. Et là-bas, sur la rivière, le soir jette son azur mourant, et le soleil son dernier reflet d'or. C'est dans ces soirées de parfums et de chants qu'on voit à l'écart deux jeunes filles, deux têtes d'ange, s'embrasser silencieusement sur le front, trompant dans ces caresses innocentes un premier instinct de volupté et d'amour.

— Ah ! Myrtil, est-ce bien toi? toi fanfaron qui t'abandonnes ainsi à ces molles extases? voilà déjà que tu oublies tout pour la beauté de Florence, la jeune fille qui ne songe même pas à toi, qui

vient de te repousser, dédaigneuse, pour jeter son bras nu autour du cou de son George!

— Mes amis, disait Florence, vous ne m'abandonnerez pas, n'est-ce pas? on m'a dit que j'étais née sous un mauvais astre, qu'un sort avait été jeté sur mon berceau. Je suis jeune, maintenant, j'ai de belles années à dépenser; mais quand viendront les rides et les jours moroses! — et puis, ce que vous ne savez pas encore, c'est que je suis la fille d'une prostituée.

— Et moi aussi, dit Myrtil.

— Donne-moi ta main, frère, répondit-elle.

Et ils se séparèrent. — Adieu, George,

dit Myrtil, demain, ne m'éveillez pas trop matin. Je ne suis heureux que pendant mon sommeil; c'est là que j'oublie toutes mes peines; j'ai quelquefois de si beaux rêves!

Effectivement, Myrtil rêvait, et le grand soleil du matin donnait dans la chambre. Et quand il s'éveillait à demi, il voyait devant lui de belles flammes rouges et jaunes, des pierres ardentes aux mille couleurs, qui lui servaient à orner et à enrichir ses visions étincelantes. Il achevait son beau rêve d'or et de strass, lorsqu'il sentit près de lui quelque chose de blanc et de moelleux;—c'était Florence; elle écarta en souriant les cheveux de Myrtil, comme eût fait une mère sur le front de son enfant, elle l'embrassa, et elle s'enfuit.

Ah! quand nous désespérons de cette

vie, quand nous l'accablons de nos malédictions et de nos blasphèmes, nous oublions qu'à la longue elle doit venir guérir nos maux et calmer nos inquiétudes, celle dont le sourire et les larmes doivent, après tant de jours secs et arides, nous faire sourire et pleurer comme elle. Et plus tard, à ses côtés, la tête sur son épaule, on est bien forcé d'avouer qu'au temps de son désespoir, quand on défiait le monde de nous offrir rien qui pût nous émouvoir et nous toucher; c'est qu'alors on ne savait pas qu'on pût jamais posséder une jeune esclave, si belle, si attentive à écarter nos moindres pensées sombres et pénibles. — A cet homme suspendu au bord d'un précipice, dont le suicide n'est plus retardé que par cette branche d'arbre prête à céder, demandez-lui s'il est vrai qu'il laisse derrière lui une femme qu'il aime,

qui lui a donné sa beauté à respirer, sa jeune âme à effeuiller chaque jour. Voilà ce qui convertit, ce qui nous force à revenir à la vie, après nous être tant de fois emportés et raidis contre elle, il faut bien y marcher, s'y traîner comme tout le monde, lorsqu'une jeune femme est là pour nous prendre la main, pour nous soutenir, pour mêler à nos discours amers sa parole douce qui ne sait que plaindre et consoler. Voyez-les d'ailleurs, nos deux jeunes fous, qui avaient déjà renoncé à l'existence, décidés à n'y pas prendre part, à ne pas même l'effleurer de leur dédain, de leur mépris. Ils n'avaient pas prévu qu'un jour la jeune Florence viendrait se placer entre eux, répandant de l'un à l'autre ses sourires et sa jeunesse, comme un rosier épanoui faisant pleuvoir ses fleurs sur d'autres arbustes voisins qui,

pauvres et dépouillés, pleurent leur printemps déjà flétri. Allons, allons, soyons jeunes, soyons heureux comme elle, ne parlons plus du ciel ni de l'enfer, n'interrogeons plus rien, ne pressons plus aucune écorce, respectons tous les épidermes. Myrtil désormais ne sera plus qu'un beau jeune homme simple et candide, qui ne pensera qu'à entretenir sans cesse sur son front la paix et la gaieté dans sa fleur; à présent, depuis qu'il a vu Florence, Myrtil est doux et sensible, ouvert et compatissant, c'est une belle âme en vérité. Et tous deux, ils ont des illusions, ils pensent à ce qu'ils ont fait la veille, à ce qu'ils feront ce soir ou demain, ils forment des désirs et des souhaits, eux qui s'étaient mis à ne plus rien vouloir, rien désirer, rien souhaiter, pauvres fous! Ainsi, maintenant, nos deux héros, naguère si indé-

cis, si insaisissables, ils deviendraient ce que nous voudrions, ils iraient parmi nous, ils vivraient du même air que nous, ils consentiraient à porter le joug de nos opinions et de nos idées, peut-être même pourrait-on les astreindre aux lois de quelque métier. — O conversion heureuse! ô retour inespéré!...

Un jour donc qu'ils se promenaient dans la campagne, George disait :

— Vois-tu cette petite maison grise sous ces arbres? J'aperçois devant le péristyle un fusil de chasse, un chien noir endormi au soleil, et des jouets d'enfans, une brouette, un râteau et des siéges peints en vert. Au premier, le tapis de peau de tigre sur les fenêtres du balcon; le maître du logis visite son jardin potager, compte sur ses arbres fruitiers les

noyaux verts qui deviendront des fruits colorés et transparens. J'aime à voir cette simple habitation dans son gracieux désordre du réveil, son mouvement calme de la matinée. Que n'avons-nous aussi, nous, une demeure blanche et correcte au milieu des toits inégaux d'un village, pour moi, pour Florence, pour tous les trois?— Mais je t'en supplie, Myrtil, ne m'enlève pas celle que j'aime le mieux au monde après toi, peut-être te serait-il facile de me la ravir; tu sais, quand tu le veux, donner tant de flamme à ton regard, à ta bouche un sourire si doux! mais respecte-la, au nom du ciel!

—Sois tranquille, disait Myrtil; je ne suis pas un séducteur. Mais je ne sais, cette Florence est si singulière, si capricieuse, je l'observe, et je ne puis parvenir à me rendre maître de son humeur

bizarre. Tantôt c'est la grâce, la naïveté d'un enfant, elle ôte son fichu elle, me prend les mains, elle m'embrasse devant toi, et vraiment je rougis, car elle m'embarrasse ;—puis vous la voyez devenir sérieuse, austère. Je la contemple des heures entières, j'y lasse mon regard, sans qu'elle daigne lever le sien; je la vois rire en elle-même de mon obstination. D'ailleurs, je trouve sa beauté médiocre; seulement, elle a du goût pour se parer. Dès le matin, avec sa vieille robe sombre, elle est déjà fière et coquette, mais que m'importe? qu'est-ce qu'une femme peut vous demander? l'emportement, l'élan des passions. — Des passions, oui, ma belle, nous vous en promettons et des plus profondes et des plus vives.

Souvent, George les laissait seuls, car

c'était lui qui les faisait vivre tous trois avec son travail de chaque jour.

Florence occupait la première chambre, et Myrtil la seconde. George venait de partir, il était encore matin, et longtemps, ils gardent le silence, chacun de son côté. Pourtant c'était un meuble qui s'agitait et grinçait sur le carreau, des craquemens de mur ou de cloison étaient suivis d'une de ces toux intelligentes qui se répondent et se surprennent involontairement à faire écho. Comme la journée était bleue et pleine de soleil, il se faisait un grand silence dans tout le voisinage. Dans l'air se balançaient de ces longs fils blancs qui, dans la campagne, vous prennent au visage, et devant les fenêtres passaient quelques-uns de ces papillons jaunes et insignifians, volant si mollement qu'ils ressemblent à

la feuille d'une fleur que le vent pousserait au hasard.

—Irai-je? dit Myrtil; mais qu'y faire? D'ailleurs, n'ai-je pas promis à George de ne pas penser à elle; et puis, que trouverais-je là? quelque résistance, quelques mots d'honneur ou de vertu, l'amitié qu'elle me reprochera de trahir; de vieilles sentences, de vieilles maximes, et, après un triomphe sans gloire, un moment de réflexion, des yeux baissés, un vêtement chiffonné; et enfin, du gros rire, de l'insouciance, une femme qui est à vous, qui se jette tout entière à votre cou, qui implore à son tour des baisers, des caresses; — entrons pourtant, car la journée est longue. — O Myrtil! que fais-tu, où vas-tu?... Son cœur battit bien fort quand il sentit la

porte céder ; mais il n'était plus temps, il était devant Florence.

Il s'attendait à la trouver dans une attitude plus gracieuse ; il avait rêvé une pose plus belle : une tête appuyée sur une main arrondie, des doigts voltigeant dans les boucles légères de la chevelure. Mais non, Florence se tenait les genoux serrés, la tête baissée ; elle lisait.

— Et que lisez-vous là, s'il vous plaît ?

— Un roman...

— Comment, vous, Florence, lire de ces livres qui nous ont rendus pâles et défigurés comme nous sommes, qui nous ont, à la place de notre monde réel, mis

un monde faux qui nous domine à notre insu? Les romans qui nous disent que toutes les femmes sont accomplies et parfaites, toutes belles, toutes pures, tandis qu'elles ont toutes quelques défauts cachés. D'abord, jusqu'à quinze ans, elles sont folles, étourdies, aimant le bruit et le vacarme, les jeux et la poussière; ce sont de vrais garçons. Et même dans l'âge des passions et de la beauté, il y en a dont l'haleine est repoussante, d'autres qui exhalent une odeur brutale; d'autres qui jurent et fument, renvoyant les bouffées de tabac de leur bouche frêle et rose; d'autres qui boivent en cachette dans leur cave, les jours où elles reçoivent à dîner.

— N'importe, disait Florence, j'aime les romans, parce qu'en les lisant j'ai mal à la tête, et que mon cœur bat

souvent bien plus vite qu'il ne battrait pendant une scène d'amour, avec vous, surtout, Myrtil.

— Et moi, se dit le jeune homme, qui avais cru rencontrer en elle une femme digne de moi, qui pût me comprendre, avec qui je pusse échanger mes plus secrètes pensées! — Mais puisque nous sommes seuls, Florence, pourquoi ne donnerions-nous pas quelques momens à l'amour! Je vous trouve belle, ce matin; et il y a si long-temps que je désirais être en tête-à-tête avec vous...

— Si vous m'approchez, dit-elle, je vous jure de tout déclarer à George.

C'était précisément là ce que Myrtil redoutait.

— Mais que crains-tu? George n'en

saura rien. D'ailleurs, tôt ou tard, ne faudra-t-il pas que tu cèdes?

— Pourquoi? dit Florence, mais si je ne vous aime pas...

Myrtil baissa la tête avec tristesse; il pensa bien au jour où elle s'était trouvée près de lui à son réveil; mais il est de ces faveurs que l'on reçoit, et sur lesquelles ont craint de s'éclairer; des incertitudes qu'on aime à garder, des espérances qu'on craint tant de voir s'évanouir.

— Comme vous êtes pâles, dit George en rentrant. Je craignais de vous retrouver rouges, les yeux brillant encore, mal remis de quelque scène d'amour; je vois qu'il n'en est rien; — merci, Myrtil... Mais écoutez, mes amis, je veux

que nous passions demain une belle journée, une journée d'abandon et de causerie; je veux que nous te voyions, Florence, sous les arbres, dans les champs; souvent le feuillage illumine de beaux reflets le front pur et les tresses d'une chevelure de femme... Oui, du rire et de la joie pour demain, que demain soit pour nous un jour de fête, pour que nous disions « quel beau jour! » quand nous serons vieux, et que nous ne puissions nous rappeler sans sourire notre départ plein de folies, égayé par nos cris et nos chansons. Allons, allons, il faut une belle voiture pour demain.

— Revenez vite, dit Florence, en sautant de joie. Oh! demain! c'est toi, toi seul, mon bon George, qui as pensé à nos plaisirs; et elle lui sauta au cou; elle était folle...

Ils entrèrent bientôt tous deux dans une vaste cour pavée, pleine de marronniers, il y avait là des équipages de toutes sortes : les uns qu'on polissait et qu'on dorait, d'autres à peine dégrossis, à peine arrondis par le premier travail. Ils regardaient en silence toutes ces voitures; les unes riches, pleines de peintures et d'armoiries, d'autres blanches et discrètes, sans ornemens et sans dorures, mais plus douces, plus commodes; bercées avec plus de grâce sur les ressorts flexibles et plians.

Enfin le maître arriva en habits de travail, paré de son tablier de cuir.

— Nous admirions vos richesses, lui dirent-ils; que d'équipages sous ces arbres et ces hangars! que de velours et

de soie ! comme ces panneaux brillent au soleil ! comme ces glaces des portières sont belles, ces glaces où l'ombre des arbres se reflète en noir !

— Vous n'apercevez là, dit le maître, que la moindre partie de mes voitures ; si vous voyiez tout ce que j'ai dans mes cours et mon verger ! J'en ai qui sont dorées comme une boîte de montre ; j'en ai de pompeuses, de parées, de lourdes, de somptueuses comme des châsses d'évêques.

— Il nous faut pour demain une de vos voitures, maître ? montrez-nous d'avance celle que vous nous destinez.

— Voilà, messieurs, une carriole d'osier qui vous conviendra ; elle est légère et commode, et elle va vite, quoiqu'on n'y attèle qu'un seul cheval.

— Raillez-vous? dirent-ils en contemplant avec dédain la carriole qu'on leur offrait; il nous faut une de vos plus belles voitures, et deux grands chevaux qui la traînent : tenez, par exemple, ce carrosse rouge, au siége jaune, avec un cocher massif sur ce siége; peut-être même, voyez-vous, derrière, un laquais, que vous nous prêterez, bien maigre et bien insolent, entendez-vous? — voilà ce qu'il nous faut.

— Messieurs, ce carrosse rouge dont vous me parlez est retenu pour un ambassadeur; cet autre est promis à une duchesse; celui-là est à M. l'archevêque, qui me l'envoie chaque fois qu'il s'en sert, pour que je le remette à neuf. Je ne puis vraiment disposer en ce moment que de la carriole que vous venez de voir, ou de ma calèche que voici,

messieurs, elle est bien riche, bien élégante, ma calèche; admirez, le beau verni blanc dont elle est couverte, on s'y mirerait; et ces ganses neuves, et ce marche-pied tapissé, et le beau drap bleu-ciel dont elle est doublée, ma belle calèche!

Comme ils étaient émerveillés, éblouis, ils ne remarquèrent pas que la peinture blanche déteignait, que le velours des coussins avait passé et blanchi, que le beau drap bleu-ciel était rempli de coutures, raccommodé dans plus d'un endroit avec du drap vert; on voyait même la filasse s'échapper obstinément par mainte ouverture.

— Effectivement, voilà une belle calèche, dirent-ils; mais voyons vos chevaux.

— Voilà, messieurs, les deux meilleures bêtes de mes écuries ; un attelage de seigneur. Quels jarrets ! quels poitrails !

— Effectivement, dirent-ils, voilà de beaux chevaux.

Ils ne purent qu'admirer ces deux grandes bêtes de somme, au poil si luisant ! ces deux grands chevaux qui allaient être à eux pour le lendemain !

Ils ne pouvaient guère voir, tant ils étaient ignorans et inhabiles, que le cheval, malgré son air de fierté, boîtait et avait une des jambes de devant tendue comme une pique, et que la belle jument était borgne et poussive, la pauvre bête !

— Ah ! disaient-ils en revenant, nous

avons là un bel équipage. Quelle molle calèche! comme nous allons nous étendre et nous pavaner! et Florence, notre petite duchesse, comme elle va être fière! comme elle va admirer la voiture que nous lui aurons choisie! Et quels beaux chevaux! quel air fougueux! Il faudra dire au cocher de ne point trop les presser d'abord; mais, en sortant de la ville, il faudra, bien entendu, qu'il jure, qu'il crie, qu'il accroche et qu'il éclabousse; que le pavé résonne, que les maisons tremblent, que nous fassions élever des cris, proférer des juremens, des malédictions autour de nous: oui, du bruit! du tumulte, un long et joyeux tintamarre! Mais une fois dans les champs, une fois au grand air, ah! je veux qu'il aille lentement, qu'il nous laisse tout voir autour de nous, les arbres de la route, et les autres voitures nos égales.

Indigne carrossier ! il a fallu qu'il leur donnât sa vieille calèche bleu-ciel et ses chevaux invalides, à ces pauvres enfans ! pour un jour de plaisir, un jour de promenade, un seul jour de chevaux et d'équipage qu'ils s'étaient promis, il a fallu qu'il les trompât ! Il n'aurait pas pu leur donner une bonne voiture pour eux et pour Florence, qui eût été si belle dans un riche équipage, qui n'en eût certes pas été déparé !

Florence était si joyeuse de partir le lendemain avec ses amis ! La nuit, elle ne dormit pas; elle se leva plusieurs fois sans bruit, pour aller voir à la fenêtre si par malheur il ne pleuvrait pas. Oh ! non, non ! il ne pleut pas; la nuit est belle, les étoiles brillent, il fait un beau clair de lune, et demain sans

doute nous aurons un beau soleil. Oh! demain! demain!

Ils partirent, et bientôt ils atteignirent une route unie et isolée, où ils roulèrent avec quelque rapidité. — A coup sûr, vous qui passez, vous dites, en les voyant : C'est une calèche de louage, avec ses chevaux vieux et rétifs. Mais qu'elle est joyeuse! que de propos et de rires! — Vois-tu, Myrtil, comme les arbres sont encore mouillés, comme les perles de la rosée roulent sur leurs feuilles. — Soyez donc galant, Myrtil; vos pieds me gênent. — Allons, chantons. Arrêtez, arrêtez, je vous prie. — Tenez, Florence, voilà des fleurs des champs; et, en les prenant, elle pressait doucement les doigts de Myrtil. — Hélas! disait George, ces fleurs seront bientôt fanées, fanées comme nous trois peut-être.

Mais voyez donc comme ils s'étendent dans leur équipage de louage. Ah ! vive la calèche et la livrée d'un jour ! vive l'opulence d'un jour ! elle n'a ni embarras ni soins ; elle n'est ni soucieuse, ni inquiète ; on la disperse, on la jette aux vents. Mais, voyez donc comme cette Florence est belle ; si folle et si simple au grand air du matin, avec sa tête échevelée qui se pose avec grace de tous les côtés de cette voiture ! — Myrtil espérait pourtant encore : elle lui semblait si belle ! S'il eût osé, il l'eût pressée contre lui ; car enfin, qu'aurait dit George, qu'aurait-elle pu dire elle-même ?

— Livre-nous ta ferme, bonhomme. — Et bien, que dites-vous, Florence et Myrtil, de ce repas sous cette vigne, sur cette table vermoulue, couverte de mousse, avec ce pain bis, cet étain bril-

lant, cette faïence coquette, ornée de fleurs bleues, et ce linge jaune et raide avec ses belles raies rouges? —Voilà déjà Florence qui quitte la table. — Voyez-vous ce carré de verdure? c'est ici qu'on danse le dimanche, villageois et villageoises; ces tonneaux, ces bancs de pierre, ces tables de pierre, cette boule et les quilles, et Florence qui essaie de sa petite main fluette à soulever la boule, en enfonçant ses doigts dans l'entaille où se placent les mains calleuses des paysans. Et l'intérieur de la ferme, la marre, les poules, et les chevaux dans l'écurie. Voici le grenier à foin, montons-y. Comme il y fait chaud! le soleil a dû donner ici toute la journée. Il y a quelque chose de solennel dans ces bottes de paille qui s'élèvent là-bas dans le fond, amoncelées en étages. Florence, qui se laisse tomber sur le foin, lasse,

palpitante, accablée, souriant comme après une longue fatigue. La voyez-vous avec ses rubans roses, jetée à l'abandon, comme une fleur des champs qu'on aurait apportée là par mégarde? Et Myrtil qui se roule à ses pieds, essoufflé lui aussi, tous deux respirant l'un près de l'autre, en extase, mollement entêtés par la chaude senteur du foin et de la luzerne. Il y a des momens où l'on se refuse la volupté, car il y a quelque chose de plus doux et de plus suave, qui lasse, qui plie, qui fait succomber avec plus de charme. George paraît au haut de l'échelle.— Mes amis, dit-il, tout cela me rappelle la demeure de ma vieille mère. Tenez, voilà comme on fait le beurre. Croiriez-vous que je suis prêt à pleurer, en voyant cette grange sombre, ces tas de grains, ce grenier avec sa poulie, cette cuve à lessive?

Tous les trois ils furent bien tristes, à la nuit tombante, quand ils virent leurs beaux chevaux déjà attelés, qui baissaient languissamment la tête. Mais non, tout n'était pas perdu, car Myrtil veillait sur Florence avec tant de soin! — Prenez garde au frais. — Et lorsqu'il lui passa son écharpe sur le cou, la faisant mousser chaudement autour de sa jolie tête, elle appuya saintement ses lèvres sur son front, sérieuse comme une jeune communiante qui, dès le matin, à son lever, vient embrasser sa vieille mère.

La voiture roulait lentement, ils écoutaient avec ravissement le bruit du feuillage, le soir, qui sifflait, chantait, bourdonnait, jouait de la musette dans le lointain. Ils voyaient passer des hommes avec des besaces, et plaignaient les petits enfans oubliés sur le bord des

fossés. Florence se laissait quelquefois aller sur Myrtil. L'air était pur, et ils aimaient à rouler ainsi tranquillement sous le feuillage épais; les roues de leur calèche entraient profondément dans le sable. Oh! que ne pouvaient-ils toujours cheminer ainsi, sans secousses, sans cahots, avec Florence, toute flottante; ses rubans, ses cheveux livrés au vent du soir.

Mais allons, voici déjà l'orgie qui fume, l'orgie est en bon train. La flamme du punch à l'agonie court au hasard et cherche à s'éteindre. Des vins mousseux, bacchantes échevelées, s'agitent et coudoient les parois des verres. Des vases pleins de liqueur rose jusqu'à la gorge resplendissent de toutes leurs facettes. La nappe commence à se tacher. Tous les convives ont de beaux yeux.

Et tout cela dans leur pauvre mansarde ; les riches porcelaines, les glaces, les cristaux; non, plus de frein à la gaieté; non, plus de gêne aux propos, Florence vient d'ôter son écharpe.

— Criton, Aristus, Phocidas, mes amis, buvez, s'écriait George, et que tout s'oublie. Savons-nous si demain la vie ne nous quittera pas. Peut-être en viendra-t-il une autre sans parfums, sans les yeux enivrans de cette maîtresse, sans cette flamme alerte qui teint d'une nuance de pourpre nos murailles pâles et stupéfaites.

— Dédaignons la leçon du sage, disait l'un. Je ne crains ni la mort, ni l'enfer, ni les combats, ni le glaive vengeur d'un ennemi, tandis que le plafond se ride sous la clarté vacillante des lampes, et

que la lune inonde la place publique de ses clartés. Esclaves ! des flots d'un vin généreux !

— Oui, dit l'Amphytrion, une généreuse bouteille !

— Courage ! J'irai demain au temple me purifier. Le vin, c'est la réunion de toutes les passions liguées contre nous et unies en faisceaux ; tout ce qui flatte, tout ce qui excite. La mousse qui naît et s'éteint en un instant, c'est la vengeance qui menace, c'est la colère qui bouillonne et écume. Cette couleur rouge, c'est la teinte du sang et des combats. Et quand la coupe accablée tombe, et que les doigts s'ouvrent comme un anneau, alors on se trouve transporté dans un antre obscur, sur un seuil touffu. Oh ! de l'ombre et du marbre, les roses fian-

cées au lierre, au front vert et chenu, et les satyres avec leurs barbes pesantes, dansant sur une colline.

Florence! Florence! s'écriait George, chante-nous le cygne.

—Eh non, disait Myrtil, pas maintenant, je t'en prie, ne profane pas.—Myrtil était jaloux, car il se sentait confondu au milieu de ces jeunes têtes, peut-être aussi belles que la sienne. Le vin donne de l'esprit à tout le monde, et par malheur, du même esprit. Il regardait Florence, mais Florence jetait ses regards tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, sur Phocidas surtout, jeune homme au front brun, à la physionomie douce et niaise.

Myrtil se croyait éclipsé. Au milieu

de ces propos sans suite, que dire qui ne soit dépassé? Et puis, les murailles qui vacillent, la table qui danse, l'ivresse qui vous enveloppe lentement de ses langes: on se méfie de soi-même, on à besoin d'une extrême prudence pour ne point extravaguer.

— Eh bien, Phocidas, disait George, comment trouves-tu ma Florence?

— Demande-lui plutôt comment elle me trouve, dit l'autre, en se tournant languissamment vers elle.

Est-il vrai, Florence, disait Myrtil en lui-même, vous que j'avais crue si délicate, que ce rustre, avec sa grosse voix, vous ait charmée?..... Oh! l'ingrate, la voilà qui lui pose familièrement la main sur l'épaule; elle va, Dieu

me pardonne, lui boucler les cheveux par derrière avec distraction.... — Oh! les femmes ne savent pas comme elles nous blessent avec certaines libertés qu'elles laissent prendre, et que, par bonté, nous appelons des coquetteries; mais qui ne sont autre chose que des goûts passagers, auxquels le lendemain elles ne peuvent songer sans soupirer. — Pourtant, avec ses cheveux bouleversés, sa bouche qui rit sans cesse, son épaule à demi-nue, elle est belle, elle est belle!.... Florence, regarde-moi, je t'en prie, car enfin tu me connais mieux qu'eux, tandis que je reste là des heures entières, les yeux sur toi, tu fais semblant de ne pas me remarquer..... Et, crois-tu que je n'aperçois pas bien ton rire moqueur; tu vois que je m'occupe de toi, obstinée!.... Vous autres femmes, vous sentez si bien quand un regard

vous poursuit..... Ah! j'en mourrai, je crois; en attendant, où est mon verre?

Allons, Florence est à moitié ivre; mais le festin va toujours : Sautez, les bouchons, pétillez, les verres..... Que tout danse autour de nous!..... Heurtons les verres; à bas ces bouteilles vides qui par terre rient et se moquent du tapage!... Oh! qu'il fait chaud ici, mais n'ouvrez pas les fenêtres... Gardez bien cette précieuse senteur de vins, d'exhalaisons fétides, ce bruit de paroles échauffées.... On étouffe, on étouffe ici; mais la belle nuit!..... La belle lune dont les rayons d'argent nous sourient aux carreaux.... Brisons ceci, immolons cela..... Dévastons... Mettons le feu ici; mettons le feu au monde... Mourons tous!

—Messieurs, messieurs, Florence est là

dans la chambre à côté, l'entendez-vous gémir? Elle se meurt peut-être.

Venez, venez, dit George, la tête lui tourne, le lit tourbillonne autour d'elle. — Oh! la voilà qui hurle, qui fait des efforts ; elle est pâle ; — elle vomit!...

Mais aussi, pourquoi l'avoir fait boire, pourquoi avoir rempli son verre de force, quand elle disait : Assez... Non, non, ma pauvre enfant, ne t'effraie pas, ne pleure pas; va, cela ne sera rien, tout à l'heure tu vas dormir. Mais, voyez, je vous prie, comme elle est encore belle! Ah! maintenant, elle pense bien vraiment à ses coquetteries d'enfant, à son sourire de taquinerie envers Myrtil; elle est brisée, ses yeux sont morts, ses mains tombent languissamment hors du lit.

Myrtil, lui, est resté à table. George

lui avait crié : — Ah ! viens, viens m'aider, elle se trouve mal, elle va mourir, viens desserrer sa gorge et lui soutenir le front ; mais lui, avait répondu : — Ah ! je ne saurais voir une femme qui vomit !

Elle se trouve déjà mieux, elle est soulagée, elle essaie déjà à sourire ; — la voilà dans ce premier moment de bien-être et de repos, après une souffrance où les membres se détirent, où l'on sent le sommeil venir. — Elle ne voyait plus que comme dans un songe la figure rouge des convives, Criton, Phocidas ; puis, attirant George vers elle, — tout bas et respirant avec peine, — où est Myrtil, dit-elle ?

— Il est à table. — Ce fut la première douleur que lui causa Myrtil.

Le lendemain, Florence rêvait aux

blanches années de son enfance, à ses premières amours de huit ans avec le berger. Elle se rappelle qu'un jour elle se baissait avec son chapeau de paille, ses bras nus, potelés, qu'elle ramassait dans sa robe de toile de l'herbe et des marguerites; qu'elle chantait sous les arbres, se levait pour toucher aux feuilles, et que les gens qui passaient souriaient en la voyant. Les uns la caressaient sur les joues, d'autres passaient les doigts sur son cou, en touchant à ses cheveux blonds, et elle renversait sa tête en arrière pour éviter toutes ces agaceries. — Mais voilà les souvenirs de la veille qui reviennent. Cette nuit, ces chants, ce bruit; il semble qu'il y a déjà de longues années que tout cela se soit passé... Mais non, le lit, les soins empressés de George!... Oh! elle pleure; que je devais être laide! ma bouche doit être déformée et tordue,

mes lèvres pendantes ; et elle allait à chaque instant à la glace... Oui, je suis bien changée, mes yeux sont battus ! — mais elle disait cela plutôt par repentir que par dépit, car elle souriait dans le lointain; la pâleur de son teint était si fine ; il y avait en elle quelque chose de si doux, de si transparent, — et puis, elle se laissait aller, pliée en deux, paraissant n'avoir plus souci de rien. — Adieu la vie, adieu ma beauté et son orgueil, et pourtant je suis jeune encore, et ce matin, malgré moi, mes cheveux se sont rangés de côté, laissant mon front à découvert. — On se coiffe si bien et avec tant de grâce, le lendemain d'un malaise, ou dans les premiers jours d'une convalescence.

Mais voici Myrtil; il a des fleurs, lui

qui n'en apporte jamais ; c'est bon pour George.

Un bouquet!... il y en a de rouges qu'on enveloppe dans du papier blanc, raides et guindés comme une crête de coq. D'autres croient avoir tout fait, parce que les fleurs s'opposent avec symétrie, cette branche en face de celle-là, cette nuance qui répond à cette autre. — Mais un bouquet ne s'offre pas ; vous avez l'air gauche infailliblement, quand vous le présentez le corps à demi incliné, et celle à qui vous le remettez est confuse, embarrassée durant cette galanterie à bout portant. Elle effeuille quelques-unes des moindres fleurs en vous remerciant; elle ne sait quelle contenance tenir avec ce bouquet qui l'entête et la gêne, elle voudrait déjà en être délivrée.

Des fleurs s'apportent; mais une fois introduites, on les jette au hasard, sans prétention, à l'écart; elles font bien à un rendez-vous, si elles sont là sans qu'on ait l'air de s'en apercevoir, si de temps à autre on sent seulement leurs parfums suaves qui viennent caresser et rafraîchir. — Un bouquet a tant de peine à ne pas passer pour un madrigal!

Le bouquet de Myrtil était presque vert en apparence, un peu mouillé, peu galant au premier abord, mais bientôt au milieu des feuilles, on découvrait des fleurs timides qui avaient l'air de se cacher et de se blottir comme les enfans; plusieurs étaient en bouton, plusieurs, sinon fanées, au moins penchées et langoureuses; — il avait l'air de vouloir garder ce bouquet pour lui, le secouant, le sentant, chiffonnant quel-

ques fleurs; enfin il le mit à côté de Florence.

Elle regardait Myrtil d'un air de pitié, et semblait lui dire : Epargne-moi, épargne-moi.

— Vous étiez belle hier, lui dit-il, toute la soirée vous avez fait la petite reine. Un beau repas, n'est-ce pas, que George nous a donné là, avec de beaux convives. — Phocidas surtout.

— Il a de l'esprit, répondit sérieusement Florence.

— C'est sans doute sa mythologie, sa poésie philosophique à la manière des anciens qui vous aura éblouie... Beaucoup d'esprit, vraiment! — Vous êtes jolie ce matin. Il y a un peu de préten-

tion dans votre coiffure, tout ce côté est bien, mais ces boucles sont manquées.

— Ah! je n'ai jamais été mieux, dit-elle en souriant.

— Hier, vous étiez mieux encore : vous aviez des regards magnifiques, une gorge d'amour, de la verve dans vos moindres propos; vous étiez toute grâce, toute volupté, surtout lorsque, de la salle voisine, on entendait votre respiration pénible et irrégulière. Nous applaudissions et nous vous trouvions accomplie.

— Allons, dit-elle en pleurant, j'étais sûre qu'il me le reprocherait... Vous avez mauvais cœur et vous ne serez jamais aimé : vous ne savez passer sur rien, vous ne pardonnez rien. J'ai déjà été si malheureuse depuis hier!

— Myrtil se pencha sur elle. — Tu pleures, enfant. Tiens, aimes-tu ces fleurs? elles sont à toi; te voilà humide et languisante comme elles, c'est ce que je voulais.

A la noce! à la noce! s'écria George en rentrant, Phocidas se marie. — Je le savais, dit Florence, hier il m'en a parlé toute la soirée.

Oh! à la noce! Une toilette de femme.

Des mousselines transparentes, des gazes aériennes, la soie qui fait entendre son petit cri si voluptueux... Tout cela est diaphane, léger, tout cela tremble et frisonne au moindre souffle, et pourtant, tout n'est pas grâce et parfums; ces robes exhalent encore une odeur de blanchisseuse, leurs plis raides

et apprêtés se souviennent encore de l'amidon ; — surtout, n'oublie pas, Florence, de froisser, de friper un peu tout cela, que le désordre de la fantaisie y règne.

— Oui, mais ces fleurs jaunes dans mes cheveux, qu'en dis-tu?

— Non, plutôt ces fleurs bleues, penchant sur le côté.

— Dis-moi, Myrtil, tu ne m'en veux donc plus pour l'orgie d'hier soir?

— Non, mais sois belle, — et ne découvre pas trop ta gorge, car elle semblerait niaise... Si tu savais combien au bal c'est un spectacle dégoutant que toutes ces chairs qu'on croit devoir montrer pour ce jour-là, toutes ces gorges en cérémonie et en cadence, les unes en

ruines, les autres rondes et menaçantes, plusieurs noires et plates.

— Ne me serre pas trop, je t'en prie; voici ma robe.

— Mais il faudrait des perles dans tes beaux cheveux blonds. — Ce collier te plaît-il?

— Comment vous, Myrtil, vous avez pensé à moi! Oh! donnez que j'essaie avec mes fleurs. Voyez-vous mes souliers?

— Toi, Florence, tu pourrais chausser ces petits souliers d'amour?

— J'ai un si joli pied!

— Tes bas sont bien frêles et bien transparens!... Oh! laisse-moi voir ta

jambe rose sous ce tissu clair, laisse-moi y toucher, veux-tu?

— Enfant!... Là bas, où nous allons, tu trouveras peut-être des bas plus fins, des jambes plus voluptueuses!... Prends garde à mes fleurs surtout!... Mettrai-je toutes mes bagues?

— Ces deux-là seulement, une à chaque doigt... As-tu parfumé tes gants? Mais ne va pas parfumer ton mouchoir.

— Myrtil, est-ce que mes épaules ne sont pas trop découvertes?

— Non, on les voit naître seulement; allons te voilà toute blanche. Veille bien sur tes cheveux, qu'ils ne tombent pas en défaillance au milieu de la fête.

— Oui, toute blanche, mais je ne

sais, il me semble qu'il me manque quelque chose. Je me serais crue plus belle avec toute cette toilette, plus belle et moins parée; — mais cependant, ces fleurs, cette gaze.... — Je suis bien, n'est-ce pas Myrtil?

— Comme tu le disais, il te manque bien des choses que nous ignorons, que nous ne saurions jamais trouver; — mais partons, va, tu seras toujours la plus belle.

Quand ils virent leur Florence montée sur sa belle parure, ses formes délicates nageant dans la mousseline, ils eurent peine à la reconnaître, ils se regardèrent en souriant. — Est-ce bien elle, n'est-ce pas une autre?

— Florence, dis-nous donc si c'est toi.

Eux, leurs habits étaient communs, larges et épais, d'étoffe grossière. — Ah! tout pour Florence, avaient-ils dit.

Pendant la route elle disait : J'aime un homme qui manie l'épée avec grâce. J'aime à le voir partir à la pointe du jour pour un duel; je me jette à ses pieds pour l'empêcher de partir, et il me traîne jusqu'à la porte. — Puis le voilà qui revient, blessé, sanglant. — Pourra-t-on le sauver, monsieur le médecin? — La plaie est-elle bien profonde ? C'est pour moi que tu t'es battu, pour moi, et tu ne m'en disais rien hier. — Allons, pose ta tête sur mon sein, tâche de dormir; souffres-tu toujours? Il me semble en voyant ton sang que le fer m'ait déchirée aussi. Ah! j'aime le courage!

— Remarques-tu, Myrtil, disait George, comme sa toilette la fait parler. Quand on se sent plus belle, plus brillante, on a souvent aussi plus de génie et plus d'esprit. Lorsqu'une femme est parée, il lui semble nécessaire de veiller sur ses paroles, de les mettre dans leurs plus beaux atours, de les amener au niveau de sa parure. De là, souvent, bien de la prétention et des efforts d'esprit, mais quelquefois aussi, une voix encore plus suave qu'à l'ordinaire, un accent plus clair ou plus doucement voilé, un sourire plus fin qui accompagne chaque parole.

Tout allait bien jusque là, et dans cette noce nombreuse et pressée Myrtil se moquait de tout le monde : de cette femme qui avait les bras rouges, de la

perruque de cette autre, de cette gorge cavalière, âgée de quarante ans, qui s'élançait impétueusement hors du corsage; des entrechats furieux de cet homme poudré; du coup d'œil original de toute la contredanse. Myrtil, lui qui dansait si bien, avec tant de laisser-aller, sans contrainte; elle aussi, Florence si légère, dansant en ayant l'air de mépriser les pas qu'elle était forcée de faire, à eux deux ils riaient, ils se moquaient. C'est un si grand plaisir avec une femme, tout seul, de rire de tout, de se communiquer toutes ses observations d'un coup d'œil rapide, de saisir chaque ridicule au passage. Ces ridicules, ces mots risibles, à nous deux seulement; — à nous deux le secret de nos rires, de nos signes de raillerie, de nos coups de coude moqueurs.

Tout allait bien; mais malheureuse-

ment, vers la fin de la soirée, Myrtil reçut un billet; c'était une invitation pour le lendemain à un duel. Faut-il qu'une chose si sérieuse arrive après tant de folies?

Le soir, en rentrant, à cette heure de lassitude et de silence, où l'on se sent si triste et si abattu, quand on allume les lumières, qu'on jette les châles légers sur les meubles, et qu'on défait lentement cette belle toilette qui avait coûté tant de peine à construire, et que réclament maintenant les armoires qui s'ouvrent toutes à la fois, — Myrtil relisait sa lettre.

— Que je suis malheureux! s'écriait-il, sans ce maudit cartel, je serais là tranquille, causant avec vous des plaisirs de la journée, nous communiquant nos moindres observations. Tandis que me

voilà ému, agité. J'ai la fièvre et je pâlis d'avance.

— Que t'importe, lui dit George, tu tires le fleuret mieux que moi, n'es-tu pas sûr de tes coups? tu viendras aisément à bout de ton adversaire.

— Oui, mais la peur c'est un grand mal, vois-tu, je ne le cache pas. J'ai peur, entendez-vous, Florence, vous qui me regardez là avec de grands yeux. Je frissonne en pensant à demain. Mon adversaire est, j'imagine, un de ces gros ventrus qui valsaient ce soir avec tant d'acharnement. Ils m'en auront voulu parce que j'étais plus svelte et plus léger qu'eux; — oh! quelle nuit je vais passer! — Demain! demain!

Le lendemain, Myrtil n'alla pas au

rendez-vous. Il hésita quelque temps en s'éveillant : puis il prit bravement la résolution de ne point bouger, et satisfait d'avoir pris son parti, il se rendormit d'un demi-sommeil goguenard.

— Et votre duel, lui dit Florence.

— Vous voyez : mon ennemi attend, sans doute, en se morfondant au grand air du matin. Hier au soir, en m'endormant chaudement, je pensai que je pouvais bien laisser aller comme elle voudrait cette infernale affaire.

— Ah ! vous n'êtes pas même brave, Myrtil, vous n'avez pas même l'âme du paysan qui part volontairement de son village au son du fifre et du tambour, ou le cœur du déserteur qui se cache le soir dans un fossé pour attendre le fermier qui revient le soir de la ville.

— Non ; Florence pas même brave ; il y a des animaux peureux de leur nature, qui se cachent à l'heure du danger ; moi, je suis de ces animaux-là.

— Myrtil, je vous en prie, allez, allez à ce rendez-vous, et ensuite je m'abandonne à vous. Quelquefois, vous vous êtes plaint de ma sévérité, vous m'appelliez inhumaine en plaisantant ; eh bien ! plus d'inhumanité, plus de rigueur. Je vous caresserai au retour, car vous aurez été brave, je serai à vous comme à George.

— Mais, Florence, si le fer de mon ennemi me perçait le cœur, si en ouvrant ma poitrine je vous montrais une plaque de sang toute chaude, ou bien, si un coup d'épée m'atteignait à la figure,

me rendait méconnaissable, m'enlaidissait pour jamais. Si je perdais un œil, ou si je devais porter en travers de la face une cicatrice, quelque plaie vive et profonde.

— Eh bien! non, n'y va pas, reste. Mais tu n'es pas un homme, Myrtil. Je l'avoue, je t'aimais peut-être, mais seulement comme on aime une jeune amie de son âge, comme une jeune fille, voilà tout... Tiens, quelquefois je te trouvais beau, j'admirais la finesse de ta peau, de tes traits, mais à présent, je ne sais, tu me sembles fade, tu es trop petit, trop rose, — éloigne-toi....

— Allons, Florence, vous devriez avoir pitié de moi, si je n'ai pas de cœur; n'avons-nous pas besoin qu'on nous par-

donne bien des choses? Eh bien, si je suis petit, misérable, accepte-moi tel que je suis. Est-ce que l'amour ne se prend pas aussi à nos misères, à nos faiblesses, souvent même à nos crimes et à nos infamies? Enfant, tu avais rêvé, je le vois, quelque chose de parfait, une âme accomplie à qui il ne manquait rien. Sans doute, j'ai mes beaux côtés, mes reflets éclatans, mais j'ai aussi mes côtés ternes et obscurs. Le courage me manque, par exemple, mais en revanche, j'ai le cœur plus aimant, plus tendre que bien d'autres, ô ma Florence!

— Et moi, disait-elle, qui passais hier avec toi, Myrtil, au milieu de cette noce, j'étais presque fière de toi, en voyant ces autres femmes accouplées à des hommes à la face rouge, qui portaient, pour la plupart, des fleurs et des rubans

à leurs habits. Je les méprisais ces braves femmes. — Oh! comme elles m'auraient méprisé à leur tour, si elles avaient su quelle âme portait celui qui m'avait au bras. — Car enfin il n'y avait pas un de ces cavaliers, à souliers ferrés, qui ne fût prêt à protéger ces femmes aux bonnets doublés de rose et aux robes blanches tachées de vin. Mais toi, s'il eût plu à quelque danseur jaloux de mettre en lambeaux ma robe de gaze, de défaire ma chevelure que nous avions arrangée ensemble le matin avec tant de soin, tu l'aurais laissé faire. Et maintenant, j'en rougis pour toi, ils t'appellent lâche, là-bas, ils te couvrent d'injures, ils disent: — Vous avez vu hier, avec cette jeune femme moqueuse, ce jeune cavalier si léger, si brillant, si fier, voyez aujourd'hui comme il a du cœur.

Myrtil jusqu'alors baissait la tête, et souriait, il se releva avec fierté :

—Savez-vous bien, dit-il, que si j'avais une âme forte et brave, au lieu de la mienne, très-peureuse, j'en conviens, qui bat à la moindre secousse, je me ferais un vrai plaisir de me dépouiller de cette dernière marque d'honneur, je me ferais poltron par plaisir ; car je ne crains rien, moi, voyez-vous, je suis au-dessus de tout, et je ne méprise vraiment que les mots qui ont quelque éclat dans le monde, — honneur, courage, vertu. Je ne demande aux hommes qu'une chose, c'est qu'ils me refusent tout ce qui approche de leur estime ou de leur admiration.

George rentra ; il venait du rendez-vous, il avait tué l'adversaire de Myrtil.

— George, tu m'aimes donc toujours! Toujours, même quand je ne pense plus à notre amitié, quand je crois qu'elle languit, que nous devenons indifférens l'un à l'autre, je reçois de toi quelque nouvelle marque d'affection. Mais, hélas! pourquoi ne suis-je pas digne de toi? pourquoi ne suis-je plus qu'une terre épuisée qui ne peut plus produire que des fleurs sans parfum, ou des herbes malfaisantes?

Une belle nuit n'est-ce pas? Heureux ceux qui passent sur l'eau, dans des gondoles, des heures calmes et transparentes. Allons sous ces branches inclinées, et arrêtons-nous. — Abaissez vos voiles de gaze, jeunes filles, pour que des baisers de feu ne viennent point chercher vos lèvres dans les ténèbres; appro-

chez seulement vos fronts de l'eau, et respirez cette fraîcheur comme on respire l'âme d'une jeune amante, le front appuyé sur le sien. La nuit est belle, et on peut quitter sa couche de feu avec une compagne languissante, et éprouver le long de son corps ce frisson de plaisir, lorsque la fraîcheur du gazon surprend et saisit son pied nu. L'eau du fleuve est encore agitée. Tant de barques poétiques y ont passé pendant le jour! elle a été échauffée par tant d'ardeurs! tant de flammes amoureuses, tant de roses effeuillées ont flotté sur sa surface! tout cela, au milieu des juremens des blanchisseuses, s'appelant d'une rive à l'autre, et malgré les nuages de savon et les joyeux échos du battoir.

La nuit est belle maintenant, et sans doute, de vieux riches, sous d'épais ri-

deaux de soie, pressent dans leurs bras des enfans de seize ans, auxquelles ils marchanderont demain le prix de leur nuit. Mais en revanche, combien de femmes à cette heure causent tout bas avec des jeunes gens plus jeunes qu'elles, leur donnent les premières leçons de volupté, craignant surtout de les lasser, de courber leur corps encore faible; se contentent d'effleurer leurs lèvres de baisers frêles et légers, relevent sur leur front, avec le soin d'une mère, leurs cheveux baignés d'une sueur tiède.

Myrtil, lui, pensait à des allées couvertes, pleines d'ombre et de silence, et son lit lui semblait dur et triste, il méditait et contemplait le ciel, la tête appuyée sur son bras. Il bannissait brusquement le drap pesant, et appuyait ses pieds sur le carreau glacé. — Le dirai-je à sa

honte ? Il appelait une femme, les mains jointes, l'œil hagard. — N'importe, disait-il, une petite vieille, toute jaune, en jupe rouge, à la peau plissée, pas trop vieille cependant, qu'elle n'aille pas tousser et cracher toute la nuit à mes côtés, que ses baisers ne soient pas infects, que ses cheveux offrent encore quelque résistance aux caresses libertines et aux jeux lutins. — Ou bien, si l'on veut, une de ces femmes sèches, au menton pointu, qui se couchent le soir avec leurs bas de soie noire; eh bien, je m'en contenterais; qu'elle vienne. — Et toi, Florence, toi si jeune, qui me sembles si belle à présent. Et notez que dans le jour elle me dégoûte, elle me fatigue; je me plais à la faire pleurer, je l'injurie; hier encore, ne l'ai-je pas frappée?.. Misérable que j'étais! Et elle m'a dit qu'elle s'en plaindrait à George; mais elle ne lui a

rien dit, j'en étais bien sûr, car elle a compris que ce serait l'irriter contre moi, et qu'il me battrait peut-être à mon tour. Ah! je me rappelle maintenant comme sa taille est légère, et son sourire, et son regard tourné vers moi, quand je lui ai dit par hasard quelque chose qui la flattait. L'avoir frappée, encore ce n'est rien, mais avoir fait à ses yeux l'homme froid, l'homme insensible : elle me laisse maintenant ; elle se venge. — Et puis, l'autre jour à cette noce, elle a vu comme j'étais brave. — Qu'il vienne donc celui qui m'a remis ce cartel! il était très-grand, je m'en souviens, très-coloré, et paraissait très-robuste, c'est pour cela que j'ai eu peur : je l'avais très-bien remarqué, mais j'ai fait semblant de ne pas l'avoir vu ; qu'il vienne maintenant. — Tiens, voici un fleuret et moi l'autre, voyons qui de

nous deux sera le maître. — Ah! toute une armée sous les armes, en bataille, et je me jette au milieu, je renverse tout sur mon passage, pourvu que je trouve au bout une fontaine cachée au milieu des herbes, pour laver mes mains teintes de sang. — Florence, Florence, demain, je veux te raconter toutes les angoisses de ma nuit, pour que tu sois vengée, pour que tu puisses rire à mes dépens à ton tour.

Cependant sa tête tomba, il était presque calme; il allait dormir peut-être, lorsqu'une femme entra nue et tremblante; — et cette femme, c'était Florence. Non, pas un vêtement sur elle, rien que la clarté de la lune qui éclairait son beau corps, le seul voile qui puisse décemment convenir aux chastes héroïnes de roman, elle vint se mettre près de lui.

— Je songeais à toi, dit Myrtil : ma belle Florence, voyons, mets tes deux bras sur mon col, et laisse-moi passer les mains sur ta tête blonde.

— Si tu m'aimais, Myrtil, — mais non ; je sais que ton plaisir est de me tromper toujours.

— Oh ! ma Florence, n'est-ce point tout l'amour que cette erreur à laquelle on s'abandonne? les plaisirs de ce monde, les seuls qui ne soient ni languissans, ni fades, ne sont-ils pas ceux auxquels on ne croit qu'à moitié ?

— J'ai pensé long-temps à la toilette que je ferais pour venir auprès de toi. — J'avais d'abord mis une mousseline sur ma tête, puis un collier sur mon col, puis un fichu pour me cacher les

épaules, et enfin j'ai tout ôté. Mais à quoi songes-tu, Myrtil?

— Si tu savais que, lorsque tu es arrivée, je venais de me tordre avec rage sur mon lit, comme les tronçons d'un serpent qui cherchent à se rejoindre. — Tu m'as donc deviné, tu as donc su que je t'appelais. — Et pourtant, je n'ai pas de nom à te donner, non, pas un nom d'amour qui ne sente le roman ou la poésie, — mon ange, mon amour, ou ma beauté, tous ces noms sont fades ou vulgaires. Ah! je veux savoir de quoi tu ris maintenant.

— Allons, Myrtil, fais-moi donc de tes longs discours. Tu ne penses plus, n'est-ce pas, à tes folies, à ta philosophie, à m'humilier par tes longues phrases sans fin.

— Je disais : — la nuit est belle, et elle est venue, toute seule, avec sa beauté sans voiles ; mais voyons tes bras, voyons tout ton corps. — Vraiment, je t'aurais crue plus grande, mais que ta peau est blanche ! — Lorsque je t'effleure, il me semble que je passe la main sur le plumage d'un cygne.

— Voyons, vous aussi, votre tête ; qu'elle est coquette, même la nuit ! Peut-on défriser ces boucles noires qui roulent avec tant de grace ; j'ai si souvent désiré y passer les doigts !

— Aimes-tu le bal, les richesses, Florence ? demain, nous aurons tout cela. — Mais, vous vous cachez ; vous faites la fière ; vous feignez de dormir : faut-il, pour vous éveiller, appuyer le front sur

vos épaules, ou bien dénouer votre chevelure et la faire tomber autour de vous?

— Dormons, dormons; mais éloignez votre bras, madame, s'il vous plaît. Si le jour vient, laissons-le venir, l'aurore paraîtra, et si tu veux, je t'en ferai d'avance une description où il n'y aura ni rose, ni nacre, ni pierreries, je te le jure. — Que le jour vienne, car nous sommes bien assez beaux, bien assez purs surtout, pour qu'il nous voie en liberté. — Les chevelures se mêlent, les têtes se confondent, une main cherche l'autre, on entend pourtant déjà dans le lointain, les premiers chants, les premiers cris du matin.... L'haleine est tiède et enivrante.—Elle tremble: est-ce qu'elle a froid? — Il murmure: est-ce qu'il souffre? —Étreinte... défaillance... dernier baiser mourant sur des lèvres

muettes et décolorées.... On est déjà presque indifférent l'un à l'autre.

C'est le lendemain qu'on ressent dans la marche cette pesanteur dans tous ses membres, cette molle lassitude, tout ce malaise voluptueux d'une nuit d'amour. Surtout, si c'est une journée sans soleil, avec un ciel chargé de nuages blancs, qui descendent profondément dans l'eau et ressemblent à de vastes flocons de neige. Tout est frais, toutes les nuances sont vagues et incertaines. Une nuit de plaisir est souvent longue et fatigante. On éprouve mille déceptions, des pensées amères; on médite, on rêve, et puis, dans ce lit étroit, il fait une chaleur étouffante, le sommeil qui ne vient pas, l'objet aimé qu'on finit par repousser violemment contre le mur comme une masse gênante. Mais le lendemain on

profite de toute cette fatigue, de tous ces mécomptes, de cet ennui. Comme alors le moindre mot, le moindre regard, le moindre geste de la nuit, reviennent à la pensée! Comme tous ces souvenirs s'allient bien aux fleurs que l'on rencontre; que de sourires, que de fronts purs on entrevoit sous le voile de l'eau et dans les masses du feuillage!

Mais où est-elle maintenant? Je voudrais la voir, sans doute elle est lasse et affaissée. Quoi de plus doux que cette même fatigue que l'on éprouve à deux, dont on connaît tous deux la cause et le mystère? Je voudrais la voir, sans doute sa toilette est maintenant serrée, haute et décente; les femmes ont tant de pudeur après s'être livrées à la volupté! ces yeux languissans, cette taille qui ploie, ce corps abattu! dire que c'est

moi qui ai fait tout cela! — Ah! tout cela est bien plus précieux, bien plus cher, que les yeux égarés de cette nuit, ces poings serrés par le plaisir, ces contorsions, ce désordre, ces grands airs de Bacchante, souvent plutôt feints et simulés que naturels et sincères. Mais à présent, la voilà pâle, triste et rêveuse. — Et que peut-elle me dire? Quelles seront ses paroles, et le son de sa voix? Des reproches sans doute, quoique je n'en mérite guère, quoiqu'elle sache bien elle-même qu'elle n'en ait pas à m'adresser. Mais des reproches, — l'amour n'a pourtant que cela de suave et de mélodieux dans son langage.

— George, j'ai un aveu à te faire, disait le lendemain Myrtil.

— Tu m'aimes, n'est-il pas vrai, et

dernièrement encore, tu t'es battu pour moi? eh bien, pour prix de ton attachement sans bornes, j'ai passé cette nuit avec ta Florence...

— Vraiment! mais c'est moi qui te l'ai envoyée.

— Eh bien, elle semblait être venue de son plein gré, elle ne m'a pas dit un mot de toi, sans doute, pour que les sensations fussent plus complètes.

— Ecoute, Myrtil, je dois dire que l'idée est venue d'elle; nous entendions tes cris; si j'y allais? dit-elle.

— C'est encore trop tôt, lui ai-je dit, mais n'importe, pars.

— Ah! George! quelle amitié! — Tu

me donnes ta Florence que tu aimais tant; du reste, je crois que j'aurais fini par la prendre.

— Mais c'est pour toi que je l'avais amenée, je te l'ai toujours destinée; je te voyais si plein de fantaisies bizarres, occupé si souvent à méditer sur le suicide, que j'ai voulu te distraire à tout prix. — Seulement si je t'avais dit : — Elle est à toi, prends-la, tu en aurais été las au bout de deux jours, tu te serais bien vite amusé à ses dépens. Tu lui aurais rasé les cheveux, ou tu lui aurais peint le corps de diverses couleurs. Tandis qu'en la prenant pour moi, en te défendant d'y songer, vois-tu, j'étais sûr que tu en serais amoureux, rien que pour le plaisir de me ravir ma maîtresse. J'ai donc fait le passionné, le jaloux, j'ai fait semblant d'i-

dolâtrer Florence, et tu t'y es laissé prendre... Si tu veux, maintenant que tu es parvenu à la séduire, nous la partagerons en frères; elle me peindra vos nuits, elle te redira mes baisers, ce sera piquant et romanesque. Ou bien, si tu veux, je te la laisse, je n'y songerai plus, garde-la pour toi.

— Oui, je la garde, dit Myrtil.

Quelques jours après, la petite Florence disait :

— Il est malade, il souffre; tout bas, George, tout bas, il va peut-être dormir... Ah! voici le médecin.

— Eh bien, Myrtil, comment vous trouvez-vous?

— Ah! mal, monsieur le médecin.

J'ai la fièvre, toute cette chambre tourne et babille autour de moi. Croyez-vous que j'en réchapperai?...

— Sans nul doute, mais exécutez bien toutes mes ordonnances; croyez-vous à la médecine?

— Fermement, docteur; mais je vous en prie, sauvez-moi, ne me laissez pas mourir. Oh! non, je ne mourrai pas, n'est-ce pas?... Je ferai tout ce qu'on voudra, moi, pourvu que je vive. Je baiserai la croix s'il le faut, voyez-vous.

— Enfin il est parti, dit George, qu'il ne revienne plus, car il t'effraie toujours.

— Qu'il ne revienne plus! s'écria Myrtil; mais, qui me soignera, qui veillera sur moi? Ah! vous me laisserez mourir!

— Et moi, dit Florence, après avoir été malade si dangereusement, est-ce que je ne suis pas revenue à la santé? — George veillait sur moi, George plus souvent que toi, Myrtil; car tu allais souvent, disais-tu, respirer l'air pur et libre de la campagne, me faisant comprendre ainsi que ma maladie était contagieuse... Mais que m'importe à moi; tiens, veux-tu que je me couche près de toi, que j'aspire ton haleine au risque d'aspirer ton mal?

— Il n'y a que l'air de nos montagnes et de nos champs, dirent-ils, le pays de la vieille George qui puisse remettre entièrement notre malade : partons !

— Et quoi, c'est vous, mes enfans, c'est toi, mon George, mon fils chéri;

et voilà Myrtil, comme il est grandi!... Bonjour, ma belle dame.

— C'est Florence, ma mère; donne-nous à souper.

— Tenez, mes enfans, sur ce bout de table où tout-à-l'heure mangeaient les moissonneurs et les ouvriers; voilà des fruits et du lait chaud. — Je savais bien que vous finiriez par revenir à moi. Tous les jours, le matin et le soir, j'ai prié le bon Dieu pour vous, mes enfans. Mais comme Myrtil est grandi!

— N'est-ce pas? mère George, depuis le temps où nous dévastions vos vergers.

Ils se couchèrent avec le jour dans une chambre aux murailles blanches, couvertes d'images rouges enfumées.

Les solives étaient brunes, et la vaste cheminée déserte. Comme Florence riait en montant sur ce grand lit couvert d'un dais à ramages. — Myrtil, n'as-tu pas peur de te perdre dans cette couche immense? et ces chaises de grand'mères, avec leur vaste dossier, et tous ces meubles de bois, si luisans et si graves!

— Oh! disait Florence, ces draps m'égratignent; ce lit est comme un dôme.

— Mes amis, s'écriait George, ne vous moquez point de tout cela; si vous saviez comme ici tout m'émeut et m'attendrit. Ces meubles où, tout enfant, je m'accrochais pour marcher, cette table carrée où l'on me servait mon lait dans ma tasse d'étain, cette chambre où demain vous verrez courir sans gêne les poules et leurs petits; cette grande armoire où

se réfléchiront les premières lueurs du matin, et les pommiers de la cour qui frapperont familièrement à nos carreaux avec leurs branches vertes, comme s'ils reconnaissaient en nous leurs vieux amis.

La belle matinée! Que de rosée, quel soleil sur le miroir de l'étang! Déjà les granges résonnent, on bat du grain; les femmes vont au lavoir. Les beaux arbres, les bonnes chaumières ensevelies sous le feuillage! Restons, restons ici. Nous aussi, nous aurons notre simple maisonnette fière et joyeuse comme les autres, avec sa petite cour pleine de fumier, la vigne délabrée, près du banc de pierre, la vigne domestique qui étendra ses branches mortes sur la muraille, et notre vache sourcilleuse et morose, revenue du pré vers le soir, qui appuiera chaudement sa tête sur notre

toit de chaume, avant de rentrer à l'étable. Florence, que tu seras belle en chapeau de paille, en jupe rayée, et à tes pieds des bas de laine gris; il est si voluptueux de voir sortir une jambe blanche et polie de la futaine grossière! Tu verras comme bientôt tu gagneras de belles et fortes couleurs, ton teint brunira; mais tu ne feras point d'ouvrages durs et pénibles, pour que tes mains n'aillent pas grossir. George, lui, ira à la ville, il vendra les fruits, il négociera les denrées. Myrtil gardera les vaches et les troupeaux, n'a-t-il pas déjà un nom de berger? La belle vie, bien calme, bien tranquille! Hélas! mais bien niaise, bien plate! Se coucher avec le jour! manger dans de l'étain! — Et puis, à la campagne, il n'y a vraiment point de femmes. Les femmes sont tout aussi gracieuses à cinquante ans qu'à

dix-huit. La vie de campagne, c'est une belle et large fleur bonne à respirer un jour; au lieu de sentir l'œillet ou le jasmin, elle sent le foin, le laitage, avec un arrière-goût de lard et d'ail, et voilà tout; c'est un parfum qu'on peut saisir et définir tout de suite; les autres ont du moins le mérite de rester pendant quelques instans vagues et insaisissables.

— Ainsi, mes enfans, vous restez donc avec moi, vous voulez me voir mourir; — vous me porterez vous-mêmes au cimetière, là-bas, derrière l'église.

— Au contraire, mère George, nous partons : le pays nous ennuie déjà, les filles y sont niaises, et rient tout le long du jour; — nous retournons à la ville.

— Partez, mes enfans, dit la vieille

George, si vous croyez que le bonheur vous y attende. Et elle prit Florence en particulier, avec cette curiosité, cet air de mystère de vieille femme qui aime tant à se mêler des affaires des jeunes filles, à leur donner des conseils, à leur demander leurs confidences, tout en redressant l'angle de leurs fichus, tout en rajustant leurs cheveux. C'est un dernier sentiment de plaisir qui leur fait toucher ce qu'elles eurent elles aussi autrefois : une taille délicate, une main blanche, une parure fine et coquette. — La pauvre mère George, en quittant Florence, lui donnait de ces conseils qui ne serviront sans doute à rien; elle le sentait bien elle-même la vieille mère, en voyant l'air dédaigneux de la jeune femme qui se retirait en arrière, lorsqu'elle approchait trop près d'elle son vieux chef ridé, pour donner

plus d'autorité à sa parole. — Prends garde, ma fille ; si tu savais combien la beauté passe vite, et l'esprit avec elle! Car, qu'est-ce que l'esprit d'une vieille? c'est quelque chose de méchant, de taquin, qui harcelle et qui mord; aussi, nous autres vieilles, nous sommes toutes bonnes femmes, la plupart par nécessité. Veille bien sur mon fils; s'il est malade, fais-m'en part, je partirai aussitôt. Aime toujours bien George et Myrtil, entends-tu? ce sont presque mes deux enfans, quoique je n'en aie allaité qu'un et je les aime tendrement, quoiqu'on les dise bien cachés, bien dissimulés : ils sont si francs, si simples, si ouverts avec moi! Adieu, ma fille, mais prends bien garde : hélas! mon enfant, tu souris en m'écoutant, tu es distraite, tu lèves tes yeux bleus vers le ciel. J'aurais bien des maux à te prédire, bien des douleurs à t'annoncer;

mais pars, ils t'attendent; j'aime mieux que mon sermon soit fini.

Vous ne savez pas, je pense que Myrtil est amoureux de la jeune marquise, si fière, et qui semble toujours mécontente et courroucée.

Jamais il ne reviendra le temps où un pauvre diable en costume équivoque, à la figure maigre, au regard assuré, pouvait porter ses vœux aussi haut qu'il le voulait. Et qu'importait alors aux nobles dames rongées d'ennui, réduites à chiffonner impatiemment sous leurs pieds le tapis docile, ou à faire voltiger entre leurs doigts les glands de leurs rideaux, que leur amant leur apportât au rendez-vous un titre et de la naissance? Elles n'exigeaient même pas qu'il eût à chaque doigt des diamans de prix,

ni qu'il leur fît voir un linge amoureusement plissé. Moins que tout cela suffisait, et on voyait souvent des pourpoints sales et huileux s'étendre et s'oublier long-temps sur le lit à fleurs roses ou sur le sofa bombé comme un cœur gros de soupirs ; mais ce temps-là n'est plus.

— Oui, la petite marquise, disait Myrtil, je l'aime ; mais l'avez-vous vue s'élancer de sa voiture, légère comme un oiseau ? L'avez-vous vue comme moi, sur son balcon doré, après un repas somptueux, présenter son front ardent aux fraîches haleines de l'après-midi, sa robe de soie si étroite et collée sur sa taille ; elle porte toutes ses bagues à la main gauche toujours plus mignonne, plus amoureuse que la main droite.

— Tu aimes la marquise, disait George,

mais depuis quand prononces-tu ce mot-là? — Ne sommes nous pas convenus que l'amour n'était qu'une passion de roman, jamais vraie, jamais réelle; que si nous n'avions jamais lu, ou ouï dire à ceux qui ont lu, qu'on porte gravé en soi le portrait d'une femme, que sans elle l'existence est insupportable, qu'on pense à elle nuit et jour, jamais nous ne nous serions avisés de dire que nous portons son portrait gravé en nous, que la vie est insupportable sans elle, que nous rêvons d'elle nuit et jour. Je ne fais que répéter tes leçons.

— Aimer, vois-tu, George, ce n'est jamais autre chose que vouloir: l'amour, c'est presque toujours de l'entêtement; il est certain que vous aimerez une femme qui vous aura dédaigné, ou qui aura oublié de vous remarquer. J'aime la

marquise, je l'ai vue si enviée, si entourée, si enivrée. Obtenir une femme, c'est sortir vainqueur d'une gageure d'amour-propre; arriver ce qu'on appelle au comble de ses désirs, c'est voir l'accomplissement d'un fait, c'est l'acte d'une volonté ferme et constante. — Du reste, la marquise est mince, légère, c'est un joli petit oiseau-mouche. O qu'elle doit être fine et moqueuse! bien plus que toi, Florence. — Voilà tout ce qu'il me faut; c'est une femme qui sache se moquer de moi, en vérité, c'est tout ce que je rêve de plus gracieux au monde.

— Eh bien, Myrtil, encore cette dernière illusion, ce désir à contenter, et après cela, plus rien sans doute?

—Et moi, lui dit Florence, en se jetant à son col, tu ne penses donc plus à moi?

Myrtil lui répondit gravement : Les femmes durent un mois, quelquefois deux. Ensuite, les lois du cœur et du sentiment exigent impérieusement qu'on en soit las et fatigué. Si on le voulait bien, on trouverait qu'on les aime à peu près autant que le premier jour. Mais nous avons une renommée d'inconstance que nous ne sommes pas fâchés de soutenir ; je t'aime toujours, Florence, mais je voudrais la marquise.

— Ne dites point que vous m'aimez encore, Myrtil. Hélas ! je sais trop bien que maintenant je vous fatigue. J'ai beau chaque matin mettre mes plus belles robes, placer dans mes cheveux les fleurs que George m'ajuste, et le collier que vous m'avez donné le jour de la noce de Phocidas, vous remarquez à

peine mes toilettes et mes coiffures. Aussi bientôt, hélas! je laisserai aller mes cheveux comme ils voudront; il n'y aura plus rien en moi d'élégant, rien de gracieux, plus de rubans, plus de robe qui laisse voir mes épaules, puisque Myrtil ne daigne plus faire attention à moi, puisqu'à présent il lui faut des marquises et plus de Florence.

— Oh! je t'aime toujours, s'écriait Myrtil, je ne renonce pas à toi... Non, non, ne crois pas que j'en aie fini avec toi, mon cher amour, nous aurons encore à causer ensemble, à nous quereller peut-être, car nous ne sommes jamais du même avis; conserve bien ta beauté, surtout prends toujours soin de tes cheveux, l'honneur de ton front: j'y reviendrai, je te le jure; mais la marquise, la marquise pour un jour!

—Eh bien, dit-elle, puisqu'il en est ainsi, vous l'aurez pour un jour cette grande dame, mon beau Myrtil, mon beau jeune homme si passionné; mais je veux que ce soit à moi que vous la deviez. Nous autres femmes, quand nous le voulons, nous savons si bien nous vendre les unes les autres! Je ferai la camériste, j'aurai un corsage rouge et un tablier de mousseline frêle, ce costume me siéra, et je ferai tout pour trahir ma maîtresse. Je t'introduirai auprès d'elle, et je te ménagerai un entretien.

Florence souriait devant la glace tout en prenant son costume de soubrette, cette jupe courte qui souvent a triomphé de la robe à queue, longue et flottante. Elle croyait que Myrtil reviendrait à

elle, elle encore si fraîche, quand elle voudrait le charmer, le séduire, que, comme autrefois, elle n'aurait qu'à recourir à cette simple toilette qui lui allait si bien. — Oh ! se disait-elle, il est si doux de retrouver celui que l'on aime, après quelques jours d'abandon et d'oubli ; on a tant de reproches à se faire tous les deux, il faut se pardonner tant de choses ! C'est pourtant ainsi que nous serons Myrtil et moi, lorsqu'il sera revenu de chez cette grande dame qu'il aime.

Un dimanche matin, on arrangeait les cheveux de la marquise, elle était noyée dans les flots de la mousseline parfumée; tout en rêvant, distraite et ennuyée, elle éparpillait quelques mêches de sa chevelure noire, qu'on avait retranchées pour essayer d'une coiffure nouvelle. — Surtout, ayez bien soin de ce

côté, je crains qu'il n'ait pris un faux pli. — Elle rêvait peut-être à un des jeunes gens si nobles qui la veille encore l'entouraient de leurs hommages et de leurs flatteries ; mais pourquoi faut il que ses phrases tombent toutes implacablement spirituelles ? Quant à l'autre, il fait le sceptique, il se raille de tout, pourquoi ? parce qu'il est laid. — Mon Dieu, je suis heureuse d'avoir une nouvelle femme de chambre.

C'est toi, Myrtil? que viens-tu faire ici, mon triste héros, sur ces tapis chamarrés ? comment les laquais ont-ils pu te laisser entrer? Pour Dieu ! rajuste un peu ton costume devant cette glace ; tes cheveux sont beaux, mais place-les un peu sur le côté ; tes mains sont charmantes, mais on ne les remarque pas. Si tu m'avais dit seulement où tu allais,

je t'aurais donné une bague. Allons, ne ris pas, ne fais pas le railleur dans ce boudoir doré dont la porte vient d'être fermée sur toi, profane! Et dire qu'elle est à toi, cette femme à la tête distraite et penchée! La nouvelle femme de chambre, c'était Florence, et déjà Myrtil avait échangé avec elle un regard d'intelligence; déjà il la trouvait plus belle que la marquise.

Lorsqu'il fut de retour : — Raconte-nous au moins ton rendez-vous, lui dit George.

— Rien de plus simple : la marquise quitta son fauteuil de toilette, et alla se jeter sur un sofa; je me plaçai près d'elle, et elle m'agaçait, vive et piquante. Moi, je faisais le timide, je baissais la tête; j'ai toujours aimé qu'une

femme me fît des avances; quand on les laisse aller, elles vous en font tant, et de si crues, et de si positives! — Ma jolie dame, lui disais-je, si vous saviez combien de fois j'ai pensé à vous! j'ai le cœur neuf, et j'ai quelquefois passé des nuits entières à pleurer. — Pauvre enfant! me dit-elle, et elle me mit la main sur les yeux, pour voir si je ne pleurais pas encore; je retins ma respiration, j'enflai mes côtes, j'invoquai le ciel, les larmes ne vinrent pas. Pourtant, la scène d'amour allait toujours: nous nous touchions par moment; la marquise feignait de s'attendrir, moi, je riais de tout mon cœur, je trouvais que nous sentions horriblement le Faublas. Enfin tout était dit: nos visages étaient près l'un de l'autre, elle était plongée dans ce demi-baiser voluptueux où l'on se touche et l'on se respire tous les deux;

et je m'amusais à compter les plis imperceptibles de la mousseline qui voilait à demi son sein.—Ce fut, je dois le dire, quelque chose de doux, lorsque, montant silencieusement le long de son bas bien tendu, et franchissant la rosette de la jarretière de soie, je tombai tout d'un coup sur sa peau de satin si douce, et qu'elle me retira brusquement d'abord par dessus la robe moelleuse, mais bientôt je sentis se soulever la main qu'elle m'opposait, elle me laissa aller, en souriant, à demi penchée sur moi. J'étais à ses pieds, et en me relevant, je vis à mon cou sa belle chaîne d'or. Je lui dis adieu; elle me pressa dans une étreinte amoureuse, interminable, qui faillit me faire perdre patience, et en sortant, je m'écriai en triomphe :—Vive ma Florence!

Mais au milieu de leur existence in-

souciante et philosophique, malgré leur indépendance d'esprit, les pauvres enfans sentaient arriver à pas de loup un hôte fâcheux qu'ils auraient quelque jour à loger et à héberger, — la misère.

— Tu en mourras, toi, dit George à Myrtil, car, grâce à moi, tu n'as pas encore appris à lutter contre cet hôte fâcheux ; tu ne lui résisteras pas.

— Eh ! mon ami, dit Myrtil, ne sommes-nous pas trois pour le supporter? et puis, n'avons-nous pas l'argent de mon vieux maître ?

— Ecoute, Myrtil, je ne te demande qu'une chose, ne te donne pas la mort sans me prévenir; je t'en prie, ne me laisse pas seul dans cette vie d'ennui.

Résiste aussi long-temps que tu le pourras, je te tiendrai compte de tes efforts.

— Rassure-toi, mon cher George, bannis toute crainte de ce côté ; depuis long-temps je suis bien résolu à vivre.

Avec le temps, leur mansarde avait fini par devenir élégante. Même quand vous détestez une femme, que vous en êtes las, qu'elle vous fatigue, toujours quelques galanteries, quelques présens trouvent à se glisser malgré vous. Pour toi ce coffre, pour toi ce dessin frais et facile. — Peu à peu, les anciens meubles avaient été chassés. Allez-vous en, vieux meubles massifs, faites place à ceux-ci casuels et fragiles. — La glace à Florence, la chaise basse à Florence, le coussin à fleurs sous les pieds de Florence. Vous êtes bien fiers, et comme vous vous pavanez, jolis ou-

vrages de femmes, broderies et tapis rouges de femmes! Des coussins qui cèdent, des meubles qui plient — Mais c'est l'hiver surtout que tout cela est utile, qu'on aime à se blottir chaudement sous cette ouatte moelleuse. Vous voyez, leur intérieur est presque riche, élégant, il a son charme et sa poésie; d'ailleurs Florence n'était pas venue sans apporter quelques meubles à elle, quelques bijoux de prix. Dans les armoires sont rangées ses belles robes d'étoffes précieuses, si vieilles, il et vrai, et passées de mode, mais qui lui allaient encore si bien!

Oui, ces tapis que tu as brodés, ces coussins où roulait ta tête, où l'on retrouvera peut-être un de ces parfums que j'aimais tant, et que j'ai tant de fois respirés sur tes cheveux; ce petit meuble d'acajou qui se cache là-bas dans

l'encoignure, tout est à vendre. — Va vendre ceci, va vendre cela. — Oh! pas cette robe, mes amis, ou bien que je l'essaie encore une fois. — Oui, elle te sied à ravir, mais va la vendre. — Quoi! ce fichu que j'ai brodé pendant toute une nuit, pour aller, le lendemain soir, avec vous, dans une île, où de jeunes demoiselles me prirent par-dessous le bras, et me demandèrent si j'étais mariée? — Oui, le joli fichu que tu as brodé toi-même. — Ah! voilà ce que vous m'avez donné à ma fête, je m'en souviens. Ce jour-là nous avons soupé tous trois ensemble; il y avait des fleurs sur la table, avec des bougies; j'étais entre vous deux, et je ne pouvais me lasser d'admirer le collier que vous m'aviez donné. — Eh bien! ce collier bleu que nous t'avons donné le jour de ta fête, il faut le vendre aussi, et, quand ce jour-là reviendra, tu diras: —

Ah! c'était ma fête hier. — Oh ! quant à mes diamans, je les refuse. Mes pauvres diamans montés à l'antique, qui ont tant noirci dans leur vieil étui de chagrin ! vendez tout excepté mes diamans ; je les tiens de ma mère, voyez-vous : il est vrai, comment les avait-elle gagnés, ma mère la prostituée ? mais enfin elle m'aimait, et lorsqu'elle mourut : — Garde-les, me dit-elle, et souviens-toi de moi. — Laissez-les moi, je vous en prie, ils vaudront peu. Les juifs ne les trouveront pas de leur goût. Oh ! comme mes bagues, comme mes boucles d'oreilles sont brillantes ! Laissez-moi les admirer pour la dernière fois, m'en parer une dernière fois. — Adieu mes bagues, adieu mes beaux diamans ! — Pauvre enfant, comme ils te dépouillent !

Dans ce monde si triste, où depuis si

long-temps l'ennui règne en despote, il n'y a plus qu'une chose vraiment digne d'admiration grande et imposante, c'est le théâtre. Là, tout est flatteur, tout ce qui élève et agrandit l'ame se trouve réuni, gloire du talent, admiration, suffrages. Le théâtre n'est destiné qu'aux génies supérieurs, aux intelligences dominantes, qui n'ont pu trouver à s'atteler à l'un de ces jougs communs qu'on appelle des métiers. Vous avez le génie d'un conquérant, d'un grand orateur, d'un grand prince, d'un poète; vous avez même une intelligence supérieure à toutes celles-là, et vous vous faites comédien. Le comédien voit à ses pieds une foule béante qui pâlit et frissonne. Et il laisse à cette foule le droit de le siffler, c'est là ce qu'a de plus beau et de plus noble sa condition. Un roi est au-dessous de lui, car il n'est revêtu que d'un faux éclat, d'une

grandeur de convention, parce qu'il est toujours sûr des suffrages et des cris d'admiration qui doivent s'élever sur son passage.

— Ne-serais tu pas flattée, Florence, dit un jour Myrtil, d'être comme cette grande dame sur un théâtre, en robe transparente, en bracelets, en gants blancs?

— Oui; mais est-ce qu'elle a toujours la même robe rose tous les soirs?

— Oh! non, pas toujours une robe rose. La voilà qui revient, c'est encore elle; mais elle a changé de costume : c'est une robe blanche cette fois, un costume de bal; elle a des fleurs et des diamans dans les cheveux; et ce jeune homme à la chevelure si belle, si noire,

si frisée, qui l'attend pour lui donner la main, est-ce que tu ne le trouves pas bien aussi?

— Oh! bien mieux que toi vraiment, Myrtil.

Myrtil se mordit les lèvres, et sourit en lui-même.

Pourtant, le beau jeune homme frisé sembla moins beau à Florence quand elle l'eut vu entrer et sortir plusieurs fois; elle le trouva même bien bas et bien vil, lorsqu'à la fin de la soirée elle le vit baisser humblement sa frisure pour saluer, et s'incliner à mesure que le rideau tombait.

Un matin, Florence et Myrtil traversaient un petit bois encore plein de rosée;

les oiseaux chantaient sur leurs têtes, et lorsque le feuillage venait à s'ouvrir, ils apercevaient devant eux les prés éclairés par le soleil, où quelques bestiaux erraient déjà. La toilette de Florence était pleine d'élégance et de goût; ainsi l'avait voulu Myrtil.

—C'est la première fois, dit-elle, que nous sortons tous deux seuls, Myrtil, et jamais le ciel ne m'a semblé plus beau. Sous ces arbres je respire plus à l'aise. Reposons-nous un peu sur ce lit de gazon, éclairé à demi d'un rayon de soleil faible et craintif, je me sens fatiguée.

— Allons, allons, du courage! disait Myrtil, nous ne sommes pas venus ici pour admirer les gouttes de rosée et les rayons du soleil mystérieux qui percent

le feuillage : je t'ai parlé d'une promenade matinale, je t'ai parlé de venir respirer le grand air; mais ce n'est pas pour cela que nous nous sommes mis en route.

— Et où donc allons-nous? dit Florence.

— Nous allons chez monsieur le directeur du spectacle.

— Comment? par cette route ombragée, par ce petit bois si frais, dont les sentiers couverts de fleurs se cachent et s'enfuient?

— Oui, par ce petit bois; monsieur le directeur demeure à la campagne, m'a-t-on dit, il est retiré dans son château. Comme tu vois, c'est presque un grand seigneur. N'est-il pas vrai, Florence, que tu seras bien aise de débuter?

— Hélas ! non, car je ne pourrai plus venir ainsi avec toi, le matin, répandre dans le bois nos rires et nos fraîches causeries ; il faudra que j'apprenne mes rôles à mon lever : justement j'ai une si mauvaise mémoire ! Et le soir, il faudra que je parle et que je chante, sur des quinquets qui m'enverront leur fumée noirâtre ; on dit que le reflet fait loucher. Je ne pourrai plus, avec George et toi, venir admirer sur cette colline le soleil couchant. Plus de soirées pour nous, plus de fleurs des champs pour moi ; je ne sentirai plus l'odeur du chaume, le parfum des vaches qui vient nous saluer maintenant ; — car nous approchons d'un village.

— Tu aimes donc la nature, Florence ? que ne le disais-tu ? Mais sur la scène

tu seras toujours entourée de rosiers, de cabanes, de palmiers, de beaux feuillages. Tu auras un beau ciel bleu sur la tête; au théâtre, le ciel est toujours bleu. Je recommanderai qu'on place de beaux paysages dans les pièces où nous te ferons jouer. Seulement, je te préviens que les rosiers seront en carton, les chaumières en toile; tu verras souvent le vent des coulisses agiter le ciel bleu festonné, dont les franges pourront bien être trouées dans maint endroit. La nature du théâtre est une nature toute de profil; les buissons, les maisons, les troncs d'arbres, tout est en largeur; mais tu verras quelle vie joyeuse est celle que je te prépare; quelle belle soirée que celle de ton début : tu ne seras plus la Florence de Myrtil et de George; tu seras partout une reine, une divinité. Mais silence, voici la demeure de monsieur le directeur.

On leur avait parlé d'un château: ils ne trouvèrent qu'une maison de grande route, peinte en jaune, incertaine, penchant d'un côté; les murs étaient pleins de fentes, le toit tombait en ruine.

Dans cette maison, tout le monde était pâle et blême; la tante, la nièce, la femme de charge, la gouvernante, les valets, tous, jusqu'à un jeune enfant de dix ans; ils portaient autour des lèvres, sur les joues, ces rides précoces, ces sillons, ces sentiers creux, que le fard trace si vite, surtout au milieu d'un jeune visage; on voyait que tout ce monde jouait la comédie. Le directeur, lui, était encore plus défait que personne; il y avait encore cependant une grande dignité et de la noblesse tragique dans toute sa personne.

— Voilà notre Florence, lui dit Myrtil, que je vous amène. Cette enfant, toute jeune qu'elle est, a les inclinations dramatiques; elle se recommande à vous, monsieur le directeur : on sait quel appui constant vous prêtez aux jeunes talens qui demandent à se produire.

— Oui, répondit le directeur, et j'ai eu à me repentir de ma facilité; on m'a souvent amené ainsi de jeunes femmes pour que je leur ouvrisse les portes de notre théâtre, et il se trouvait qu'elles oubliaient leurs rôles au moment de la représentation, ou bien elles se présentaient avec des robes trouées; d'autres mettaient leurs cothurnes sur leurs pieds nus, sous prétexte de compléter l'illusion; cependant il me semble que les bas couleur de chair ne sont pas hors de

prix. Si vous saviez combien de fois, les jours de début, on a saccagé mon lustre et brisé mes banquettes !

—Nous, répondit Myrtil, nous aurons au moins une toilette décente, j'y veillerai ; mais voyez, je vous prie, ce que je vous offre ; quelle tête et quels pieds mignons, monsieur le directeur !

— Pour que je puisse me décider en faveur de mademoiselle, dit le comédien, il faudrait d'abord qu'elle me montrât ses bras, pour voir s'ils sont blancs et s'ils sauront prendre des poses.

— Allons, montre tes bras, Florence.

— Oui, de beaux bras effectivement ; on peut y toucher, n'est-il pas vrai, mademoiselle ?... Il faudrait aussi que je visse

vos épaules et votre gorge, pour savoir si vos épaules sauront haleter, si votre gorge sera imposante et noble dans les grands rôles de nos tragédies, des chefs-d'œuvre de notre langue.

— Allons, Florence, montre à monsieur ta gorge et tes épaules.

— Une gorge ravissante! Et maintenant, vous, dit le comédien à Myrtil, il faut me laisser seul un instant avec elle, pour que je la dresse, et que je lui enseigne quelques-uns de nos principes.

— Quoi! dit tout bas Florence, vous allez me laisser seule avec cet homme, il me fait peur avec ses dents jaunes et ses yeux louches privés de cils.

— Va, mon enfant, dit Myrtil, la

passion du théâtre purifie tout et nous absout d'avance. Soumets-toi docilement aux leçons de monsieur le directeur; je t'attendrai dans l'antichambre.

La vie vous fatigue, les sentimens délicats, les plaisirs des sens sont émoussés, tout est usé en vous; faites-vous donc comédien.

Prenez, ne fût-ce que pour un jour, cette folle casaque, faites crier les planches sous vos pas, voyez l'effet des quinquets sur vos yeux effarouchés. Prenez le rôle que vous voudrez, revêtez le masque antique ou la perruque ronde, le manteau drapé ou la toge romaine, soyez tuteur ou amoureux, duègne ou ingénue, monsieur; mais allez voir ce que c'est que le bruit des applaudissemens, voyez-les s'élever, croître, enten-

dez-les retentir comme un tonnerre; et les sifflets, cette autre musique qui a bien aussi ses effets bizarres, sa piquante mélodie!

Voyez surtout ce que c'est qu'une loge dramatique, si étroite, si serrée. — Où sont mes costumes, où sont mes rôles, où sont mes couleurs? Tant de bruit, tant de voix, de quolibets, de faux rires, tant de tumulte, tant de cris, tant de mystère et d'inquiétude. Oh! si vous avez jamais une sœur ou une femme qui vous soit chère et que vous forciez à débuter, je vous le conseille, ne souffrez jamais qu'elle s'habille au milieu de cette cohue, de ce bourdonnement, de cette chaleur étourdissante.

Voilà les femmes qui entrent et qui sortent d'un air affairé. Et Myrtil qui rit, qui

accoste tout le monde, qui parle à monsieur le directeur qui vient d'arriver, qui crie, qui trépigne, qui est fou. Et Florence qui est déjà pâle, déjà fatiguée, brisée, n'en pouvant plus, et George à ses pieds qui lui répète tout bas son rôle. — Tu sais, lui disait-il, moi, si je l'aurais jamais voulu, pauvre fille, mais c'est Myrtil. — Ah! j'en mourrai, disait-elle, j'ai la fièvre, j'étouffe dans cette robe. — Dieu! que je vais paraître pâle!

Bientôt aussi les hommes, ses camarades, entrent sans façon, avec du gris, du jaune, du vert sur la face, à moitié vêtus, quelques-uns ayant gardé par-dessus leurs habits de théâtre, de drap rouge et de mousseline blanche, une redingote ou un manteau de ville, comme des sauteurs de corde, les misérables!

Vous en voyez dans ces cellules ouvertes qui chantent et déclament en s'habillant ; celui-ci peigne amoureusement sa perruque, celui-là cire ses escarpins. N'approche pas là-bas, au fond, Florence ! tu verrais le père noble, père lui-même de huit enfans, qui s'habille et te montrerait sans pudeur ses jambes nues et décharnées.

Es-tu prête, Florence? es-tu prête? Allons, on va commencer. Entends-tu d'ici la musique qui bourdonne dans le lointain? Tiens, voici un bouquet. — Mais je suis déjà étourdie, entêtée ; ces fleurs me feraient mal. — Prends donc, te dis-je, elles sont dans le rôle. Et Myrtil, Myrtil n'eut ni honte, ni regret, en la voyant si belle, si bien parée, prête à paraître devant ces hommes noirs qui

sentaient le vin et la pipe, aux figures noires et hideuses, qui riaient d'avance, en blouses, avec des vestes de toile; elle, encore jeune, encore fraîche, osant montrer à peine ses pieds si minces captifs dans des souliers de soie. Et sa main ne trembla pas à lui; Myrtil, quand tout fut fini, qu'elle se leva faible et incertaine comme une victime pour partir, et qu'il approcha de cette peau si pure, au tissu si fin, l'infâme éponge imbibée de rose. — Un vieux comédien, qui assistait en souriant à cette scène, s'approcha avec un pinceau pour former l'arcade déliée de ses beaux sourcils: elle eut encore la force de le repousser; mais le vieux comédien avait trouvé le moment de lui saisir la taille.

Il y a d'horribles vieillards, qui profitent des momens de peine et d'embarras

pour ravir encore quelques faveurs quand une jeune fille s'afflige, qu'elle pleure, ou qu'elle a peur. Regardez-les; vous les verrez qui, sous prétexte de la soulager ou de lui porter secours, lui prennent les mains, saisissent, à la dérobée, quelque membre tendre et poli sous l'étoffe voluptueuse.

Que ce théâtre est noir! Quelle odeur de poussière, de vieux décors! Ces hommes à figure basse et repoussante, en bonnets rouges, qui poussent et retirent des haillons grossièrement enluminés! et ces enfans livides qui jouent par terre! tout ce clinquant, ces faux diamans, ce goût de musc et de pommade répandu partout, ce rouge qui vous éblouit en passant sous vos yeux! Ici, tout le monde a une grosse voix, tout le monde est enroué, tout le monde se tutoie. Voyez

vous là, dans ce coin, derrière une coulisse, cette vieille femme qui broie une soupe à l'ognon dans une soupière de faïence.

Comme Florence la regardait avec attention, s'attachant à l'objet le plus indifférent, dans son inquiétude mortelle et son désespoir, la vieille lui tendit la soupière.

— Tenez, ma belle dame, une cuillerée seulement; cela vous remettra.

—Oh! le cœur me bat, j'ai peur; toutes ces têtes, ces femmes coiffées en cheveux, qui rient là-bas, dans le fond, comme elles sont moqueuses! Et cet orchestre, et cette foule. — Oh! non, non, jamais.

— A nous, dit en s'avançant un co-

médien au long nez, à la démarche assurée, en habit de soie et en jabot. Nous entrons ensemble.

— Non, monsieur, non, je ne veux pas; je n'irai pas avec vous, je veux me déshabiller, ôtez-moi tout cela....

— Tu ne veux pas! dit Myrtil; et il la menaça du geste en lançant sur elle un regard de tigre.

Elle fit un mouvement de crainte, étendant ses bras en avant comme pour se garer, avec sa belle robe et sa coiffure si légère.

— Ah! Myrtil! Myrtil!

— Je vous l'avais bien prédit, disait George: elle n'a pas triomphé, elle n'a

pas été applaudie, elle n'a même pas été sifflée, de sorte qu'elle n'a semblé intéressante à personne; elle a été tout simplement médiocre. Le théâtre ne peut nous offrir aucune ressource. Florence est trop timide, trop délicate pour réussir; trop sentimentale, trop passionnée pour briller aux momens qui exigent quelque sentiment, quelque passion.

— Vous n'avez pas tout vu, disait Myrtil en souriant : figurez-vous que l'ingénue sentait le vin; on a exigé que l'amoureux de la troupe ne jouât jamais sans gants, et le vieil oncle, si recommandable, qui faisait à la fin de la pièce une morale paternelle et touchante, offre un résumé à peu près exact de tous les vieux vices et des plus honteuses débauches. Maintenant nous connaissons le théâtre.

Quelques jours après, ils cheminaient tous trois, tristes, voûtés, baissant la tête. Ils regardaient une maison rouge, tumultueuse, échauffée, incendiée par le feu des cuisines. Au premier, on danse, on rit; c'est une fête, c'est une noce, on se réjouit en attendant le dîner. On aperçoit par les croisées une longue table parée d'une nappe blanche, le couvert est dressé dans une longue salle vaste et sonore. On va, on vient, tous les cuisiniers sont en vestes blanches; l'écaillère en robe rouge et en dentelle; les chiens, les chats qui rampent autour des broches; le mendiant curieux qui s'obstine à faire entendre, aux fenêtres du rez-de-chaussée, sa chanson monotone.

— Qu'ils sont heureux! disait George, ces hommes avec leurs bouquets,

ces paysannes avec leurs tabliers de soie noire ! Il y a quelque temps, nous nous trouvions pourtant à une fête semblable: t'en souviens tu, Myrtil?... Mais, pourquoi pleures-tu, Florence ?

— J'ai faim répondit-elle.

Heureux ceux qui ont eu, dans leur jeunesse, quelque amour vrai, une passion vive et durable. Une maîtresse qu'on a abandonnée ne sera plus, sans doute, comme autrefois, un culte, une idole ; mais ce sera toujours quelque chose de cher et de sacré qu'on craindra de voir souiller et profaner. N'est-il pas vrai, jeunes cœurs, si je suis encore dans vos secrets, et si mes souvenirs ne me trompent pas, qu'on ne trahit souvent une femme, que pour la contempler plus belle et plus douce à travers le pris-

me flatteur d'un nouvel amour? Oh! si nous devons avoir un culte ici-bas, que ce soit pour celle qui nous a souri la première, celle qui fut témoin de nos premières galanteries si gauches et qui rougissaient tant, qui se montra si complaisante, si bonne maîtresse pour la première heure de volupté. Sacrifiez tout le reste, dispersez les autres sentimens comme des grains de sable, mais gardez au moins la superstition du nom d'une première maîtresse. Ou bien quand on a connu une femme dans ses moindres actions, qu'on l'a vue tour à tour pleurer, se lamenter, souffrir, faire l'enfant, faire la fière, la dédaigneuse, la folle; qu'on l'a vue chaque matin s'habiller en chantant, peigner ses longs cheveux comme une suppliante, tantôt fatigante, laide à voir, avec tous les symptômes de la niaiserie, poussant à tout propos un long éclat de

rire inextinguible sans motif; puis, un autre jour gracieuse, souriant à peine, jeune idole penchant la tête, pâle et passionnée. — Oh! pour cette femme-là il reste toujours quelque chose, même au fond des ames les plus corrompues; vous ne la laisseriez jamais se flétrir, se livrer à l'infamie; car elle est à vous, c'est toute votre vie, ou presque toujours la part la plus belle et la plus enivrante, elle connaît toutes vos passions, vos goûts, vos secrets, vos crimes peut-être; elle vous a tout entier comme vous l'avez tout entière.

Il pleut, et l'hiver approche. Et pas une bûche dans le foyer. Le vent gronde dans la cheminée, je grelotte par avance. — Paresseuse! que fais-tu là? tu bois, tu manges, sans te soucier du reste; je suis sûr que, s'il y avait du feu,

tu te chaufferais tout le jour sans remords. Tu ne saurais donc rien faire pour nous?

— Et que voulez-vous que je fasse? Vous m'aviez dit de débuter, d'apprendre un rôle, de mettre du fard; j'ai appris un rôle, et j'ai mis du fard: mais, hélas! le public m'a froidement accueillie.

Comme Florence est changée, depuis que vous ne l'avez vue! bien brisée, si vous saviez! Myrtil la frappe souvent, quand George n'y est pas; Myrtil, que j'aurais cru si doux!—Florence, ce n'est plus ni jeunesse, ni chant de plaisir, ni insouciance, ni beauté; c'est vieille jeunesse, c'est maigreur, l'œil terne et fixe, l'ame abrutie; c'est misère.

Si je te disséquais, lui dit Myrtil.

— Non pas encore ; plus tard, nous verrons : voici la nuit qui tombe; donne-moi la bourse. Pauvre bourse! comme elle est vide! Mais tandis que George court partout en désespéré, nous n'avons pas cru sans doute, nous, rester oisifs. Je reviens ; attends-moi.

Il se rappela la demeure d'une vieille marchande de guenilles, de vieilles robes, d'écrins remplis de pierreries fausses montées sur cuivre; plus d'une fois en passant, il avait admiré l'intérieur de la boutique et son riche étalage.

Il trouva la marchande étendue dans un large fauteuil de tapisserie ; on la distinguait à peine au milieu de ses friperies, de ses vieux meubles, de ses vête-

mens déchirés, de ses doubles haies de toiles suspendues, de ses haillons jaunes et rouges qui pendaient accrochés au plafond, et semblaient vouloir vous toucher et vous atteindre.

Myrtil s'approcha d'elle, et lui prit familièrement la main, il mit la bourse près d'elle, et lui dit: —Pour ce prix, ma mère, je voudrais avoir la plus belle parure de tes magasins, une robe de soie, des chaussures de bal, des plumes, des fleurs; enfin la parure que tu me donneras, je veux qu'une reine l'ait portée; oui, une parure qui du front d'une majesté passe entre mes mains, délabrée et flétrie. On me nomme Myrtil.

La vieille renversa la bourse sur la table, retourna chaque pièce, la pré-

sentant à la clarté de sa lampe; car il faisait nuit, et, d'ailleurs, le jour ne pénétrait jamais chez elle, toutes les croisées étaient obstruées de meubles, de coffres et de chiffons.

— C'est là tout ce que tu possèdes, mon enfant? lui dit-elle; mais pour ce prix je ne puis rien te donner, rien qu'une méchante robe de ménagère, accompagnée, par-dessus le marché, d'un bonnet de campagnarde, si tu veux; mais, pour si peu, tu ne peux avoir ce que tu demandes.

— Tu me vois désespéré, dit Myrtil en reprenant sa bourse; cette belle parure eût fait ma joie; depuis long-temps je l'avais construite, édifiée dans ma tête, élégante et frêle, c'était pour ma jeune maîtresse: je la meublais, je l'en-

tourais, cette jeune amie, de tout ce que tu devais me vendre; me voilà malheureusement déçu.

—Ta maîtresse est jolie, n'est-ce pas, mon fils? eh bien! j'ai là dans mes cassettes et mes armoires de quoi l'embellir encore. Cette collerette irait bien à son col blanc, et ce bouquet à son corsage, n'est-ce pas? disait la vieille, en secouant la poussière logée dans les plis de la dentelle et sous les fleurs du bouquet.

— Oh! oui, ma mère, s'écria Myrtil en saisissant la main de la vieille par un brusque mouvement de galanterie.

—Et cette robe bleue, avec cette garniture blanche? ajouta la vieille en allant dans le fond de la chambre, est-ce que tu crois que ta maîtresse n'au-

rait pas l'air d'une princesse sous ce beau taffetas ?

— Oh ! ma mère, dit Myrtil, ne me montre pas ainsi toutes tes richesses, hélas ! puisque je ne saurais y atteindre. — Et ces souliers, et cette coiffure ? ajoutait encore la vieille en allant déterrer une paire de souliers moisis, et une toque parée d'une noble cocarde d'acier rouillé, avec une toile d'araignée mêlée opiniâtrément dans le panache.

Elle amassait toutes ces richesses sur une table, souliers, chapeaux, voile, robe et manteau, et elle fouillait le paquet de ses mains crochues, se plaisait à le faire crier, résonner ; les fleurs artificieilles qu'elle froissait, la gaze qu'elle chiffonnait ; la toque dans le carton se gonflait et s'abaissait.

— Oh, que tout cela est beau! ma mère, s'écriait Myrtil. Oh! comme tu pourrais nous rendre heureux, si tu savais! C'est pour une fête, une belle fête, où il faut que nous paraissions nobles et riches; c'est pour ce soir : on nous attend. Je t'en prie, laisse-moi emporter cette parure. Oh! je t'aimerai....

Il était aux genoux de la vieille, appuyant, éperdu et troublé, son front sur son tablier de toile bleue, haillon troué, qui sentait l'ail et la poudre des vieux meubles et des guenilles.

— Que faites-vous donc, étourdi? disait la vieille en le relevant : une fête, n'est-ce pas, et quand vous serez perdu dans son tumulte, que vous aurez respiré son haleine enivrante, vous pense-

rez bien à moi ! et cependant Dieu sait si j'aimerais à te voir heureux et fier auprès de la jeune fille ; mais si tu voulais cette nuit....

— Cette nuit, ma mère ? mais c'est ce soir, c'est maintenant qu'il nous faut tout cela. Oh ! demain, oui, demain, je suis à toi pour toujours. Prends pitié d'un jeune cœur comme moi, voyons, cède à ma prière. — Et flatteur, et caressant, il laissait flotter à l'abandon ses doigts blancs sur le cou de la marchande.

— Ingrat, lui dit-elle, vous souviendrez-vous seulement de la bonne fripière? — Elle le fit asseoir sur ses genoux, le forçant à appuyer sa tête sur son épaule. Myrtil était si jeune, et la marchande si jaune et si ridée, qu'à les voir on eût

dit une vieille nourrice qui portait et berçait sur elle son nourrisson.

Après quelques momens d'amour et d'extase, il commençait à étendre lentement ses mains vers les riches habits. — Quoi, lui dit-elle, tu veux déjà me quitter? Elle lui fit tant de caresses, elle le pressa, elle lui fit de si beaux sermens, elle l'appela de noms si chers et si doux, que Myrtil fut obligé de couper court à tant de bonheur en s'élançant vers la table et en s'emparant brusquement du paquet.

Il entendit la vieille appeler et glapir derrière lui; mais il était déjà dehors. — Cris superflus! ô bonheur et victoire! il était enfin le maître de la belle parure!

— Tenez, Florence, dit-il en ren-

trant, voici qui vous appartient, cette robe est la vôtre; habillez-vous sans retard, je vous expliquerai ensuite ce que vous aurez à faire.

— Mais ne voyez-vous pas que ces fleurs sont affreuses, ce satin est fané? et cette toque bleue avec cet infâme panache! Mais tout cela est de mauvais goût! tout cela a déjà été porté!

— Ecoute-moi, Florence: pour ce que je veux te faire faire, vois-tu, une mise simple, une mise de bon goût, ne conviendrait pas; il faut qu'il y ait quelque chose d'extravagant, d'écervelé, d'oriental dans le costume, de la bayadère pour attirer à soi; de la soie, de l'or, du satin; et qu'importe que le satin date de la régence, qu'il y ait sur l'or des taches de vert-de-gris? Dans cette mise

exagérée, parodie du luxe et de la richesse du monde, il y a déjà de la débauche, de l'indécence, du dévergondage. Mais toute poésie n'est point perdue pour toi. Les prostituées sont souvent belles et enviées. Crois-tu que ces robes si riches, tachées, qui ont pris part à tant d'orgies, que ces bas de soie mouchetés de boue, ce sourire faux, ces dents blanches comme l'albâtre, ces yeux noirs qui roucoulent sans cesse, que tout cela n'ait point sa bizarrerie, son charme inconnu, sa grâce piquante? Toujours plaire, toujours aimer, avoir à chaque heure du jour de la passion, de la volupté au service du premier venu, l'ivresse des sens et du cœur à vendre; mais c'est une noble tâche, qui ne peut convenir qu'à des âmes élevées! Allons, si tu m'aimes, ta toilette est prête: habille-toi!

— Moi ! j'irais courir par les rues? — Ah ! tu ne le voudrais pas, Myrtil, c'est une raillerie que tout ce travestissement.

— Non, non, ce n'est pas une raillerie ; allons, plus de retard, habille-toi, ma fille. Dieu ! que tu vas être belle !

— Mais non ! je ne saurais même pas comment m'y prendre....

— Rien de plus aisé : tu t'adresses à quelque cavalier aux riches manières ; tu t'approches ; ta robe frôle contre lui ; tu le frappes du regard ; tu tâches de l'atteindre du coude, si tu peux ; tu murmures quelques paroles inarticulées ; tu te retournes une fois, deux fois ; tu t'arrêtes ; et le voilà qui te suit....

— Mais où le conduirai-je?...

— Ici. Allons, Florence, quitte-moi cette robe de percale? Tu sais bien que tu aimes que je t'habille, parce que nous rions et nous faisons les fous pendant toute ta toilette, eh bien! je vais t'habiller. Sans flatterie, tu n'a jamais été plus belle. O que de cœurs tu vas percer!

— Mais écoute, Myrtil, il pleut à verse.

— Eh bien! c'est un temps favorable. Seulement étudie bien ta démarche. Vois-tu, d'une main ta robe à demi relevée jusqu'à la jarretière, et de l'autre, le mouchoir folâtre ouvert en parapluie. Mais apprête-toi. Il faut savoir bien jurer, bien blasphémer, poursuivre de bonnes injures ceux qui te pousseront

contre les murs et te frapperont sur le sein.... Mais malheureusement tu as encore la voix bien jeune, bien frêle; mais j'espère qu'elle sera bien vite fausse et enrouée.... Ah! j'oubliais ce verre d'eau-de-vie.

— Mais vous savez que je ne puis en boire; je n'en ai bu qu'une seule fois, le jour où George nous a donné à souper. — Vous vous rappelez?..

— Allons, veux-tu boire? et on entendit le verre claquer contre les dents de Florence...

— Je t'en promets un pareil tous les soirs... Pars maintenant. Eh! tu oublies de m'embrasser?...

— Oh! Myrtil!... Elle frissonnait tout étourdie; l'eau-de-vie la rendait blême,

ses genoux frappaient l'un contre l'autre, elle s'affaissait et tombait lentement à genoux en tremblant et en joignant les mains.

— Qu'est-ce que tu as?... Ne pleure pas, surtout; ah! ne vas pas pleurer, ou sinon.... je te battrai, d'abord.

— Je t'en prie, laisse-moi pleurer, une minute, rien qu'une minute, — et en se regardant dans la glace tout empanachée, la gorge découverte, sa robe de satin bleue, qui était noire sur les épaules, à l'endroit où les mains galantes ont coutume de folâtrer, la jeune femme vint à penser à son hameau natal, à son vieux grand-père qui la berçait dans ses bras en l'appelant sa petite Florence : elle tomba sans mouvement sur le carreau.

Myrtil la releva, raide et violette, sans qu'elle pût se soutenir, et on doit dire à sa louange qu'un moment il eut envie de tout défaire, d'arracher les plumes une à une avec fureur, de mettre le pied dans la belle toque, de déchirer la robe, en commençant par le haut, pour la sentir craquer jusqu'en bas... Il voulait la mettre toute nue pour lui montrer qu'il comprenait bien toute la portée du rôle qu'il voulait lui faire jouer.

— Eh bien ! pars, mais que ce soit pour l'amour de moi. Je le sais, c'est ta mort que je veux; mais, tiens, je le veux, — je t'en prie, et me voilà à tes genoux. Oh ! tu ne sais pas que lorsqu'on aime une femme, qu'on l'a vue dans ses plus beaux rêves, c'est un besoin de la voir

ensuite se traîner dans la boue, sourire dans la boue; oui, c'est un besoin, c'est une rage; c'est le plaisir de tout épuiser, de tout pousser à bout en elle...

— Si seulement, Myrtil, tu venais avec moi. — Oh! tous les deux ensemble, tout m'est égal; veux-tu que nous allions à la rivière, à l'échafaud; — mais seule, toute seule!...

— Tu ne veux pas, eh bien! reste; je te l'ordonne maintenant. — Non, tiens c'était une fantaisie, un caprice; reste, je ne t'en voudrai pas. — Ah! mon front est criblé de sueur; d'où viennent donc toutes ces gouttes froides?... Florence, oublie tout ce que j'ai dit. — Mais elle est partie!...

— Je l'avais prévu; elle m'a résisté,

tant que je lui ai dit c'est ma volonté, c'est mon ordre. Mais lorsque j'ai dit, fais cela pour moi, c'est mon goût, elle est partie sans hésiter. — Voilà ce que c'est qu'une femme !

. . . . . .

. . . . . .

— Prenez ma robe, monsieur, l'escalier est sombre.

Myrtil avait cru qu'elle allait lui donner chaque soir des scènes d'attendrissement, des pleurs, des évanouissemens à chaque conquête nouvelle; mais elle avait fini par s'aguerrir.

Un jour, George et lui se placèrent derrière la cloison pour entendre ce qui se passait dans la chambre voisine, entre elle et les débauchés qu'elle amenait.

Ils voulurent épier la prostitution, non plus comme naguère en s'y livrant, en y prenant part, mais en restant observateurs attentifs et désintéressés. C'est ainsi que de temps à autre ils revenaient à leur premier genre de vie, à leurs examens d'autrefois, cherchant à déguiser, sous une apparence d'observation et d'étude, le vice qu'ils exploitaient maintenant à leur profit.

Mais bientôt, comme dans toutes leurs épreuves, ils reconnurent que la prostitution vue de près, dans la personne d'une maîtresse, ne valait pas mieux que tout le reste, que ces scènes de débauche s'usaient et devenaient aussi vite banales et vulgaires, redites et lieux communs. Et, au bout de deux jours, ils cessèrent d'écouter à la cloison, car chaque soir c'étaient les mêmes dis-

cours, les mêmes propos infâmes, même volupté sans frein, mêmes honteuses folies; et l'or, toujours l'or qui mêlait son bruit et son action éloquente presque à chaque extase, à chaque baiser.

Du reste, leur maîtresse ne leur manqua pas; ils avaient voulu avoir à leur disposition une prostituée pour pouvoir l'examiner de près, et l'interroger à loisir, et Florence, à son insu, se prête merveilleusement à cette nouvelle fantaisie. Naguère ils l'avaient vue jeune et gracieuse, fraîche comme une fleur, toujours chaste et ravissante, jusque dans ses abandons aux leçons d'insouciante folie. Et tout d'un coup, comme si elle avait compris ce que maintenant ils attendaient d'elle, ils la virent atteindre brusquement et presque sans transition les bornes de la honte et de l'infamie.

Leur jeune Florence ne fut donc plus qu'une prostituée de la rue ; ils virent bientôt s'effacer et se souiller de fange ce qui les avait charmés en elle, ce qu'ils lui avaient connu de grâce et de beauté. Florence se confondit bien vite avec ces femmes qui trafiquent chaque jour de leur corps et de leur ame; elle semblait avoir oublié tout un passé de jeunesse et de charmes ; pleine d'une horrible insouciance, elle riait stupidement, elle avait l'air presque folle à force d'abrutissement et d'infamie. Quelquefois elle rentrait, et elle leur faisait peur ; elle était ardente, échevelée, son haleine exhalait une odeur repoussante de vin et de débauche. D'où venait-elle avec ces cheveux en désordre, cette face rouge et bouleversée, ce front meurtri? Ah! sans doute, de quelque honteuse orgie où on

l'avait fêtée, où elle avait fait admirer encore sa jeune tête que l'infamie n'avait pas encore toute flétrie ; ou bien on l'avait outragée, battue peut-être, car ces femmes de festin et de plaisir finissent souvent, à force d'effronterie et d'amour, par se faire battre à la fin du repas, quand les convives sont las et rassasiés. D'où venait-elle? quelquefois, elle était si pâle et si livide, qu'on eût dit qu'elle venait de commettre quelque crime. On me dit que, réunie à d'autres misérables comme elle, elle venait de frapper une de leurs victimes pour la dépouiller ensuite plus sûrement. Que voulez-vous? on va si loin, on devine tant de forfaits et de souillures sur le front calme d'une prostituée de vingt ans.

Un jour Florence rentra tout en pleurs, c'étaient ses compagnes, les au-

tres prostituées, jalouses de sa beauté, qui l'avaient battue, qui s'étaient amusées à déranger toute sa parure. Myrtil la regarda de sang-froid rajuster sa chevelure; elle pleurait, non pas d'avoir été outragée et battue, elle pleurait parce qu'on avait dérangé sa toilette qui lui plaisait, parce qu'on avait taché sa robe blanche, que ce jour-là il lui avait pris fantaisie de mettre. Pauvre enfant! ils la livraient sans pitié à la honte; ils la forçaient à descendre dans la fange, et elle aimait à se parer, elle aimait encore les fleurs et les robes blanches; elle n'avait pas encore perdu les illusions de sa jeunesse et de sa beauté.

Puis, quand elle fut parvenue au dernier degré d'infamie, pour se rendre maîtres du vice et de la corruption, celle qu'ils avaient ainsi dégradée, avilie, ils

voulurent lui rendre ses prestiges et ses charmes. Après l'avoir ainsi dégradée, avilie, avec des souvenirs et des caresses, ils essayèrent de rendre à leur Florence son sourire et la candeur. Ils voulurent la faire revenir à leur ancienne vie joyeuse, la ranimer, faible et flétrie qu'elle était, comme un oiseau blessé sous l'aile, que l'on réchauffe de son haleine.

Ce fut Myrtil qui se chargea d'effacer ces souillures et ces marques dont il s'était plu lui-même à la couvrir. Il la prit sur ses genoux comme autrefois, il l'égaya, il la fit sourire en écartant doucement ses beaux cheveux blonds, il lui rappela leurs jeux et leurs folies, leurs brouilles, leurs causeries sans fin, leur joyeuse promenade dans une calèche de louage.

— Pardonne-nous, lui disait-il, les maux que nous t'avons fait souffrir. Tu es pâle et bien fatiguée, mais nous t'aimons comme autrefois. Non, maintenant plus de larmes, plus d'épreuves pénibles, nous allons retrouver tous les deux nos coquetteries, nos bouderies d'enfans. Si tu veux, nous irons chaque jour dans la campagne, ou bien, nous passerons des nuits entières dans une voiture chaude et fermée; tu m'as dit souvent que tu aimerais à voyager ainsi près de moi. Quand on se réveille on voit un beau clair de lune qui éclaire la route, et le matin on se repose ensemble devant une forêt, au-dessus d'une vallée encore endormie, où l'on aperçoit, aux rayons du soleil levant, quelques vaches qui passent en mugissant devant une cabane solitaire. Maintenant, Flo-

rence, ce seront tes désirs et tes caprices qui décideront de notre vie. Rappelle-toi le jour où George t'a amenée devant moi : nous sommes jeunes encore ; et ne pouvons-nous pas voir revenir ces belles journées d'amour ?

Et, comme pour se venger d'eux, ou peut-être parce qu'elle se plaisait à se montrer toujours docile et complaisante à leurs désirs, Florence se mit à sourire comme autrefois et pencha la tête sur l'épaule de Myrtil. Et dès-lors ils reconnurent leur belle maîtresse : c'était leur reine, c'était Florence qui n'avait pour eux ni haine, ni rancune, qui leur prodiguait à tous deux son ame et sa jeunesse comme aux premiers temps de leurs amours. La voilà ; c'est elle : aussi belle, aussi folle ; mêmes discours, mêmes regards, même abandon : c'est

elle, seulement elle a été malheureuse quelque temps, notre pauvre amie; méchans et cruels, nous l'avions avilie, mais elle a su garder pour nous sa beauté pour le temps où nous voudrions la reprendre, elle nous a conservé cette fleur que nous voulions faner, car elle savait bien qu'un jour nous aimerions à respirer son parfum.

Ils oublièrent ainsi pendant un jour le rôle qu'ils s'étaient imposé, ils se livrèrent à leur Florence qui partageait leur enthousiasme et leur folie; elle écoutait Myrtil, comme si jamais elle n'avait jamais trouvé en lui qu'un jeune maître qui parlait de passion et d'amour. Pour fêter cet heureux retour, ils résolurent de reprendre pour le lendemain leur même calèche d'autrefois pour partir avant le jour, leurs mêmes chevaux

maigres et efflanqués pour que la partie de plaisir fût complète.

Mais, hélas! le lendemain, George et Myrtil s'étonnaient de la lenteur de Florence, il s'approchèrent de son lit; hélas! ses efforts de gaieté de la veille l'avaient épuisée, elle était mourante, mourante sur ce même lit où tant de fois ils avaient joué sans songer à l'amour; George et Myrtil traitant Florence comme un compagnon de leur âge, tous les trois, se roulant sur ce lit, jeunes et fous comme des enfans sur une pelouse.

Et maintenant plus de jeux, plus de folies, car Florence se mourait; elle les regarda tristement; ils avaient mis leurs habits de fête pour cette promenade en calèche qu'ils avaient projetée la veille.

— Nous n'irons pas ensemble, leur

dit-elle en souriant, je vous avais dit que j'étais née sous une mauvaise étoile; mourir à vingt ans, c'est mourir jeune!

Elle leur prit les mains de chaque côté du lit, et les serra avec tendresse, en signe de paix et de réconciliation.

Ah! s'ils avaient pu mourir avec elle, s'ils avaient aussi posé leur tête pâle auprès de Florence, s'éteignant comme elle, partageant la mort et les derniers instans de leur maîtresse, comme ils avaient partagé ses jours de joie et de bonheur, peut-être pourrions-nous les absoudre, oublier leurs égaremens et leurs erreurs pour ne plus songer qu'à cette mort prématurée; Myrtil, George et Florence, ces trois noms si jeunes vivraient en nous, et peut-être pourrions-nous encore maintenant ac-

corder à nos héros quelques regrets et quelques larmes... Mais quand on a tout bravé, tout questionné comme eux, on se remet bien vite d'un instant de douleur et d'émotion sur le lit de mort d'une maîtresse.

Ils regardèrent quelques instans cette jeune femme mourante ; George se pencha sur elle, George qui eût été bon et compatissant peut-être s'il avait eu un autre compagnon que Myrtil: il se rappela que c'était lui qui avait amené Florence pour leur servir de distraction et de passe-temps, et que souvent ils l'avaient aimée à la fois comme une maîtresse et comme une sœur; il l'embrassa doucement sur les paupières, et lui fit un dernier adieu.

Myrtil, lui, avait pu peut-être aimer

Florence pour la beauté, la langueur de ses yeux, la grâce de son col, sa longue chevelure, toute sa jeunesse, mais voilà tout; et dès que cette jeunesse était fanée, que ces lèvres si fraîches et maintenant pâles et glacées avaient perdu leur sourire, que toute cette jolie tête autrefois si jeune et si enjouée, et maintenant sérieuse et contractée, n'était plus que la tête d'une morte, Myrtil ne parlait déjà plus à Florence. Avec son ame froidement poétique il l'avait aimée comme une fleur, seulement pour ses vives couleurs et son éclat.

Il souleva une des mains glacées de la jeune femme pour voir si elle était bien morte effectivement, et, se tournant vers George, il le pria d'aller commander un enterrement convenable; c'était bien le moins, dit-il, qu'ils fissent enterrer con-

Quelques uns vinrent à la voix du
jeune homme, les autres coururent

» me rendez... Il s'en va par

, comme les vôtres. — C'est dommage

Le jeune homme se baissa, mais

venablement une femme qu'ils avaient amenée pour se distraire, aimée, fêtée, puis jetée dans la rue, livrée pour une dernière expérience à la prostitution de la rue : c'était pour eux un devoir de rendre pieusement les derniers honneurs à celle qui leur avait été à la fois si chère et si utile.

Ce fut là le premier pas de Myrtil dans la vie réelle et positive ; sans doute il n'était point sceptique seulement de tête et de pensée, il l'était jusque dans le fond de la nature et de son ame, avec ses dispositions, ses antécédens, tout son passé d'expériences et d'essais ; désormais il allait vivre et agir comme tout le monde, essayer de cette existence commune, puisqu'il avait épuisé jusqu'au bout cette autre vie de folies, de délices et d'enthousiasme à

froid; suivre jusqu'au dernier anneau cette longue chaîne d'horreurs méthodiquement raisonnées.

Ainsi George et Myrtil, au temps de leur jeunesse, de leurs beaux jours d'illusion, auraient payé de leur sang le cadavre d'une femme qu'ils avaient possédée, qu'ils avaient aimée, lorsqu'ils en étaient encore à interroger les cadavres et les sensations de frayeur et de dégoût que l'aspect de la mort leur communiquait. Ils avaient acheté un cadavre naguère; et maintenant qu'ils en possédaient un légitimement acquis, ils le dédaignaient, ils n'y jetèrent même pas un coup d'œil d'envie. En fait de méditation ou d'épreuve, il n'y avait plus rien de nouveau, même sur le corps inanimé d'une maîtresse qu'ils avaient prise pour victime dans leur

amour et leurs épreuves; devant ce spectacle lamentable, ils n'eurent pas une pensée d'horreur, rien à examiner; et ils s'étaient arrêtés autrefois si longtemps sur un cadavre étranger qui n'avait pas pour eux l'intérêt des souvenirs d'un jeune amour. Pourtant, ce temps où ils avaient presque souillé et profané un cadavre à force de curiosité et d'étude, ce temps, c'était celui de leur bel âge, de la belle saison; et eux aussi, ils avaient été jeunes à leur manière, ces temps où ils avaient encore quelque chose à désirer, à apprendre; mais maintenant, tout était dit pour eux, et ils se présentaient à une vie nouvelle, la vie du vulgaire; ils voulaient y entrer, froids et dignes, comme s'ils revenaient seulement d'une jeunesse folle et dissipée, à la manière de tout le monde, où il y avait eu, comme dans toutes les jeu-

nesses, quelques extravagances, mais qui maintenant, avouant ses fautes, renonçait pour jamais à ses égaremens, à ses folies. Ils s'étaient déjà dit tant de fois : Tout est épuisé, tout est fini pour nous! et tant de fois encore ils avaient trouvé quelque chose qui leur échappait, que cette fois, sur le lit de mort, ils n'osaient plus se féliciter de leur victoire. Mais, après tout, comme ils étaient las et rassasiés, ils prenaient intérieurement la résolution de se rejeter dans le cercle de cette vie commune qu'ils avaient autrefois tant dédaignée aux jours de leur scepticisme, et qu'ils étaient heureux de retrouver maintenant, tant ils étaient consumés d'ennui et de dégoût! C'est à partir de cette résolution qu'ils furent réellement vicieux et corrompus; et, jusqu'alors, leur tête, leur curiosité, leur désir d'étudier et

de connaître, avait pu les entraîner. Du moins ils avaient su rester en dehors du monde; mais maintenant, ils savaient mieux que personne quels cœurs ils apportaient à ce monde; ils allaient partager ses idées et ses sentimens, et ils savaient bien quelle horrible expérience, quelle manière de voir et de sentir ils auraient à lui donner en échange.

Pour commencer cette espèce de conversion presque involontaire, et que le dégoût leur imposait, ils firent donc ensevelir leur maîtresse. Il y eut presque de la religion et de la piété dans ces derniers devoirs : je crois même qu'ils surent répandre sur elle quelques larmes presque sincères.

Quant à leur Florence, on eût dit qu'elle avait voulu les abandonner à

temps; Florence, leur amie et leur maîtresse à tous les deux, morte à vingt ans! —Elle a vécu l'existence des roses, avait dit Myrtil. Lorsqu'elle avait senti que la force lui manquait, qu'elle allait mourir, elle s'était mise à réciter ses prières, ses prières d'enfance, courtes et naïves, qu'elle avait presque oubliées au milieu d'eux, dans leur vie d'abandon et d'oubli. En priant, elle souriait toujours; elle regardait Myrtil. Il n'y avait en elle rien de sérieux ni de solennel; elle était pâle, parce qu'elle était mourante; mais toujours aussi folle, aussi jeune; toujours la même femme. Elle ne leur dit pas un mot de reproche, pas un de ces conseils que les morts se croient en droit de donner. Jetée entre eux comme par hasard, jamais elle ne s'était mêlée à leurs sombres idées, jamais elle n'avait pris part à leurs écarts d'imagina-

tion et de pensée; elle avait toujours voulu rester jeune, ravissante aux heures de plaisir. On eût dit qu'elle était heureuse de faire renaître et fleurir le peu qui leur restait de jeunesse et d'amour. Elle ne leur parlait jamais que de flamme, de parure, de plaisirs et de fête, de folies, de beaux jours; et pourtant sans doute à la longue, malgré son insouciance, elle avait fini par les connaître à fond, par savoir au juste ce que valait leur ame et leur amour. Elle les connaissait, et pourtant elle les aimait comme s'ils avaient été, comme elle, pleins de candeur et d'innocence, ne rêvant que d'amour. Elle avait aimé Myrtil surtout, cette créature mignonne et caressante qui l'avait fêtée d'abord, puis jetée si bas avec tant de cruauté! Eh bien! même dans ses plus tristes jours de malheur et de honte, elle ne son-

geait point à accuser Myrtil, et elle ne se souvenait que de ses caresses, de son sourire, seulement de ce qu'elle avait trouvé en lui de frêle et de gracieux. Jusqu'à son dernier moment, elle chercha à accomplir sa destinée, elle leur parla à tous les deux de leurs jeux et de leurs amours; elle cherchait à prolonger l'entretien de la veille où il n'avait été question que de plaisirs, de longues promenades. Avant de fermer les yeux pour toujours, elle avait regardé en souriant le ciel, puis le soleil, et elle était morte en chantant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

X 843
F886 4e
V.1

» vous auriez fait un fameux *Robeiroou*..
» Écoutez; si je ne m'en vais pas du
» coup... faites-moi obtenir une grâ-
» ce... je ne veux plus de vos épées...
» qu'on me laisse ma barre... un *Ro-*
» *beiroou* doit mourir sur sa barre... Si
» je l'avais eue cette nuit!... »

Mais Pontevès le conjura de nouveau de se taire; et ils arrivèrent en peu d'instants au camp.

Le désordre, le trouble, la confusion, y étaient au comble. Quelques uns s'étaient armés à la hâte, et demandaient où était l'ennemi; le plus grand nombre voulait que l'on battît en retraite. Le Capitaine de la porte Lauret, que l'on avait mis à la tête de l'armée, s'efforçait de modé-

avec horreur, et s'e...
» du sang! Il est mort, le malheureux!

» — Du sang! On aura tué la sen-
» tinelle.

» — Il faut sonner l'alarme.

» — Il faut courir à la tente du Ca-
» pitaine.

» — De l'eau! donnez-moi de l'eau! » criait le jeune homme. « Il respire en-
» core. Je sens son cœur battre.

» — Venez!... » lui criaient les autres. « Ne restez pas ainsi exposé au pied
» des remparts.

» — Par Notre Domna de las Ac-
» coas! » dit le jeune homme d'une voix tonnante, « quelles gens êtes-vous
» donc? Il n'est pas un de vous qui
» ne voulût être secouru au besoin, et

de l'été ses eaux, toujours fraîches, ne tarissent pas un seul moment. C'est là que le jeune homme et ses compagnons déposèrent leur triste fardeau. Déjà ils avaient cherché à voir, à la clarté de la lune, quel était l'homme à qui ils rendaient ce douloureux service ; mais le sang qui souillait sa fi-

taire taire Christian, lui mit la main sur la bouche, et s'occupa de bander sa blessure. Quand il fut parvenu à étancher le sang :

« — Je vais maintenant vous transporter dans ma tente, » lui dit-il.

« — Quoi ! vous-même ! » dit Christian Sedolon d'un air de doute. Mais voyant avec quelle vigueur le jeune Ser-



EVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, no 16.